

Jean-Paul Damaggio

En 68, pour une soupe péruvienne
Tome II

Cinquième partie

Vive le Nord !

Une enfant de huit ans fait ce rêve permanent qu'elle écrit tendrement :
« Je suis sur un pont et je dois le traverser.
Toute ma famille l'a traversé.
A chaque fois que je fais un pas sur le pont, un gros trou se présente sur la droite.
Si je fais un autre pas dans l'autre sens, un autre trou à gauche.»

« Parmi mes auteurs favoris, ceux qu'on lit et relit et qui finissent par constituer sa famille spirituelle, on ne trouve presque pas de Péruviens, pas même les plus grands comme l'Inca Garcilaso de la Vega ou le poète César Vallejo. A une seule exception : José María Arguedas. De tous les écrivains nés au Pérou, il est le seul avec qui j'ai pu avoir une relation intime, à l'image de celle que j'entretiens avec Flaubert et Faulkner ou, dans ma jeunesse, avec Sartre. Je ne crois pas qu'Arguedas soit aussi important qu'eux, mais c'est un bon écrivain, auteur, au moins, d'un beau roman, *Les fleuves profonds*, et dont les autres œuvres, succès partiels ou échecs, sont toujours intéressantes et parfois troublantes.»

Mario Vargas Llosa

A chaque surgissement de la douleur, il ne savait comment rire de son angoisse. Quand, le samedi 18 janvier 1969, Jan Palach s'immola sur une place de Praha, la douleur provenant de son «paradis» de l'Est, le mit K.O. et Frantz Météisse loin de se douter de son avenir décida de ne plus jamais servir le dogmatisme. Promesse tenue ?

XVII

Mardi 22 avril 1969, Mario

Chez des amis, à Piura, je viens d'écouter le dernier grand discours du Président qui, au début du mois, a remanié son gouvernement de généraux, avec toujours Ernesto Montagne comme premier ministre et Francisco Morales Bermudes comme ministre des finances, un poste clef pour ce général d'opérette. Par une phrase bien martelée, « Nous devons rester tous unis », Velasco attire l'attention du pays sur un problème péruvien classique : sa dispersion de l'Amazonie à la côte. Le journal local *El Tiempo*, en fera son titre demain, jour de l'idiome, une occasion pour les défenseurs du quechua de se distinguer afin de profiter de la nouvelle situation. A parler de langues, mon hôte me rappelle que *Charles Quint* aimait dire : « l'espagnol sert à parler aux dieux, le français aux hommes, l'italien aux femmes et l'allemand sert à parler aux chevaux. » Le quechua doit servir à parler aux morts. A quelle sauce sera mangée l'unité du Pérou ? Existe-t-il une soupe unitaire ? Mon esprit frondeur se moquera toujours de l'unité et surtout de l'unité péruvienne aussi ridicule que le mariage de l'eau et du feu.

Comme dossier chaud de la politique locale mes amis en question mentionnent le canal *Chira-Piura* c'est-à-dire un projet qui doit irriguer des hectares de terre où les Péruviens pourront peut-être planter les asperges chères à Emilie que j'ai retrouvée à *l'Hôtel des Touristes* plus emballée que jamais par ses activités, le dit canal en étant le cœur. Dans une autre région, des ingénieurs envisagent, avec l'aide des Soviétiques, de détourner vers Chiclayo, l'eau destinée à l'Amazone. Des centaines d'hectares seraient ainsi offertes à l'agriculture. A Piura, le projet est plus simple puisqu'il suffit d'un barrage au-dessus de Sullana et le tour est joué : une retenue d'eau exceptionnelle peut contribuer aussitôt au changement du paysage. Mais une puissance étrangère doit intervenir pour asseoir cette ambition et la course est engagée entre les Français et les Yougoslaves. Nous apprenons ici, avant d'autres, que l'eau sera le pétrole des temps futurs. Avec Emilie, toute notre belle équipe d'amitiés a traversé les déserts arides où elle voit déjà pousser les fameux citronniers péruviens, le riz source de vie quotidienne et toutes les étoiles qui vont avec. Elle entend même le cri des enfants des cultivateurs de ces nouvelles terres qui se baignent sans fin dans cette eau gagnée sur la nature, sans pour autant entendre son propre enfant car elle n'en veut pas craignant de ne pouvoir lui parler.

Sur la Plaza des Armas, le hasard me fit croiser Pelagio Chira ! Ancien portier du Collège - j'ai toujours eu un faible pour les portiers qui en savent toujours plus qu'on ne croit – il me rappela les déboires du surveillant qui, malgré son chapeau noir, sa moustache sévère et sa cravate «michi» n'arrivait pas à imposer sa loi à des classes souvent agitées où Juan n'était pas le dernier à provoquer les désordres scolaires. Souvenirs falsifiés d'un homme qui n'aimait pas le nouveau président ? Il me conduisit avec lenteur et sérénité au nouveau collège construit en 1953 dans un quartier extérieur à la vieille ville et où le gouvernement de l'époque voulait étaler son esprit social. Tout en marchant, il m'indiqua :

— Velasco Alvarado dit El Cholo suscite ici aussi l'affection comme la crainte, l'admiration comme le mépris, toutes les options se présentent. Il est le 16 juin 1909...

— La même année que Ciro Alegría ! l'ai-je coupé. J'ai un ami, César, qui voyage pour le moment à Cajamarca, et qui ne connaît peut-être pas cette coïncidence.

— Juan, le jeune fils de Juan Manuel et Clara Luz, commença la vie par l'école neuve de la Calle Cuzco au numéro 449, fondée seulement en 1905. Il continuera sa scolarité au *San Miguel*, Calle Tacna, même rue que l'Alliance Française, rue par excellence de tous les pouvoirs excellents qui s'épaulent géographiquement ! Ils pratiquent entre eux l'unité qu'ils souhaitent pour tout le pays !

— Je voudrais être un pouvoir à moi tout seul pour leur dire quelques vérités car je l'avoue, pour des raisons d'efficacité, je préfère convaincre des puissants que des impuissants, dis-je à Pélagio.

— Le collège de Piura où se trouva le petit Juan, continua de m'expliquer Pélagio, fut fondé par les Franciscains dès 1829, une protection religieuse qui ne lui évita pas le terrible tremblement de terre de 1922.

— Peut-être à cause de mon détour par la France, la massive présence religieuses péruvienne me devient insupportable ai-je osé expliquer à un homme qui ne semblait pas se signer devant les églises. Partout ils dirigent toujours tout.

— En 1929, reprit Pelagio qui fit semblant de ne pas m'entendre, Juan quitta sa province chérie et son enfance à jamais idéalisée, pour rejoindre l'infâme capitale. Pourquoi commence-t-on à gravir les échelons de la vie en s'expatriant là où on va dépérir ? A *L'Ecole de Chorillos*, lieu exemplaire de l'enseignement militaire, Juan devint l'homme qu'il devait être : obéissant, obéissant et obéissant.

— Quand ce n'est pas l'Eglise qui assure la promotion des enfants du peuple, c'est l'armée ! Comment notre pays peut-il voir naître une élite digne de ce nom ? L'Eglise me rend l'Armée odieuse et l'Armée ne rend l'Eglise pernicieuse. Autant dire que je ne suis pas un Péruvien authentique !

Dans cette ville à la chaleur pesante, nous avons jusqu'à présent oublié les ennuis initiaux de Lima, mais avec ce premier avril commença un nouveau

calvaire que notre groupe surmonta autant que les précédents. Avec la nouvelle rentrée des classes, la première sous le nouveau régime, le pouvoir lança un appel de saison : de la discipline et encore de la discipline, vive le respect des horaires et du principe d'autorité et gloire au sérieux dans le travail (respectez toujours, il en resta quelque chose !). Je reste à la fois un chercheur de soupe attentif à notre but et un recherché des pouvoirs excellents qui, en cette date chère aux poissons d'avril, nous ont consigné dans notre chambre, Manolo et moi. J'en parle aujourd'hui avec un peu d'aise puisque nous sommes redevenus libres, mais, même avec vue sur la *Plaza de Armas*, nous ne nous trouvions pas tranquilles dans notre prison minimum tout en sachant que dans les dictatures il revient toujours au prisonnier de connaître les raisons de ses persécutions d'où le fait que nous reçûmes l'ordre de liberté surveillée sans la moindre raison ! Par un miracle inexplicable (comme tous les miracles me souffle Manolo) notre détention fut adoucie le 14 avril pour nous autoriser à ouvrir le premier cours de la saison à l'Alliance Française. Un bol d'air et une marque de reconnaissance ? Un honneur bizarre que de remonter la rue Tacna sous une légère escorte et qui nous ramena à l'hôtel, dès l'achèvement du cours spécial. Quelle épreuve voulait-on nous imposer ? Manolo, présent à mes côtés au titre de spectateur, félicita ma leçon totalement insignifiante, plus insignifiante que toutes ses acquisitions scolaires réunies. Personne ne pouvait rien me reprocher avant cette intervention, ni après. Pour parler de la France en français, à un public contradictoire, comprenant d'une part l'aristocratie cultivée de la ville et d'autre part une jeunesse surtout populaire et avide d'évasion vers le pays de la liberté, j'en fis un monde sans épines. La fondatrice de cette œuvre courageuse Rosa Julia Checa de Gulman, et je ne m'étonne pas que ce soit une femme, y voyait une œuvre culturelle par excellence. Pour ne parler ni de liberté, ni de culture, j'ai aligné les clichés des meilleures cartes postales : les Champs Elysées, l'Arc de Triomphe, Versailles, Flaubert, Napoléon, le vin et le foie gras (ah ! le passage sur le gavage des oies), puis pour un clin d'œil aux jeunes, le Victor Hugo des temps calmes. Un jeune me demanda plusieurs précisions sur Jean Valjean et Cosette. Une soirée pour rêver et se divertir. Une présentation en couleur mais sans âme. Dans le même temps je me récitais mentalement une autre France, celle des chambres sans éclairage chapeautant des immeubles chics, celle des racistes poussant par centaines des Algériens dans la Seine, celle sans monument à l'honneur des morts de Charonne, celle sans Paris, et celle sans avenir. Simplement, pour honorer l'assemblée, j'ai tenu à soigner mon vocabulaire et ma prononciation à peine accentuée. Même Manolo admit ensuite que je ne disais pas en cette occasion, « la vie ne donné rien », mais bien, « la vie ne donne rien » ! Avait-on voulu nous inciter à fuir pour mieux nous accuser ensuite ? Nous sommes restés sages sur toute la ligne.

Dans l'Hôtel, l'usage du téléphone dont on améliorait le fonctionnement automatisé, nous était autorisé seulement pour appeler Alfredo et César à qui nous avons caché notre situation afin d'éviter d'inutiles inquiétudes. L'usage de la télévision, sur notre demande pressante, nous fut permis pour voir *Bonanza*, le célèbre feuilleton nord-américain dont le monde entier ne saura jamais l'origine castillane du titre. Et tant pis si ce choix démasquait

notre faible patriotisme et notre grand sens de la justice. Emilie elle-même n'avait pas le droit de nous rendre visite malgré ses réclamations courageuses. Elle nous obtint cependant une autorisation pour une sortie au cinéma pour *les évadés* avec Lino Ventura dont la grande majorité des gens ne saura jamais qu'il s'agit d'un nom italien. Elle sait ma passion pour cet immigré et le titre pouvait nous donner des idées, mais en fait le film nous fit oublier nos idées... noires.

Au retour de la liberté totale il y a trois jours seulement, quelques amis prétendirent que le coupable de notre malheur s'appelait Manolo dont on craignait qu'il ne soutienne avec son talent d'organisateur, la grève des travailleurs de Sullana. Faux prétexte ! Depuis notre arrivée au Pérou notre prudence ne fut jamais prise en défaut : autant celle de Manolo que la mienne. Et si Quevedo, le dirigeant de la grève faisait partie du cercle des connaissances de Manolo, il s'agit d'une simple coïncidence, une de plus. Comme sa rencontre avec les dirigeants de la coopérative de Morropón qui s'appelle Tupac Amaru ! En fait, Manolo était bel et bien un ancien dirigeant syndical du pays et la confiance naissante de la CGPT nouvelle l'avait mis effectivement en ébullition. Comment les services de police en auraient pu être informés puisqu'on ne laissa rien transparaître ? Au contraire, peu de temps auparavant, pour détourner l'attention, Manolo avait fait le voyage au pays des curanderos à Huancabamba et il était revenu en faisant semblant de prêcher la résignation, tout en vantant les mérites de la médecine traditionnelle de Piura qui ridiculisait, par sa qualité, celle de son Sud ridicule. Invariablement, il répétait autour de lui :

— Vous ne vous souvenez pas comme j'avais l'air triste quand je suis parti vers Huancabamba où la Vierge de rigueur est celle du Carmel, et vous voyez maintenant comme je suis gai ! Je suis lavé de toutes les misères qui m'habitaient et tant pis pour celles qui vous habitent : vous n'avez qu'à me copier ! Pour me guérir de mes angoisses les curanderos furent sans comparaison.

Il affichait partout son usage du cactus *le palo santo* et évoquait sans cesse sa grande conversation avec le curé Ramirez, vivant parmi ses fidèles de cette cité des Andes. Il ne tarissait pas d'éloge sur ce curé du peuple qui n'avait pas hésité à étudier les curanderos et les Huaringas. Son ton, que seul Alfredo pourrait rendre avec talent, étonnerait les jeunes filles qu'il avait renvoyées dans les roses, au Cuzco. Son curandero qui lui servait de mentor avait deux atouts : *el trichocereus* ... et *Santa Rosa de Lima* ! César appellerait ça le métissage obligatoire c'est-à-dire le métissage entre pouvoirs contraints à s'épauler. Rien à voir avec le métissage volontaire celui où les sans-pouvoirs se rencontrent. Pour rire à répétition, Emile ne pouvait s'empêcher de le pousser à répéter son histoire de *Santa Rosa* qui, Dieu l'en préserve, n'était pas métisse ! Oh non, surtout pas métisse ! Mais créole, 100% créole disait avec un humour fabuleux Manolo que cette fantaisie mettait en verve. Qui plus est, elle était vierge, et même 100% vierge ! Et les chamans, avec leur magie, se servaient de cette rousse aux yeux incertains, et les chamans ne savaient pas

qu'en prenant trois révolutions, celle de Washington, celle de Robespierre et celle de Bolivar, des Chefs fabriquèrent le Pérou et Santa Rosa, fille de la capitale, surtout de la capitale. Manolo disait alors en se tournant vers son public : « Comme vous l'aimez n'est-ce pas notre Capitale, notre Sainte et notre Nullité ! ». Il savait qu'autour de lui on haïssait la capitale autant que l'on aimait la Sainte, qu'on haïssait les païens autant que l'on aimait les curanderos, qu'on haïssait la sierra tout en célébrant Huancabamba. Je ne pouvais de mon côté oublier sa haine viscérale pour les alcaloïdes et j'ai peur que les services secrets n'aient eux aussi compris qu'il se moquait du monde en promenant un cactus dont les piquants n'étaient autres que son sens de la révolution, un sens qui s'aiguïssait au contact des intellectuels de notre groupe, intellectuels dont je suis le premier, n'est-ce pas !

Liberté nous fut octroyée, voici trois jours seulement et quelques amis prétendirent que le coupable de notre malheur s'appelait Mario autant dire moi-même ! Des messieurs en cravate, costume sombre, et têtes de chefs auraient craints que je ne ridiculise l'Opus Dei au cours de la bénédiction de l'Université de Piura qui ouvrait ses portes pour la première fois. Faux prétexte ! Depuis mon arrivée au Pérou, je répète que je suis un bon croyant pour masquer ainsi mon athéisme naturel. Bien sûr, si quelques curieux se penchaient sur le texte de souvenirs que je rédige, ils auraient des preuves de ma supercherie mais tout ça est bien caché. Et si Ricardo Rey Polis, le recteur de la nouvelle Université, a été ma tête de turc à Lima, qu'y puis-je !

Bon, je dois reconnaître qu'en lisant le télégramme que Velasco Alvarado envoya au Recteur pour l'encourager dans sa mission, ma colère aurait publiquement explosé en décochant quelques flèches aux pouvoirs de merde. Lisez plutôt son contenu en langage télégraphique :

«Expreso a usted y a la juventud estudiosa de la noble tierra piurana mis mejores votos por exito actividades academicas a iniciarse. Importante confianza depositada en Usted por el orgullo de Piura y progreso para todo el Perú.» En clair, alors que le 9 avril l'installation de l'Université commença par un hommage appuyé à Josemaría Escrivía de Balaguer, le Président du pays a applaudi ! Mettre au premier plan, l'éducation et la culture comme atout principal du futur Pérou ne dispense pas de cette question : quelle culture et quelle éducation ? Je connais parfaitement l'Opus Dei, son goût pour la science et le contrôle du pouvoir, sa volonté élitiste, son mépris pour l'église du peuple ! Moi aussi je méprise l'église du peuple mais parce que je méprise l'église en général ! En réalité si telle était la crainte des Cravatés, ils ont bien fait de nous enfermer !

Hier, j'ai pu marcher librement dans l'allée de l'Université, j'ai longé le bâtiment fonctionnel à deux étages qui rassemble les classes et j'en ai déduit qu'une révolution qui se voulait populaire, se montrait en totale contradiction avec elle-même en soutenant une telle opération. Le Pérou de toujours gouvernait le pays ! Je veux dire, le Pérou des pires incohérences. «Jamais, ô grand jamais, je n'aurais dû remettre les pieds dans mon pays !» me disais-je

en cherchant dans le regard des étudiants de quoi m'aider à vivre. Après mon compte-rendu, Manolo me déclara :

— Et si notre retour nous avait rendus anormaux ? Y-a-t-il quelque chose de vrai dans cette question ?

— Apprends d'abord que la vérité, pas plus que l'amour, n'est dans une boîte cachée. La récolte dépend du nombre de semences... qui naissent. Pour quelques esprits éclairés, les anormaux refusent d'entrer dans des boîtes préfabriquées. Ils seraient des déviants à soigner, à cataloguer, à répertorier, à admirer parfois, et à célébrer une fois morts. Mais qui a fixé la bonne ligne de conduite dite normale ?

— Ceux-là même qui détectent la déviance !

— Tu vois comment marche le monde ! La norme littéraire actuelle rend les militants sociaux indésirables dans les romans, donc, Manolo, tu n'existes dans aucun livre, ou alors tu dois revenir dans le droit chemin.

— Et si, pour abandonner l'action illusoire, la vie devenait une prière à un dieu-citoyen ? Je veux dire, avec sérieux, qu'admettre le besoin de prière peut aider à en changer l'ordre.

— Qu'est-ce que tu entends par dieu-citoyen ? Une prière démocratique du genre : Peuple, vote avec intelligence aux prochaines élections truquées ?

— Non, je dis basta aux hommes et à la politique avec un grand P, pour enfin penser aux femmes. Les femmes d'Amérique latine inventent leur propre prière à la naissance de leurs enfants et je t'en livre une qui me paraît belle et vient d'une militante de Sullana : «Dieu, donne-moi un fils au cœur farceur, aux idéaux savants, un fils qui se domine lui-même sans prétendre dominer les autres : un fils qui apprenne aussi bien à rire qu'à pleurer et qui n'imaginera aucun futur sans se référer à son passé. Après lui avoir donné tout cela, Dieu, je t'en prie, ajoute à ta composition un brin d'humour, tel qu'il puisse rester sérieux sans pour autant se prendre au sérieux. Alors, Dieu de mon cœur, je pourrais te dire que je n'aurais pas vécu en vain.»

— Et, à ce Dieu-citoyen, quel pape tu proposes ?

— Tu cherches aussitôt un pouvoir pour légitimer une réalité !

— Et toi avec ta CGPT, tu ne cherches pas un pouvoir ?

— A moins de croire qu'un contre-pouvoir constitue aussi un pouvoir !

— De toute façon aucun dieu ne peut susciter un tel espoir.

— Merci Mario, tu sais reconnaître partout la grandeur d'âme aussi voici une confidence : je crains comme la peste, à en pleurer la nuit, que le peuple ne perde son âme en courant derrière le mirage du Dieu Consommation qui est le plus con des dieux sommaires. Face à ce moderne Dieu matériel, l'antique Dieu d'idéal, même s'il n'apporte rien, il crée l'illusion qui rend l'homme meilleur. A perdre cette illusion pour tomber dans le soda, je ne vois pas le progrès !

— Tu as envie de me parler aussi de ton passage à la nouvelle usine Coca-Cola de Catacaos où tu as essayé de t'informer ?

— Et qui m'a rendu malade !

— A force de boire trop de Coca-Cola ?

— D'un côté le gouvernement chasse les Nord-américains vieille formule, et de l'autre ils reviennent avec l'avenir en poche car l'avenir appartient au mirage

du soda et du hamburger qui commence lui aussi à sortir des USA. Ils sont 17 employés à Catacaos avec 30 camions pour les livraisons et une production de 135 bouteilles à la minute ! Et pour les esprits simplistes ils produisent aussi une eau de table : *Brisa del norte* ! La douleur de l'exploitation viendra du comportement idiot des populations. La nuit, dans d'affreux cauchemars, je vois d'immenses manifesta-tions réclamant l'esclavage !

— Quels rapports entre l'esclavage et le Coca Cola ?

— Tu as vu Mai 68 en France ?

— Une saine révolte qui voulait prendre le pouvoir.

— Non, un enterrement des traditions au profit des illusoires joujoux de la consommation. En nous envoyant chercher une soupe, Son Altesse a vu juste : Que le peuple ne se démunisse pas de ses propres forces, à savoir son histoire ! L'esclavage futur sera une horreur car le peuple risque de le réclamer ! La pire des épées de Damoclès s'appelle le désir de servitude volontaire qui peut prendre la forme de l'amour.

— Deviendrais-tu conservateur des valeurs de la tradition ?

— Il le faudra sans doute si je veux me défendre ...

— Tu te souviens du Cholo jouant au Québécois et qui nous répétait un slogan de là-bas : *quand les hommes vivront d'amour, il n'y aura plus de misère ...*

— Quelle misère ce slogan : tant d'imbéciles sont les esclaves de leur amour !

— Tu dirais plutôt : *quand les humains seront égaux, y aura bien plus que de l'amour...* et tu sais ce que j'en pense, d'un tel objectif...

— Tu trouves, tu trouves... L'amour appartient moins au monde des causes qu'à celui des effets ! Mario, il te faudra réécrire toute la littérature mondiale avec cette opinion !

— Allez, pars travailler ...

Conversation marquante car peu habituelle avec un Manolo, qui m'avait caché jusqu'à ces derniers jours ses anciens engagements syndicaux causes de son exil. Seule Emilie, avec ses informations personnelles, me démontra, documents à l'appui, ce pan de la réalité. Elle nous poussa à parler syndicat à partir du cas de Chiclayo, ville où nous aurions dû séjourner davantage avec Alfredo et où les travailleurs de Cayalti ont lancé d'immenses grèves. Quand ils défilent sur la *Plaza Mayor*, les militaires sont là pour garder une porte : laquelle ? Les portes de la cathédrale ! Si les grévistes y entraient on ne pourrait les déloger. La hiérarchie de l'église et celle de l'armée, main dans la main ! Depuis notre atterrissage à Lima, ce sont les deux institutions qui nous barrent la route avec le plus d'obstination. Nous qui cherchons une simple soupe ! Une soupe que les curés et les militaires connaissent sans doute parfaitement car ils viennent du peuple et de tout le Pérou, chose qu'ils savent répéter pour se donner de grands airs !

*

César, toujours en quête d'anomalies littéraires aurait appris avec plaisir que le premier poème en espagnol écrit au Pérou l'aurait été en 1535, en cette noble ville de Piura et que le fondateur de la littérature dans la région s'appelle Carlos Robles Razuiri. Quant à réécrire la littérature du monde j'ai maintenant les armes pour commencer *la Maison noire* qui aurait dû s'appeler *l'amour*

sans fond s'enfonce en commençant par un dialogue matinal entre travailleurs de l'abattoir dégustant un bouillon de têtes de bœuf difficile à avaler. Rien de plus terrible que des tueurs professionnels si on se souvient que les bœufs ne sont pas les derniers à sentir venir la mort et à refuser ce destin par d'immenses cris de détresse. On entre et sort dans la vie par le même cri !

Dans *cet amour sans fond qui s'enfonce*, loin d'une chasse au cerf, la ville de Chulucanas fournirait les producteurs de mangues que Vargas Llosa n'a pas connus. Impossible de réécrire un livre en oubliant sa mécanique : mes producteurs de mangue remplaceraient avantageusement la forêt vierge. N'oublions pas davantage le résumé que je présente ainsi : une religieuse qui manque de religion comme un flic manquerait du sens du devoir, un inconnu qui y manque d'histoires comme l'histoire se fait avec des tonnes d'inconnus, un voyageur qui rêve de rester comme les routes rêvent de silence, et dans ce résumé, décortiquons la mécanique des viandes face à celle des fruits, celle des racines face à celle des fleurs, celle des graines face au travail du temps, celle des pluriels en manque de singulier. La mécanique de la *Maison noire* méritera le prix Rómulo Gallegos, grâce à l'énorme ambition inscrite entièrement dans la première phrase : «Le sergent jette un coup d'œil sur la mère Patrocinio : le frelon y est toujours.» On ne pouvait mieux résumer le Pérou tout entier : l'Armée, à côté de l'Eglise, et le pauvre frelon ne peut rien, un frelon qui sera tour à tour, l'Indien, la Femme, l'Instituteur etc. A cette mécanique du méchant face au méchant, il faudrait substituer celle du bon face au bon et conclure par un merci à la vie.

Je me suis obligé à écrire ces quelques pensées en songeant à la France, à cette autre mécanique qu'est la France, aujourd'hui symbolisée par la gloire face aux larmes, et hier par la joie face aux désirs, une mécanique qui le 27 avril risque de se gripper. Ce jour-là, De Gaulle jouera le tout pour le tout. Sera-t-il trahi comme sera trahi Velasco Alvarado ? Entre militaires, les crocs en jambes constituent la règle car on joue en cercle fermé, mais devant les électeurs d'un pays de vieille démocratie, De Gaulle pourra-t-il être trahi ? Je m'interroge.

Contrairement aux apparences, notre immobilisation forcée, adoucie par la présence d'Emilie, ne nous a pas écartés de notre quête culinaire surtout en ce pays chaleureux à souhait, et plein d'ingéniosité en la matière. L'étrange, nous l'avons trouvé dans l'usage de la banane cuite dans la soupe, de la banane verte qui enrichit le plat sans lui donner, à mon sens, de goût particulier (sans compter les bananes servies comme *chifles*). Le succulent nous l'avons trouvé dans l'usage des poissons, des crustacés ou des mollusques comme si toutes les richesses de la mer s'étaient données rendez-vous dans ce coin du monde en sachant qu'elles y seraient traitées avec respect et intelligence. Le président se souvient-il des *cébiches* exceptionnels de sa ville ? Plutôt que fin gourmet, il était surtout tireur d'élite, une qualité plus utile à sa carrière militaire. Il était considéré comme meilleur tireur que le plus célèbre des *bandoleros*, Froilán Alama, ce bandit au cœur tendre qui pouvait placer une balle de plomb dans le goulot d'une bouteille et dont la célébrité tenait aux mauvais tours qu'il jouait aux riches de la région. J'ai tendance à croire en cette austérité du général piuran qui nous fut si souvent rappelée puisqu'à Paris, plutôt que de profiter des restaurants, Velasco se cloîtra dans ses quartiers militaires pour

économiser la somme d'argent indispensable à la construction, à son retour, d'une belle maison familiale à Lima. Un geste sympathique au demeurant. Pour un militaire, dont la vocation consiste à détruire et détruire au mieux, il est agréable de vérifier qu'à un moment, il a pensé construire et construire au mieux. N'est-ce pas la preuve qu'il est bien l'Utopiste que nous présenta El Cholo ? De la maison en roseaux à la maison d'adobe, il arrivait enfin à la maison en briques ! Le loup pouvait venir même s'il s'appelait El Niño, la maison tiendrait debout. Sans m'en expliquer la raison, je pressens que le général vit encore avec ses rêves d'enfant.

Tout d'un coup, je m'interroge : notre mise en quarantaine ne proviendrait-elle pas de ma trop grande curiosité manifestée pour la vie du Général ? En réalité, j'ai rassemblé des tas de documents sur ce personnage ! Emilie a tenu à nous affirmer que tous les malentendus sont causés en fait par une Française inexpérimentée en coups d'Etat – malgré une formation sérieuse qu'elle aurait suivie en Espagne – et qui avait le souci de régler sur le dos des cinq aventuriers, des problèmes personnels. Même si je voyais en chair et en os cette personne je ne me résoudrais pas à l'idée qu'elle puisse abriter tant de méchanceté, parce que je ne peux comprendre qu'on nous en veuille : tout de même, le pouvoir quel qu'il soit, a un brin d'intelligence, sinon à quoi bon lui courir après ! Même avec un minimum d'intelligence le *bandolero* Froilán apparaît insignifiant ! Pour nous éclairer Emilie a promis qu'à notre départ de Piura, elle nous révélerait l'étendue de ses renseignements. A nous parler trop tôt, elle a peur de nuire à son action dans la ville.

Chez des amis, à Piura, je viens d'écouter le dernier grand discours du Président. Par une phrase bien martelée, «Nous devons rester tous unis», il attire l'attention du pays sur un problème péruvien classique : sa dispersion de l'Amazonie à la côte. Cette dispersion encourage l'adversaire nord-américain qui en ce mois d'avril vient de lancer plusieurs ultimatums au pays au sujet du dossier I.P.C. Le 4 avril le Pérou avait 5 jours pour modifier ses décisions sous peine de sanctions économiques graves. John Irwing conduit les négociations mais le 18 Avril le ministre Maldonado a précisé que, de toute façon, l'exploitation des richesses pétrolières et minières se fera sous le contrôle direct de l'Etat et que les concessions avec les compagnies étaient achevées. Nixon ne veut pas envenimer le dossier aussi il repousse en permanence son ultimatum tandis que Dubcek vient d'être cette fois totalement écarté du pouvoir en Tchécoslovaquie.

A chaque surgissement de l'assassinat d'un brave, il ne savait comment pleurer. Le 11 juin 1980, pour celui de Giuseppe Valeriotti, à Reggio Calabria, il se demanda enfin pourquoi il ne se faisait pas Italien. Suite à ce choc, Frantz Mëtisse mettra des années avant de s'inventer une nationalité définitive, qui deviendra ce livre lui-même.

XVIII

Samedi 26 avril 1969, César

Parmi les problèmes importants de Cajamarca, j'ai retenu, la fermeture de l'Hôpital Belén qui servait la population depuis 300 ans mais ici, nous découvrons surtout une soupe qui mobilise toute notre attention : la *sopa de verde* ou *caldo verde* ou *chupe de verde*.

Vu que personne, parmi les services d'insécurité, ne semble nous surveiller, nous avons repris goût à la vie, ce qui explique le sérieux de notre travail. Inversement, Mario et Manolo subissent quelques déboires à Piura. J'ai deviné quelques bizarreries dans son dernier appel téléphonique, surtout quand il nous demanda si les syndicats de la région fêteraient le Premier Mai par une messe suivi d'un pèlerinage au cimetière. Le voilà avec des préoccupations syndicalistes ! Sous l'effet de son anticléricalisme oublierait-il de mener avec rigueur notre noble tâche alimentaire ? A moins que Manolo ne soit à l'origine de cette question de diversion !

Depuis notre arrivée au Pérou nous n'avons jamais raté notre soupe matinale chargée en pâtes, manioc, poulet, patates etc ; mais jamais nous n'avons rencontré une soupe aussi simple que *la sopa de verde* qui calme parfaitement nos estomacs et qui serait la bienvenue dans le restaurant de Son Altesse. Après tout, il pourrait bien incorporer deux soupes dans deux menus différents ! J'essayerai de l'en convaincre aussi nous avons rassemblé toute la documentation nécessaire sur la question.

Heureux de notre vie ici, nous avons décidé, avec El Cholo, de réaliser nous-mêmes quelques plats puisque la gentillesse infinie de Juan, responsable de l'Hôtel, nous permit d'utiliser sa cuisine. Pour ne pas trop abuser nous avons choisi des variations autour de la célèbre *papa à la huancaína*, la sauce ne nécessitant pas de cuisson. Ce choix s'explique aussi par l'envie d'utiliser les excellents fromages blancs de la région qui proviennent du lait délicieux de vaches dont la *Holstein* paraît destinée au meilleur avenir. Parmi les animaux, j'ai toujours eu un faible pour les vaches alors que le lama aurait dû logiquement avoir ma préférence. Que de jeux ai-je expérimenté avec l'animal cracheur ! Mais non, je préfère le côté paisible et heureux de la vache. A traire son lait, l'homme lui procurerait-il une douceur insoupçonnée ?

Dans la sauce de *la papa à la huancaína*, comment équilibrer la part de biscuits et de fromage ? La part d'ail et de piment ? Plusieurs fois, nous avons

voulu nous contenter de pommes de terre, mais sans équilibrer patates et œufs durs, le bon effet est raté. Tous les fromages ne s'incorporent pas facilement à la sauce : devons-nous remuer calmement ou avec vivacité ? De tant de répétitions, nous n'imaginons plus manger, à l'avenir, les patates comme nous les mangions, hier ! Pourtant, loin de cette ville où nous ne retrouverons pas les mêmes fromages, ni les mêmes patates, nous réaliserons la recette avec ce que nous trouverons. El Cholo pense aussi à la sauce au persil pour remplacer le fromage. Nous étions fatigués de manger sans participer (c'est le problème du voyage sauf à emporter tout l'attirail de cuisine ce qui charge trop en bagages) et nous revoici heureux de la participation de Juan à nos résultats !

— Je comprends enfin pourquoi les femmes se donnent à l'amour, parce qu'elles font la cuisine, nous déclare un beau soir, El Cholo.

— En conséquence, qu'elles continuent ! ajoute sur un ton amusé, Juan.

— Pour une part, pour une part seulement ! L'amour signifie partage et à éviter la cuisine l'homme a perdu l'habitude de partager pour mieux aimer, explique El Cholo qui n'avait pas envie qu'on prenne sa déclaration pour une farce.

— Dans ma vie de bohème, à Paris, j'aurai pu me mettre à la cuisine or je m'en suis dispensé. Et toi aussi El Cholo ! Alors allons-nous changer ?

— Oui César, comprends-moi : le temps de préparation d'un plat correspond au temps nécessaire pour bien faire l'amour ! Surtout qu'on cuisine le plus souvent pour les autres.

— Tu en déduis donc que Son Altesse, avec son slogan, *faites la cuisine pas la guerre*, exprime parfaitement un point de vue heureux pour les cœurs en peine? ai-je demandé.

— Le pire endroit pour manger, c'est la caserne car de bons repas rendraient les soldats trop intelligents, termine El Cholo, avant de passer à table.

Avec Juan, nous faisons connaissance d'une vendeuse des quatre saisons, Amalia. Au cours d'une conversation au sujet de l'écrivain *Ciro Alegría*, décédé, en février 1967, voici deux ans (elle emploie plutôt le verbe *fallecer* que *morir*), et lié à la ville toute proche de Cajabamba, elle nous pousse à rendre la route autour de Cajamaraca. Chez Amalia, même les émotions tristes apaisent car, se défiant des lamentations, elle n'utilise que le recours au courage d'une parole émise, dans une vraie confession, une confession ouverte aux amis et non aux curés. Elle imagine toujours une porte de sortie à la douleur, et son invitation indirecte à repenser au vieux *Ciro* se révèle heureuse. Sa porte de sortie sera toujours une sortie de secours.

*

Dois-je l'avouer ? Au cours de ce petit voyage jusqu'à Cajabamba et Huamachuco, sauf le rire, nous avons tout oublié ! Nous avons oublié notre devoir, le Président du Pérou, l'histoire, l'écriture et jusqu'à nos familles ! Nous nous sommes contentés de secouer nos âmes qui malgré notre jeune âge devenaient de sombres greniers. Par de longues marches dans la campagne, j'ai appris à mieux comprendre El Cholo et ses rêves car le lieu se prêtait à de nombreuses conversations franches et loyales. Gravier les montagnes par un effort surhumain, puis se sentir fourmi, au milieu de l'immensité des paysages,

et deviner enfin que seule la parole vous fait vivre, ça bouscule les relations. Contre le plaisir de la possession des choses, nous chantions une société riche de la relation libre aux autres, avec l'envie d'inventer chacun sa respiration. Parler avec quelqu'un pour s'interroger : du «qui est-il?» vers cette autre question, «qui suis-je moi qui parle avec ce mystère»? Si le récit et l'écoute de l'expérience humaine constituaient la seule belle raison de vivre ? Nous étions devenus maître de notre temps et je le répète comme Alfredo veut répéter ses obsessions, et je le répète comme Alfredo veut répéter son enfance. NOUS ETIONS MAITRES DE NOTRE TEMPS. Après un épique dialogue avec un fou de *Llacanora* obsédé par la *Vierge du Rosario*, nous nous sommes installés quelques jours à Manora dans un haut-lieu du cochon d'Inde, un cochon de ces fausses Indes où nous sommes, et où il est plus juste de dire *cuy*, mot venu du tupi-guarani. Les Espagnols n'utilisent pas ce mot pour ne pas savoir le déguster ! Au Pérou, les habitants d'Arequipa toujours orgueilleux de quelque chose prétendent détenir la meilleure préparation du *cuy* en le faisant frire avec du cumin et en le couvrant pour qu'il ne se contracte pas. Ils le servent ensuite *chactado* et au risque de heurter la pureté espagnole des citadins de notre deuxième capitale, je vais préciser que dans la Sierra de Huancayo, où on aime aussi le *cuy chactado*, on préfère écrire *chaptado* en référence à la sauce qui s'appelle *chapta*. D'autres zones du pays préfèrent le cuire au four ou à la broche. Gamin, j'ai beaucoup aimé ce petit animal dont un vieux me disait qu'il était autrefois offert aux dieux, qu'il soignait des maladies et surtout que dans ses entrailles chacun pouvait y lire son avenir. Les Européens usent le *cuy* comme cobaye de bien des expériences... ou comme animal de compagnie pour les enfants !

Puis, nouvelle tranche de plaisir sur la route jusqu'à San Marcos grâce aux odeurs d'eucalyptus et à la vaste pampa aux riches cultures, des habitants de cet autre village. Quelle douceur la vie ! Quelle douceur ! Ecouter seulement son cœur battre, serait-ce de l'égoïsme ? Ici nous ne gagnons rien, ne perdons rien, ne prouvons rien, ici le temps nous appartient. Cinq braves jouent de la musique : ils jouent pour que nous emportions dans nos oreilles les trilles de leurs harpes, le bourdonnement de leurs violons, la mélodie des flûtes et celle des *antaras*, une sorte de flûte de pan. Dix braves dansent pour la San Isidro *la danse des diables* (toujours autour du 15 mai) et nous emportons dans les yeux les images d'une fête sans inquiétude. Le bucolique ne nous trompe pas car autant moi qu'El Cholo, nous avons connu le dur métier de la terre, ce qui explique qu'en chemin nous aidions les paysans à récolter le temps.

A San Marcos, comme partout, un des deux clochers quadrangulaires de l'église porte une horloge qui dit le temps exceptionnel que nous vivons et celui de la prière inévitable à l'adresse d'un dieu sans prétention (ça existe vraiment ?). Nous avons flâné comme fanent les fleurs c'est-à-dire avec tendresse et à Cajabamba nous sommes enfin arrivés. Voir Cajabamba permet de comprendre pourquoi José Sabogal est resté Péruvien même dans sa peinture, quant tant d'autres se gavaient de leçons européennes pour oublier leurs racines, et en peinture, ce sont les couleurs. Sa peinture éclate de santé ! Comme éclate de santé cette pastèque blanche le *chiclayo*. Une pastèque ou

une calebasse ? De toute façon, pour parler scientifique, disons une cucurbitacée de cette sacrée famille aux diverses ramifications qui vont de la courge et courgette au potiron et à la pastèque, en passant par le melon et la citrouille. Une fois encore, l'ingéniosité appartient plus à l'utilisation qu'à la plante elle-même : combien d'expériences réalisées pour marier la pastèque avec la confiture et le potiron avec la soupe ? Je repense tout d'un coup au mystère du papayer, un arbre qui dure si peu, si peu... un arbre dont plus que les autres on connaît les fruits mais pas les racines (si vous comprenez ce que je veux dire), un arbre exigeant en eaux et fertilisants.

Je ne vais rien mentionner du court passage dans ma famille maternelle. Bien sûr, tout le monde s'est mis en quatre pour célébrer notre arrivée sans que je trouve de goût à de telles retrouvailles. J'ai simplement promis de revenir avec ma femme et mon enfant et cette promesse a calmé un peu les pleurs à mon départ.

De Huamachuco où il est né le 4 novembre 1909, *Ciro Alegria* mettait des jours et des jours pour arriver à *Cajabamba* pourtant proche de 50 kilomètres ! Que faisait-il en route ? La pause face aux lagunes ? Quand coulent les rivières... Ou alors était-il obligé de dormir le jour tellement il était fasciné par les étoiles la nuit ? Quand meurent les étoiles dans des cieux si parfaits... Ou alors entrait-il en conversation avec les vaches et leur progéniture ? Quand têtent les veaux... Ou jouait-il au chat et à la souris avec son âne farceur fatigué de le transporter ? Quand les ânes parleront... Ou criait-il à la face des précipices sa haine de l'injustice ? Quand les hommes et les femmes se respecteront... A penser aux femmes, pleurerait-il cette mère perdue prénommée *Herminia* ? [*Frantz Mézisse* aurait été amusé si ce prénom avait été celui du père de *Ciro*] Quand meurent les mères... on perd un pays, une perte cependant sans rapport avec la disparition précoce d'*Herminia Bazan* et les années d'exil de *Ciro* au Chili (de 1934 à 1957). Avec *El Cholo* nous marchons comme lui, contre la haine et le vent. Nous n'avons pas eu comme lui un maître au nom chaud comme une soupe : *César Vallejo*.

Ecouter dans ce silence son cœur, serait-ce de l'égoïsme ?

Avec *El Cholo* nous sommes faits de la même farine et j'espère pour lui, qu'au moins trois fois dans sa vie, il embrassera la Fraternité.

Pour le retour à *Cajamarca* nous avons décidé d'en revenir à des moyens de locomotion plus rapides (de vieux camions) pour reprendre pied sans tarder dans un temps contrôlé par notre quête alimentaire. Souvenons-nous : écouter son cœur battre afin de mieux enlever les épines dans les pieds des autres n'est pas de l'égoïsme. Aucun instrument de musique ne se juge, sans en jouer. Je veux dire que toute réponse trop rapide à une question empêche d'en percevoir le sens.

Dans les derniers champs de maïs où nous sommes passés, à la recherche du *huanchaco* et de son chant, nous avons aidé aux récoltes et là encore, la participation, nous a tant apporté ! La terre, irriguée par l'ingéniosité séculaire des paysans locaux, semble prolifique: fruits, céréales, lait, rien ou presque ne manque à l'appel quant à la diversité alimentaire. Mieux que ça : les habitants

inventèrent un aliment fabuleux : la patate déshydratée que je m'étonne de ne pas trouver en Europe, pas plus que la *quinua* (ou quinoa) et si peu le manioc. Avec mon grand chapeau, je tire aussi ma révérence au *pépino*. Bien sûr, le corps courbé vers la terre, je n'apprenais rien que je ne sache et pourtant je l'apprenais vraiment. Enfant, j'ai apporté ma part d'effort à fabriquer cette incroyable patate déshydratée sans en comprendre l'originalité ! Enfant, j'ai utilisé les canaux d'irrigation si facilement que j'ai besoin aujourd'hui du recul de l'histoire pour en apprécier la valeur !

*

A notre retour à Cajamarca, en retrouvant le bouillon de *la sopa de verde*, j'ai vérifié que la pauvreté des personnes n'est pas incompatible avec la qualité de leurs plats. Au contraire, la pauvreté des produits oblige à enrichir la préparation avec les moyens simples. Ici, la tristesse de la situation se trouve atténuée par les nombreux bienfaits de l'agriculture. Au marché et dans les rues nous croisons les personnes les plus adorables rencontrées dans mon pays. Sans cesse l'affectivité du Cholo se trouve secouée par cette Amalia dont l'étalage se situe à deux pas de notre hôtel qui borde *la Plaza de Armas*, et bien souvent, l'après-midi, pour parfaire notre culture bucolique, nous allons l'écouter parler de ses produits comme une déesse parlerait de ses élégances. L'après-midi, le marché est tranquille et avant de partir à la recherche de ses fournisseurs, elle a un peu de temps pour bavarder avec nous.

— Pour le maïs, vous avez remarqué comme les grains ont la forme des dents ?
— Tiens ! c'est juste ! reconnaît El Cholo qui, face à cette femme, oublie sa timidité légendaire.

— Et les dents, que font-elles ?

— Elles coupent, tranchent et broient ...

— Un intermédiaire entre la nourriture et sa digestion comme le maïs sert d'intermédiaire entre Dieu et nous.

— Alors parlons de la nourriture ...

— Elle se divise en deux catégories : les aliments destinés à la cuisson et ceux qui se mangent crus. Comme partout, il existe des irrespectueux de la frontière, qui passent d'une catégorie à l'autre. Les fruits d'un côté et les tubercules de l'autre !

— Vous savez, Madame, qu'en France, pendant longtemps, les habitants ont craché sur la patate considérée comme émanation de la femme et à ce titre porteuse de la peste !

— Conte-moi, Monsieur, cette douce et folle confirmation que manger ... c'est beaucoup plus que manger !

— Non, s'il vous plaît, à vous de parler, à vous de parler toujours, murmure El Cholo sur un ton suppliant.

— Impossible de connaître la Sierra, sans présenter *el chuño*, et je me doute, César, que je n'ai rien à vous apprendre là-dessus...

— Mais si, Madame, parlez encore, ai-je dit avec mon cœur sur la main.

— Le maïs symbole des dieux appartient en son principe aux aristocrates tandis que la patate, venant de la terre, devait nourrir le peuple, aussi je

m'étonne qu'en France, le peuple n'ait pas compris cette relation entre lui et ce tubercule ? Peut-être avaient-ils d'autres tubercules ?

— Laissez la France, restons ici, à Cajamarca, insiste El Cholo.

— Alors écoutez ce que j'ai appris voici peu : les Aymaras employaient le mot patate pour désigner leurs pauvres ! La patate et l'herbe restent trop au ras du sol...

— L'herbe ne vaut que pour les animaux ?

— Vous avez vu tout le travail fait ici avec la luzerne ? Sachez qui plus est, concernant la *papa*, qu'elle signifie bordure en quechua. Les beautés symbolisées par le maïs n'ont jamais rien eu à craindre de la laideur des patates, surtout dans les représentations artistiques.

— Les cacahuètes aussi ornent les peintures, la coupe El Cholo.

— Oui, nous parlerons des cacahuètes après ce *chuño*, cette merveilleuse patate déshydratée qui se conserve si bien. Preuve que le peuple a eu depuis longtemps le souci de son futur. Pas de liberté sans se prémunir des intempéries par la conservation de nourritures suffisantes.

— Les Péruviens d'autrefois ont inventé la merveilleuse déshydratation et je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui !

— La déshydratation de la patate et dans les conditions de l'époque, quel boulot ! *El chuño* consistait à exposer les tubercules au soleil de la journée d'hiver pour les descendre dans des lieux très froids où ils bénéficiaient de la congélation pendant la nuit. Ce procédé durait plusieurs jours pour que le tubercule crache toute son eau. Parfois la patate était même réhydratée après avoir été déshydratée pour mieux réussir le procédé et changer le goût amer de certaines variétés.

— Je sais qu'en France les paysans se contentent de la mettre au noir, sous du sable, dans une cave, pour éviter qu'elles ne germent.

A écouter cette mère de deux enfants dans le calme du marché, nous sentions notre voyage prendre enfin du sens (sentir du «sens», formule pas très originale !). Elle était une des rares à maintenir sa présence dans son coin obscur moins par souci financier que pour respirer la vie avec les rares passants. Elle n'était pas du genre des indécis qui laissent geler la soupe en la portant de l'assiette à leur bouche. El Cholo se sentait mieux à son contact et il se voyait passer le reste de ses jours à Cajamarca pour y ruminer sa rencontre impossible avec Sylvia. Malgré le chapeau traditionnel des lieux assez extraordinaire, il restait fidèle à son panama malgré son mauvais effet. Il ressemblait à un riche Equatorien, la pire des choses dans la contrée.

Même la Chine profita de l'ingéniosité des paysans péruviens: je mesure mieux ce qu'apprendre veut dire. J'ai cultivé des *camotes* sans comprendre qu'ils sauvèrent la Chine de la famine. J'ai cultivé des cacahuètes sans comprendre que l'Afrique a récupéré cette merveille. J'ai cultivé les patates sans comprendre que Mac Donald's, avec la frite, en ferait l'aliment de base du futur globalisé. Rien n'est plus terrible qu'ignorer sa culture ! Nos paysans indépendants comme base de notre fierté nationale, voilà un beau programme éducatif !

- Et le voyage à Celendín tu en penses quoi ? — Si vous avez du temps, pourquoi pas ! Pour y chercher une soupe spéciale ?
- Bien sûr, et une soupe plus proche de l'Amazonie.
- Une soupe plus pauvre ça c'est sûr !
- Je pense à cette vedette, l'Indio Mayta, qui est né là-bas.
- En fait il est né dans une petite commune de la province de Celendín, là où la pauvreté est au maximum même si, en partie au bord du Marañon, nous sommes en terres fertiles.
- Et ça s'appelle comment ce village ?
- Oxamarca, je ne veux pas dire que c'est inaccessible mais presque et si pauvre que comme tant d'autres ses parents se sont expatriés à Trujillo.
- Leur soupe préférée ?
- *La sopa de platano verde* ou comme ici *el caldo verde*. Ils ont un ingrédient original, *el achote*.
- As-tu déjà fait le voyage ?
- Jamais et je le regrette surtout pour le miel avec leurs petits fromages que j'ai pu goûter une fois. Je ne sais si la saveur exquise vient du miel, du fromage ou du mélange ! J'ai goûté séparément et mélangé, et je retiens que le mieux c'est le mélange.
- Inaccessible tu me dis et pourtant il y a des vestiges incas !
- Ne faisons pas tout un plat de quelques pierres. La Chocta c'est juste une trace. La musique de l'Indio Mayta est beaucoup plus considérable.
- Il vient d'être promu par le gouvernement au rang de promoteur de la Réforme agraire. La musique au service de la gloire paysanne.
- Il a fait son service militaire à Talara, il est un peu comme un enfant de Velasco Alvarado. Ici nous l'aimons tous mais pas au point de se précipiter à Oxamarca. A Celendín je veux bien mais pas plus loin.

La fierté nationale s'appelle parfois Atahualpa. La triste mort de ce jeune Inca de 30 ans, étranglé il y a si longtemps, sur la Place de Cajamarca, étranglé par gentillesse de ses bourreaux qui lui évitèrent le bûcher suite à son acceptation du prénom de Francisco (et pour avoir adopté la religion catholique), ne peut nous conduire à oublier ni son imbécillité ni sa brutalité envers le peuple de Cajamarca. Combien d'habitants de la région furent déportés ailleurs vers le Sud par les Incas ? Le bourreau du révolté Tupac Amaru, un guérillero qui se prétendit descendant de l'Inca, a peut-être été un ancien Indigène d'ici. L'Histoire échappe aux chemins pavés de bonnes intentions.

Contre la bêtise des empereurs revenons à l'ingéniosité du peuple qui rend réceptif aux richesses des autres et permet de les adapter, d'où les multiples progrès réalisés en ce coin où nous sommes. Quand Marco Polo est allé jusqu'en Chine, il n'a pas ramené un morceau de territoire mais le sorbet que ses compatriotes ont amélioré jusqu'à devenir les rois des *gelati*. Quand, par la suite, d'autres Italiens partirent pour l'Amérique latine, ils n'en ont pas ramené un morceau de territoire mais la tomate qu'ils ont casée dans tant de plats

qu'on en oublie le nombre. Ils ont profité aussi, à ce moment-là, du pouvoir espagnol sur Naples. Que la vie soit un grand festin !

*

Parmi les personnages de la ville, Juan nous présente son frère, un prêtre proche de l'évêque et le soir, *Plaza de Armas*, nous bavardons avec cet autre Cajamarquin car nous étions là comme en vacances, avec pour tout projet le plaisir de bavarder. Il nous conte l'histoire religieuse de la ville lisible sur la façade de la cathédrale qui a nécessité 250 ans de construction car la vice-royauté, négligeant l'esprit frondeur des habitants, avait décrété que la ville ne paierait pas d'impôt tant que la cathédrale serait inachevée. Vous devinez pendant combien d'années les habitants furent dispensés de l'impôt ! Et ceci, avec la complicité des autorités religieuses locales qui avaient déjà à leur disposition une église plus grande que la cathédrale ! Le frère de Juan nous conte aussi sa rencontre avec le Pape à Medellín. Je lui demande aussitôt :

— Vous êtes dans le camp de la Théologie de la libération ?

— Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas curé ici. Je suis même parmi les adeptes de la libération de la théologie ! précise-t-il avec un sourire infini.

— Se libérer de la théologie ?

— Se libérer de Paul VI, un adversaire de la pilule contraceptive, qui se diffuse en Europe et qui serait si utile ici aussi. Plutôt que de les sermonner les femmes avec des leçons de morale nous devons agir davantage sur la société afin de limiter l'exploitation spécifique dont elles sont victimes. La Théologie de la libération oublie souvent les femmes.

— Mais alors mon Père, qui est Dieu si vous dénoncez le Pape ?

Au point de ce débat qui n'avait pas l'air de heurter l'ecclésiastique, El Cholo nous surprend :

— Avant ce retour au Pérou j'ai étudié le marxisme dans un stage communiste aux côtés d'un jeune du Sud-Ouest de la France pas très au fait des problèmes de la vie. Naïf et paisible, il n'était porteur que d'une originalité, une phrase obsessionnelle d'un parent paysan de Samazan, Lot-et-Garonne qui répétait toujours ceci: «Etre communiste c'est savoir écouter en silence un camarade dont on ne partage pas la manière de voir; c'est être tolérant, sans pour cela être faible; c'est juger les autres moins sévèrement que soi-même car nul n'est parfait, à part Dieu ! Et qu'est-ce que Dieu sinon une des plus grandes imperfections humaines? De toute façon, être communiste ce n'est pas uniquement œuvrer à la révolution sociale, c'est être aussi son propre révolutionnaire, chose plus difficile qu'on suppose.»

— Toute la vérité de la vie se résume à merveille dans cette belle phrase peu réductible à un simple slogan, commente le prêtre agréablement surpris par la déclaration. Unissons la parole et l'acte. Depuis trop longtemps la religion catho-lique s'offre de bonnes paroles en se dispensant des actes qui devraient suivre.

— Cette idée que Dieu aurait été imparfaitement créé par l'homme, qu'en pensez-vous, mon Père ?

— Qu'en créant Dieu, les hommes ont créé une idée qui les a profondément transformés. Au nom d'un Dieu, ils sont devenus paysans. Au nom de Dieu ils sont devenus humains, jusqu'à oublier que Dieu était leur créature ! Comme tous les enfants du monde, Dieu s'est octroyé sa marge de liberté, et je me trouve au centre du va-et-vient entre Dieu et les hommes ou entre les hommes et Dieu !

— Vous allez rester prêtre longtemps ? demande El Cholo.

Ici, même la hiérarchie religieuse reconnaît que notre religion a été imposée sauvagement à des indigènes exploités sans vergogne. Je vais rester prêtre pour offrir une image juste de cet apostolat.

— Que votre Dieu vous entende ! Que le Pape vous oublie ! ai-je conclu.

Et soir après soir, nous refaisons le Monde, Dieu et le chant car nous avons plaisir à chanter ensemble toutes les mélodies du Pérou à commencer par celles de l'Indio Mayta.

*

Nous avons totalement délaissé les raisons de notre voyage tout en prenant note de quelques données culinaires glanées dans le désordre. Au cours d'une autre rencontre avec Amalia, la conversation a pu éclaircir les données du *cébiche* :

— Le *cébiche*, pourriez-vous nous parler aujourd'hui de ce qu'il représente ? demande El Cholo à notre interlocutrice du matin.

Franchement, il devait passer tous ses matinées à préparer les questions qu'il oserait lui poser.

— Par nationalisme, je considère que le mot vient de la langue quechua qui dit «*sibich*» pour dire «macérer dans l'acide» ; par curiosité légendaire, je considère que le mot vient de la langue arabe qui dit «*sibech*» pour dire «nourriture acide» chez les arabes de la Méditerranée occidentale.

— Sur votre table, le fruit de base s'appelle le citron vert apporté au Pérou par les Arabes...

— Sauf que les anciens Péruviens avaient déjà des produits au moins aussi acide que le citron à savoir *el tumbo* ou *el camu-camu*. De toute façon nous n'avons pas attendu les Arabes pour inventer le vinaigre.

— Est-ce que cette origine, antérieure à l'arrivée des Espagnols, permettrait d'expliquer qu'il s'agit d'un plat national pour un Pérou qui n'a que des vérités régionales ? ai-je glissé dans la discussion presque intime entre Amalia et El Cholo.

— Vous allez vite en besogne mon cher César ! Ne seriez-vous jamais allé dans la forêt vierge ? Ils n'ont pas adopté le *cébiche* peut-être pour des raisons climatiques. L'apport arabe me paraît secondaire car il supposerait une coutume issue de la côte. Or depuis longtemps nous conservions le poisson comme nous conservions les patates, or *le cébiche* je l'imagine, comme toute la richesse du Pérou, est au carrefour entre montagnes et côtes.

Comment pouvait-elle posséder autant de culture ? Par sa conversation nous étions loin de tous les pouvoirs, de tous les tricheurs, de tous les massacres, de

tous les désespoirs et de toutes les défaites. Elle parlait, disait-elle, comme parle le peuple autour d'elle. Elle parlait de son expérience qui l'avait placée du côté des paysans et des élégants, du côté de la tradition et des saveurs. Sur le marché, les questions fusaient toujours concernant la préparation de tel ou tel produit et de fil en aiguille, sans être couturière, elle avait compris que l'art culinaire, art bien différent de la lecture des recettes, contient plus de vérités que les livres d'histoire grecque, latine ou inca réunis. En quechua, la soupe se dit *hilli* et il devait y avoir une raison à cela mais voilà avec la cuisine beaucoup de raisons se perdent dans la nuit de l'histoire.

Concernant les matinées du Cholo, je relève son passage à l'Université toute neuve que la ville de Cajamarca s'est offerte à la sortie de la ville où il est entré sans problème pour rejoindre sans attendre la bibliothèque logée, pour les grands auteurs, dans les hauteurs d'un bâtiment, sur la gauche en rentrant. Il m'a indiqué qu'il avait fait le trajet à pied en ruminant quelques désirs d'une recherche infructueuse, aussi il a observé tout d'abord une jeunesse studieuse dite aussi très tumultueuse. En feuilletant au hasard le fichier de la bibliothèque, la fiche 99 M 332 l'a conduit aux *Lettres d'Italie* de *Mariátegui*, fraîchement rééditées. Il a pensé qu'une lecture rapide lui permettrait de préparer un bon sujet de conversation avec Alfredo pour le jour où ils se retrouveraient. Il s'est plongé sans passion dans quelques pages... qu'ensuite il ne pouvait quitter ! Il a appris ainsi que le Pérou du début du siècle avait un journal italo-péruvien animé un ancien secrétaire de l'incroyable Mazzini. Comme le monde est petit ! Emilio Sequi s'est donc retrouvé à Lima ! Cette histoire, m'a rappelé que Gonzalez Prada a été traducteur des poètes Carducci et de Leopardi. On croit connaître son pays et on découvre qu'il navigue un peu partout sur les mers de la vie. L'Italie a aidé Mariátegui à trouver une épouse, ce qui lui fit retenir dans une de ses lettres cette interrogation : *Merece el amor ser tan altamente valorizado* ? Le courageux Péruvien répondra qu'il est heureux de l'existence de pays comme l'Italie où l'amour est effectivement très fortement valorisé.

A écouter encore la commerçante amicale et à lui parler (elle valait tous les psychanalystes sérieux) comme à écouter d'autres habitants ici ou là, nous sentions nos âmes s'apaiser. Un problème tout de même : il serait injuste d'oublier la sensation désagréable provoquée par les nombreux alcooliques qui suscitent la honte de quelques compatriotes.

L'alcool ? Parfois, disait-elle, la facilité vous tend des bras accueillants puis, c'est bien connu, on ne se relève de sa chute qu'en redoublant d'efforts. Des milliers de personnes ne se relèvent jamais d'un désespoir profond provenant d'un espoir placé trop haut, d'un enfant à naître qui ne sauve pas un couple parce qu'il meurt à la naissance, d'une récolte anéantie par une tempête, d'un amour qui s'échappe à Lima. Bien que rares, les déraisons de sombrer dans l'alcool ne mettent personne à l'abri du mal car aucune force ne peut présumer de ses forces ; aucune expérience, ne vaut l'expérience fatale. Les alcooliques de la ville témoignent à la fois, de la hauteur de nos espérances, et de la

profondeur de nos précipices. Je n'envie pas le calme plat des pacifiques qui, parce qu'ils se contrôlent parfaitement, maîtrisent toujours leurs émotions.

Ce jour-là, elle avait parlé plus longuement que d'habitude, comme si elle était directement touchée, comme si elle avait vécu le drame. Était-elle une rescapée de l'alcoolisme ? El Cholo brûlait de lui poser la question pour entrer un peu dans l'intimité de cette beauté peu commune que j'avais de mon côté tenté d'interroger sur une gloire féminine locale : la poétesse Amalia Puga de Losadre. En guise de réponse sa voix s'altéra un peu, comme quand elle parla de l'alcoolisme, ses yeux perdirent leur combativité et sa voix sembla se perdre dans le silence :

— Parlez tant que vous pourrez sans jamais écrire à personne, à personne, vous m'entendez, n'écrivez jamais sous peine d'épuisement. Je suis une insurgée, et en pensant aux vers romantiques d'Amalia qui reflétaient si bien la fatigue de toute une ville, j'ai voulu aller contre l'oubli de la plume, habituel chez les pauvres et les femmes, en demandant une réponse à quelqu'un qui aurait dû me la donner. Et j'attends encore. Alors je parle et c'est la vie qui continue et voilà pourquoi le bébé crie à la naissance. Avec l'écriture, c'est la mort qui commence.

— Oui, la vie commence par la parole, confirme El Cholo, puis elle continue par le dialogue entre la parole et l'écriture. En écrivant chacun accomplit ce qui n'a pas existé ou n'existera qu'après notre mort. Si personne ne t'a répondu, Amalia, c'est que tu as écrit à une ombre !

— Pour la première fois, l'un de nous l'appelait par son prénom. Amalia ne pouvait savoir qu'elle s'adressait à des fanatiques de l'écriture et elle continue ainsi :

— Tu crois que j'ai écrit à une ombre, comme si mes deux enfants étaient une vue de l'esprit. Tu te trompes lourdement. L'effort surhumain d'écrire, je n'aurais pu l'accomplir sans savoir que j'étais en droit d'obtenir une réponse.

— Les deux enfants ne constituent pas une réponse ?

— Non, c'est après que j'ai écrit, quand il est parti chercher fortune à Lima en m'invitant à attendre son retour.

— Malgré tes lettres, il n'est pas revenu ! Alors, explique El Cholo, plus qu'une ombre c'était un vent qui aurait dû se poser à la lecture de tes lettres. Je suis né dans les livres, dans les comptes, dans les papiers, dans les bibliothèques, dans le travail des mots, dans les lettres, dans le pouvoir de l'écrit, autant dire proche de mon père dont le métier consistait à porter les rares lettres que les habitants du village recevaient. Mais chaque lettre était un événement auquel il devait participer activement. Ma vie, celle de ma famille modeste, celle de mon destin facile, celle de mon âme sincère, celle de ma fuite vers la France, ma vie, toute ma vie, de par mes origines et de par mes avenir, je l'ai tournée vers l'écriture qui – vous avez raison, Amalia, vous avez raison – m'a souvent épuisé. Qu'importe ! Peut-être qu'à ce jour, je n'ai pas comme toi – oui je te tutoie Amalia, je te tutoie – trouvé le marché aux légumes pour y troquer ma charge passée contre la rencontre DIRECTE avec les êtres humains. Les lettres mettent trop la vie à distance. Ecrire oblige à vivre un décalage qui installe

souvent une catastrophe entre le temps de l'écriture et le temps de la réponse. Tel est le prix de la patience et je t'envie Amalia de pouvoir éviter la feuille blanche. MOI, je dois écrire encore et encore.

El Cholo avait vidé son sac, ouvert les vannes et laissé notre interlocutrice bouche bée. Elle a eu du mal à relancer la conversation quand lui est enfin venu cette réplique :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, El Cholo. Tu es déjà mort ! Je ne te dirai pas mon secret, ça serait me rendre votre esclave et j'adore trop la liberté pour prendre ce risque avec qui que ce soit !

— Doucement Amalia, doucement, ai-je ajouté. La folie reste un droit des humains tant qu'on la contrôle, sinon elle devient notre fin. Et si l'amour sans folie ne vaut pas une sardine...

— Tout doit-il commencer à chaque fois par une leçon de morale adressée aux femmes ? objecte, sans en entendre davantage, Amalia qui se décomposait. Telle est l'idée qui guide ta vie ? J'attendais mieux de toi, César ! réplique-t-elle sèchement.

— Chacun de nous est habité par des idées et des malentendus ? Chez moi, les deux font la paire !

— Tu crains tant les malentendus ! dit-elle. Une seule idée m'habite, celle exprimée par un enfant en classe avec mon frère qui a répondu à la question bizarre du maître d'école «Comment voudriez-vous mourir?» par cette déclaration: «En sauvant Amalia !». Quelle idée de l'amour, cet enfant tenait-il dans ses mains ?

— Une idée à ton image, une idée qui remet à sa place cette envie que je reconnais et qui me tient : faire un peu la morale aux autres, une morale tolérante, moralisante tout de même. Pourquoi refuser de prêcher la morale ?

— Encore gamin, ajoute El Cholo, un cirque est passé dans ma sierra : le cirque Cavallini. Mes parents ont accueilli le clown à la maison, un clown dont je découvris qu'il avait deux vies en une : il faisait rire pour exorciser sa tristesse. Toi César, tu écris pour convaincre les autres, et moi pour me convaincre moi-même. Je refuserais toujours d'aller en Italie, au pays des clowns, car je suis certain que les femmes y sont élégantes pour masquer leur désespoir. Je vis à la fois mes rêves et mes devoirs.

— Au cirque, j'ai toujours préféré les dompteurs conclut Amalia.

Ce jour-là, dès notre entrée à l'hôtel, Juan nous indique qu'Alfredo a appelé à cause d'informations de la plus haute importance. Nous avons compris que nous allions achever le séjour dans cette ville surprenante. Mais pour quelle destination ? Renseignements pris, Alfredo nous demande de le rejoindre de toute urgence à Chiclayo. Il a enfin trouvé la soupe recherchée !

Pour éviter des adieux trop pénibles avec Amalia nous avons décidé de les écourter le plus possible :

— Avec le cœur plus gros qu'un sac de riz nous allons quitter la douceur ambiante par devoir envers notre travail, lui explique El Cholo.

— Que partout votre bonheur soit le mien, que partout votre cœur soit avec le mien. On se reverra pour TRESSER les menus fils de la paix et de la parole car je vous attendrai tout le temps qu’il faudra. En tant que minuscules fils d’une immense tapisserie, notre amitié contribuera à tisser la grande toile du plaisir véritable. *Ya nos vemos, amigos queridos.*

Chacun versa les larmes qu’ailleurs il aurait retenu, larmes plus en rapport avec l’ivresse que la tristesse : une ivresse sans alcool, enivrante cependant, cette fameuse ivresse qui soulage. Comme le rire du public soulage le clown cher à El Cholo. Un rire qui n’empêche pas de penser au suicide et j’ai en tête depuis plusieurs jours, celui de Jan Palach. Dans sa dernière lettre Jeanne m’a envoyé le contenu du message-testament que le jeune homme portait sur lui en se jetant enflammé vers la statue de Venceslas : «Nos revendications sont les suivantes : que la censure soit immédiatement supprimée, que le journal «Zdavy» (journal de propagande soviétique imprimé en langue tchèque me précise Jeanne) soit interdit à la distribution. Comme on peut le voir, nos revendications ne sont pas excessives, elles sont même trop modérées. Si ces revendications n’aboutissent pas d’ici à cinq jours, c’est-à-dire le 29 janvier au plus tard, il y aura d’autres torches vivantes. Prenez conscience que parmi les gens qui vont se sacrifier, peut-être certains vous sont chers.» Signé Torche n°1 avec un P.S. Puisse ce sacrifice suffire à instruire mon peuple.». Elle m’envoie ce document pour m’indiquer que comme toujours l’histoire retiendra l’homme beaucoup plus que la femme. Bianca Nachazevla sera la deuxième et dernière du groupe de quinze à suivre le mot d’ordre du suicide, avec cette note: «Je vous demande de me pardonner. J’avais fait le serment de mourir par le feu. Le courage me manqua. Pardon.» Elle est morte par le gaz. Ma femme me parle aussi de la vie de notre famille, et elle a même joint des photos de Victor pour compléter la collection qui me suit partout. Elle souffre sans doute autant que moi, de la séparation que je lui ai imposée, mais j’en suis sûr, ce voyage, je devais l’entreprendre d’une manière ou d’une autre et la mission qui nous a été confiée constitue un bon prétexte à l’assouvissement de mon besoin. Une mission à la fois souple et sérieuse, riche et tranquille, populaire et poétique, une mission à dormir debout chaque jour. Je me sens à la fois vidé par la fatigue et rempli par l’expérience. J’ai rechargé jusqu’à ras bord les batteries de mes circuits. Nous changerons le monde.

A chaque surgissement d'un anniversaire il ne savait que faire et surtout le dimanche 15 décembre 1996 quand il termina son repas par une belle salade de fruits.

Ce soir-là, dans le noir de sa solitude, Frantz Métisse vit, en couleurs et tendresses, le sourire du bonheur

XIX

Mercredi 30 avril 1969, Alfredo

Seul, je me retrouve seul à Trujillo, à Trujillo parce que *Plaza de Armas* la statue n'est pas celle d'un militaire mais celle d'une femme et Mario a beau me dire qu'à Piura aussi je pouvais retrouver la même chose, je n'ai d'yeux que pour cette statue de la Liberté, une Liberté qui n'a rien à voir avec celle de l'entrée du port de New York, totalement figée dans une pose emphatique bien à la française. Ici, La Liberté se veut mouvement, mouvement de la vie et de la révolution, mouvement du geste, de la main, du corps qui s'offre aux autres, et quand je fais le compte des jours, je constate que plus je vis, plus je préfère voyager seul, au pas infiniment lent de mes marches perdues, afin que le rythme de mes jambes puissent mettre en marche mon imagination, comme le battement de la pendule fait tourner les aiguilles.

Par l'Avenue *Victor Larco*, j'ai marché jusqu'à la mer, jusqu'à *Buenos Aires*, ce lieu pour riches mais à l'écart d'un lieu pour plus riches, la zone de Huanchaco, du nom de cet oiseau que César voulait que j'écoute dans la Sierra. La paix de mon âme m'emporte à un point tel que les images des maisons, des gens, des passants, m'entrent dans la rétine sans que je ne puisse rien retenir. Je marche pour succomber au plaisir de la marche. D'autres prennent une voiture pour rouler sans fin mais, dans ce cas, je voudrais avoir une amie avec moi, une amie qui déroulerait sa vie comme se déroulerait le paysage : sans d'autres limites que l'horizon, une amie qui deviendrait l'amitié personnifiée, l'amitié admirable.

Seul, je me retrouve seul pour pleurer la mort de Romulo Gallegos. Dans sa lointaine Cajamarca, César a-t-il été informé de la disparition du vieux vénézuélien de 84 ans ? Son pays, oh, hypocrisie !, son pays a décrété trois jours de deuil national ! Or, un écrivain mort c'est comme un soulagement pour les pouvoirs toujours en place. Le général Barrientos peut mourir d'un accident d'hélicoptère en Bolivie, il sera aussitôt remplacé par le Général Ovando ou un autre, qu'importe. Qui remplacera Gallegos ? Qui remplacera son regard sur le monde, sur les paysages du monde ? Le Mexicain, El Mondrigo se souvenait qu'il fut un président élu puis destitué, de son cher Venezuela, peut-être le dernier intellectuel à s'impliquer directement dans la vie politique. Les dictatures latino-américaines négligèrent toujours de frapper les œuvres littéraires –mais pas les écrivains - qu'ils comptaient pour quantité négligeable vu le peu de lecteurs, ce qui conduisit toujours les littérateurs à se considérer comme des créateurs investis de fonctions sociales, politiques et progressistes, les romans devenant le moyen essentiel d'investigation de la

réalité. Romulo considéra que sa vie d'homme de lettres était indissociable de sa vie de militant et conçut ses romans comme un moyen de créer... l'unité nationale du pays ! En tant que citoyen, il dépeindra avec ferveur le lyrisme de la savane. Je me souviens de *Cantaclaro*, le roman dont je ne sais s'il l'écrivit ou pas dans la solitude d'un exil, le lot si fréquent des écrivains d'ici.

Seul, je me retrouve seul sans pour autant éviter la part de travail qui m'incombe dans notre action si largement rémunérée qu'on peut se séparer, pour l'accomplir. Mais à Trujillo on ne reste pas seul. Dans une *chifa*, un mot pour désigner les restaurants chinois, - du chinois *chi* pour dire cuisiner et de *fan* pour le riz -, j'ai appris à découvrir un homme surprenant, Agustín qui s'était adressé à moi sur la place. Après trois soirées où nous retrouvâmes à une table voisine de la *chifa*, il m'invita à sa table par ces mots : « Offrir l'amitié à qui veut l'amour c'est donner du pain à qui meurt de soif. » et j'ai répondu : « Une amitié si bien offerte c'est ici comme mettre du sucre avec du salé. »

La conversation roula d'abord sur les pierres culinaires du riz « *chaufa* » (un riz plutôt frit) et sur le canard à l'ananas. L'homme chinois aurait l'habitude de cuisiner depuis toujours et venant de Canton, comme c'est ici le cas à 90%, de cuisiner des saveurs fabuleuses (les saveurs de *Sichuán* sont plus piquantes). Peut-être qu'un jour, les Chinois qui ont développé la culture du riz sur la côte utiliseront dans de nombreux menus les asperges chères à Emilie ! A manger à plusieurs dans les *chifas*, ça permet d'échanger les divers plats commandés, ce que je fis avec mon nouvel ami qui me poussa vers un *wantán* parfait.

Agustín, suite à sa récente entrée dans la police aime répéter à tout bout de champ : « Parler sans penser c'est tirer sans viser. » Tenez-vous bien, à me parler, il va enfin décrypter le message qui nous poursuit depuis les premiers jours, le message faisant référence à « Salas ». Il s'agit d'un village du Nord de Chiclayo, le lieu de naissance du jeune militaire. Par téléphone, j'ai demandé aux quatre complices de venir vite me retrouver dès que possible dans la capitale du département voisin de Lambayeque, pour organiser une expédition commune vers Olmos, ce village de *curranderos*, accroché à ses traditions et à une soupe immensément riche. J'ai déjà les réponses favorables de César et du Cholo qui, comme Mario et Manolo, se proposent de m'attendre à Chiclayo dans les prochains jours.

A Trujillo, dans cette capitale de la Liberté, dans cette ville de sang et de révoltes, où 19 prêtres viennent d'en appeler à la justice sociale suite à l'expulsion de trois prêtres espagnols, j'ai croisé, dans un lieu incroyable que l'on commence à découvrir et qui s'appelle *Chan Chan*, cet homme qui me poussa sur le chemin de la piste finale, au milieu de l'odeur de la brique fraîche qui sert à construire une maison. Dans ce monde mi-figue mi-raisin que nous dirions *ni chicha ni limoná*, il m'a conduit à la cité impériale où des collines de terre sont des châteaux, des palais, des civilisations englouties. Rien n'y manque : ni le cimetière, ni les places, ni les lieux de culte, ni les jardins. Je ne comprends pas que les hommes puissent perdre le fil d'une civilisation comme ils perdirent la trace de l'existence d'une telle société. J'insiste: nous savions beaucoup de choses des Incas sans pouvoir imaginer *Chan Chan* ! Comme si on oubliait sa propre mère, ou dans mon cas la gouvernante, qui fait de vous

un homme, et la mienne originaire de Celendín usa de son accent incroyable pour me guider vers la vie combattante ! (César me répétait à notre arrivée ici : «Ne reste pas à Trujillo, viens donc jusqu'à Celendín»). Je suis resté à Trujillo par crainte des zones pauvres, celles qui envoient leurs jeunes femmes vers la capitale pour servir de gouvernante à de jeunes enfants de bourgeois insupportables. Ah! Ma gouvernante ! Avec ses mains de paysanne, son cœur d'éléphant, son intelligence professionnelle forgée au contact de mes jeunes et rudes prédécesseurs, elle m'a passé son sens de l'amour.

Sur la piste de *Chan Chan*, j'y suis allé avec un *huaquero* reconverti dans la police (il n'y a pas de meilleur gendarme que celui qui a été bandit) qui circule dans le gruyère souterrain du cimetière de cette ruine étrange comme dans les rues d'une ville sous le soleil. Il me rabâche dans ce cas : «Les morts ouvrent souvent les yeux des vivants.» Avec d'autres, ils avaient découvert que malgré le terrain sableux, les tombes étaient d'une solidité post-moderne et qu'en conséquence, le voleur pouvait passer de l'une à l'autre en creusant des galeries qui évitaient un retour par la surface. Ces circulations n'étaient pas fantaisistes : il s'agissait de piller du mieux possible pour s'enrichir le plus possible. Les rois de *Chan Chan* n'avaient pas été enterrés à même la terre mais dans des petites maisons qui restèrent intactes à travers les siècles et grâce à quoi les *huaqueros* – en France on dirait les pillards mais ici je vois mal ce mot, car la vie commande autrement – sauvèrent tant de familles de la famine. C'est l'histoire d'un affamé qui, devant un juge, s'expliqua sur l'assassinat qui lui était reproché en disant: «C'était de la légitime défense». Il avait tué deux poules pour pouvoir manger. Aujourd'hui il ne reste plus rien à voler à *Chan Chan* et j'y voyage pour le seul plaisir du lieu. Depuis 1964, des archéologues dirigent des fouilles scientifiques sous la direction de Francisco Emilio Iriarte Brenner. Le bâtiment le plus fouillé et le mieux restauré s'appelle *Palacio Tschudi* du nom d'un Suisse qui participa aux recherches.

Tout d'un coup je parle comme un guide touristique ! Mon guide aurait d'ailleurs bien voulu travailler pour les touris-tes plutôt que de voler la collectivité car il savait que les pièces vendues partaient à l'étranger. D'ailleurs, il s'adressa à moi, une première fois sur *la Plaza de Armas* de Trujillo, car il m'avait imaginé en touriste facile à gruger. Le malentendu une fois dissipé, quand nous nous sommes assis à la même table de la *chifa*, nous sympathisâmes fortement. De bavardages en confessions, la confiance naquit et permit qu'il me fasse visiter à sa manière le royaume perdu de tant de bijoux vendus en fraude. Sous un impeccable clair de lune, je découvris les charmes d'une civilisation morte peu avant l'arrivée des Espagnols et que personne ne soupçonnait il y a seulement dix ans. Une Civilisation de la terre contre la Civilisation de la pierre des Incas. La terre pour nourrir et ici la terre pour bâtir ! Rien ne manquait à ces palais de rêves, sauf la force de pouvoir durer. A quelques pas de la mer, d'où on pouvait ramener le poisson en abondance, à quelque pas des terres cultivées avec art, le site de *Chan Chan* était au carrefour des sources du bonheur.

Je ne m'étonne plus des charmes de Trujillo, ville héritière de cette civilisation pacifique, je ne m'étonne plus de cette volonté culturelle rare au Pérou et qui donne son élégance aux habitants d'ici, où la côte se sent si proche de la Sierra, une côte riche, proche de la partie de la Sierra la plus riche peut-être, où les paysans ne mâchent pas des feuilles de coca pour calmer leur faim. Rien de surprenant si *Chan Chan* se situe sur l'axe Trujillo-Cajamarca et rien d'étonnant non plus si Pizarro a voulu créer là son nouveau Trujillo, du nom du lieu même de sa naissance.

Le Pérou actuel retrouvera son dynamisme s'il quitte l'axe côtier de la *Panaméricaine* au bénéfice d'axes multiples et transversaux allant de la Côte vers la Sierra ! La *Panaméricaine* accroît la vitesse entre la Terre de Feu et les Terres mexicaines en favorisant les devoirs continen-taux (aller du sud au nord) par rapport aux devoirs nationaux (aller de l'est à l'ouest).

Par hasard, en évoquant avec ce *huaquero*, cette nécessité d'axes transversaux péruviens, il me mit sur la piste définitive de notre quête de soupe. Je connaissais bien l'axe Lima-Cuzco, l'axe Trujillo-Cajamarca mais à partir de Chiclayo pouvait-on noter un tel axe ? De Lambayeque, rejoindre Cajamarca par l'axe précédent était le plus évident mais n'y avait-il pas un axe plus spécifique ? Il me parla alors de l'axe méconnu Chiclayo-Jaén, totalement inexistant à l'heure actuelle, mais qui permettrait tant de rencontres ! Jusqu'à Motupe la route ne posait aucun problème mais par contre, ensuite, pour passer dans le département de Cajamarca, quel enfer ! Lui, me dit-il, venait d'un village de cette région, situé à droite de la route et un peu à l'écart. Il venait du village de sorcières, de jeteurs de sorts et de guérisseurs, Salas.

Salas ! Par ce mot un voleur faisait mon bonheur ! «Salas» qui conduit directement au jeu de mot avec «Abitación», Salas, le lieu de naissance de Jorge Peña.

Souhaitant rester ici jusqu'au 9 mai au matin, j'ai téléphoné à Piura et à Cajamarca pour donner rendez-vous à mes amis dans la ville de Chiclayo pour les jours suivants. Ensemble, nous devons entreprendre la dernière étape du voyage, la dernière ligne droite (enfin ligne droite...) pour analyser cette soupe qui aura été un bien piètre prétexte à notre immense voyage vers nous-mêmes. Un voyage vers la recreation de nous-mêmes car rien ne peut remplacer le voyage pour traverser le corps des êtres vivants, au point de leur offrir une nouvelle naissance, et surtout ne me parlez jamais de voyage initiatique que parfois les jeunes femmes entreprennent au Cuzco,- qui peut croire au mythe de l'origine du monde où nous ne faisons que passer. Pour être plus clair sur cette nouvelle naissance, je dois indiquer qu'il s'agit en réalité d'une continuation de nous-mêmes et que seuls les encroûtés du malheur sortent la règle à calculer pour savoir que la vie continue seulement au franchissement des déserts, des cols, des lacs, des mers, des tempêtes et des villes. Oui, traversez le temps avec diplomatie, mais traversez-le ! Moi-même, je vais me traverser encore sur l'axe Trujillo-Cajamarca, en tuant l'angoisse totale que me provoque la misère. Déjà, de Chiclayo à Salas je vais devoir commencer à monter vers mon vertige.

Oui pourquoi dois-je rester ici jusqu'au 9 mai ? Pour la préparation d'un anniversaire qui n'en sera pas un car je hais les anniversaires ordinaires. Ne sommes-nous pas dans un Pérou en révolution ? Cette révolution ne pourrait-elle pas rendre hommage à une autre révolution ? Celle du 9 juillet 1932 à Trujillo ? La politique au Pérou ne peut pas suivre une ligne droite : en 1932 l'APRA fut à la tête de la révolution et aujourd'hui l'APRA refuse l'actuelle révolution ! En 1932 les militaires tirèrent sur la révolution donc aujourd'hui les militaires ne peuvent pas avoir l'appui de l'APRA. Si le Pérou était quelqu'un à lui tout seul, il s'appellerait Haya de la Torre et ce serait un pays ridicule ! Il fonda à Paris un parti sur le modèle du PRI mexicain ! Pour les fanas de télé, si le Pérou était un homme, il s'appellerait Humberto Martinez Morosini qui finira en homme aussi ridicule qu'Haya de la Torre pour cause de même obsession aristocratique : l'autosuffisance, l'une fille de Trujillo, et l'autre d'Arequipa. Ils confondent l'improvisation et la frivolité, le talent et l'astuce, les relations et le pouvoir, le Pérou et l'Amérique latine ; ils confondent tout à un point tel que je me demande ce qu'ils ne confondent pas ! Je parle, je parle en sachant que je suis un peu comme eux, car comme eux, la personne que j'admire le plus est ma mère, quoique pour moi ce soit plutôt ma gouvernante ! Il faudra que j'y réfléchisse.

A chaque surgissement de la vie, on appelle ça une naissance, et la réalité d'une naissance se marque par une date. Celle du 21 mai 1976 fit de Frantz Métisse, un père. Comme pour toutes les grandes dates de sa vie, il ne pouvait en imaginer les conséquences.

XX

Vendredi 9 mai 1969, El Cholo

Partir seul sur la place de Pisco pour y tourner en rond. Parce qu'elle est à l'ombre et populaire avec un hôtel si simple qu'il est mon idéal. Je dis tourner en rond pour dire un passe-temps et non du temps à perdre. Si j'avais une petite rente j'aimerais m'installer à jamais sur cette place. J'y regarderais la vie. Avec un crayon pour prendre note.

Une fois, dans le sud de la France, où j'ai accompagné un ami, j'ai trouvé là-bas un passe-temps : la pétanque. Trop social pour moi. Alors on m'a donné l'attirail pour un autre, la pêche. J'ai bien aimé mais en réalité je me suis assis au bord de l'eau et j'ai regardé la vie. Sans tremper mon hameçon.

Ici à Pisco, à trois pas de la mer et si près des belles vignes (les mêmes que celles de mon séjour dans le sud de la France) je rêve à cette vie de farniente. Parmi la petite troupe qui m'accompagne j'en connais qui vont crier à l'égoïsme. Ils ne comprennent jamais rien. L'égoïsme c'est quand un frère marche sur les pieds de toute une famille pour atteindre des sommets illusoire. L'égoïste joue dans la catégorie des voleurs hypocrites (il n'est pas seul) tandis que moi, je reste assis en marge du monde pour le regarder passer. Je n'envie personne et si par jeu je me mettais à écrire, peindre ou faire de la cuisine, je le ferais sans me soucier des réactions de quiconque. Préparer un plat est un beau passe-temps.

Oui, mais j'aurais besoin d'une petite rente et parmi la petite troupe qui m'accompagne j'en connais qui vont crier à l'exploitation. Parce qu'ils n'imaginent pas que quelqu'un puisse inventer un outil simple pour le bonheur de tous et qu'en prélevant 1% sur la vente de ce produit on puisse bénéficier d'une petite rente ! Je pense à mes parents paysans au milieu des caféiers et je sais que pour ceux comme pour des millions d'autres un outil pourrait les soulager. Pour ça, je suis allé à l'école, pour apprendre assez de technique afin de me transformer en inventeur minuscule. J'ai accepté cette mission culinaire avec la même idée : peut-être allons-nous gagner assez pour me procurer les moyens de vivre ensuite sans rien faire.

Pour le moment je voudrais répondre à Mario qui me présente comme «Les Amériques enchantées». Il me met au défi de trouver le moindre enchantement au massacre du 2 octobre au Mexique. Puis-je observer que le massacre est la conclusion d'une lutte phénoménale et qu'en conséquence je vois mal pourquoi réduire cette lutte à sa triste conclusion ? Aucun doute, les

pouvoirs infâmes sauront doubler leur infamie en la désignant comme le moment crucial de 68 mexicain. Qui a tiré le premier ? Pourquoi ? Combien de morts ? Combien de prisonniers ? Quelles souffrances pour les familles ? Quel fut le rôle de l'approche des Jeux Olympiques ? Tous les esprits grands et petits vont ruminer sans fin cette série de questions ; les uns pour défendre le système, les autres pour le condamner ; les uns pour construire la vérité, les autres pour la maquiller. Or le 68 Mexicain a gagné, tout comme le 68 Français ! Non, je n'ai aucun goût pour la provocation !

Jamais je ne parle en termes de victoire ou de défaite. Jamais. La seule alternative que je connaisse c'est d'être là ou d'être absent. Les puissants et les pauvres seront là à jamais. A nous les pauvres, il nous appartient de dire: nous sommes là. Pas pour gagner des privilèges capables de nous faire riches.

Nous sommes là à construire notre propre dignité et parmi la petite troupe qui m'accompagne j'en connais qui vont me traiter de défaitiste. Les puissants seraient heureux si tous les exploités se donnaient seulement comme mot d'ordre : nous sommes là. Leur domination serait assise pour l'éternité... sauf qu'il existe, à leurs côtés, des tonnes de riches capables de la remettre en cause. Les riches ne peuvent QUE se faire la guerre entre eux (et ils la transposent entre tous). Les pauvres ne peuvent QUE se solidariser entre eux sur ce simple mot d'ordre : nous sommes là. Construire non pas un monde alternatif au monde existant mais un monde parallèle !

Nous voici réunis à Chiclayo dans cette ville aux allures modernes et où l'agitation est à son comble en prévision d'une réforme agraire.

Nous préparons lentement la montée vers Salas où Alfredo m'assure avec humour que les petits flacons «*d'assurances d'amour*» me permettront d'effacer mes dures obsessions. Je traduis mot à mot le terme espagnol mais, *assurances d'amour*, ce serait plutôt les flacons garantissant l'amour (*seguros de amor*) qu'il faudrait appeler *l'élixir d'amour* ou *l'amour à portée de la main*.

Avant cet éventuel élixir j'ai surtout dégusté toute l'histoire qu'Emilie a pu conter à Mario et Manolo au sujet de Carla et Sylvia. Plus personne ne peut plus nier qu'elle existe, la femme à qui j'écris et quant à Carla, elle nous renvoie à *Ciro Alegría* preuve que le Pérou n'échappe jamais à sa destinée: l'enfer. Dans *el mundo es ancho y ajeno* l'écrivain rappelle que le grand propriétaire, le plus infâme de la contrée, vivait à Lima en compagnie d'une maîtresse... française : «*Quien debí saber era una amante francesa con la cual estaba enredado.*» Et 50 ans plus tard, une autre amante française devait savoir, de par son pouvoir nocturne, où était parti le rêve de ma vie. Encore une amante française, qui exerçait le pouvoir sur un puissant Péruvien ! Bien qu'ayant beaucoup parlé avec César, il ne pouvait comprendre que je sois à fois très attaché à Sylvia et très indifférent à ma vie. La date de ma mort n'a pour moi aucune importance même si elle devait intervenir demain matin. Avec Mai 68 j'ai tout perdu à Paris, et si mon cœur bat encore, il bat à vide dans le sens où il bat sans futur donc pour le seul présent. Voilà pourquoi je ne m'étonne plus d'aimer l'impossible : ainsi il ne peut m'atteindre !

Avant le mois de Mai j'avais fait des plans sur la comète, j'avais construis une géométrie du devoir à accomplir, un édifice de lendemains organisés comme une mécanique bien huilée, je croyais que la vie était du genre «ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.» Cette vision du monde occupait tant mon esprit que son effondrement ne pouvait que provoquer le chaos général. J'ai accepté le voyage au Pérou comme j'aurais pu rejoindre une bande de criminels, juste pour passer le temps loin de la routine de ma prison quotidienne faite de murs du silence. Je n'attends plus rien de personne ni de moi-même, ce qui n'est pas la marque d'un désespéré.

A Chiclayo, comme partout, j'écris, et ici je le fais même plus qu'ailleurs car le charme de l'hôtel m'y dispose en m'inspirant à l'infini. D'un pas, je sors sur le balcon et observe l'immense cathédrale issue des plans de l'architecte français Gustave Eiffel. Dans le monde, en existe-t-il une plus grande ? Je vais m'y rendre dimanche prochain pour me joindre à la ferveur chrétienne des habitants de ce pays et je lèverai les yeux de tous côtés en tournant la tête en tous sens : l'espace me paraîtra si vorace que je distribuerai des graines aux immenses oiseaux noirs qui se posent sur l'édifice.

La découverte d'Alfredo suscite une grande excitation dans le groupe car nous reconnaissons que tous les éléments se recourent pour nous permettre de découvrir la soupe de son Altesse. Le flic n'avait-il pas dit à Manolo qu'à Salas ils assisteraient à une grande *peña* en référence à Jorge Peña ! Mystère supplémentaire, cette soupe s'appellerait la *sopa del cholo*, une soupe de la région qui vient surtout de l'intérieur des terres, et que sans doute, à Salas, on prépare plus soigneusement qu'ailleurs.

Quand nous y réfléchissons, César et moi, nous avons été tous les deux les moins productifs du voyage. Serions-nous des rêveurs trop insouciant ? Pour me rattraper j'ai repris les fonctions qui m'avaient été assignées c'est-à-dire découvrir le moyen de locomotion le plus sûr, le plus avantageux et le moins cher, choses qui généralement ne vont pas ensemble. Pour partir, la meilleure heure c'est le matin, ce qui évite le risque d'un chauffeur succombant à la fatigue. Pour partir, le meilleur moyen c'est le bus jusqu'à Motupe, puis le camion. J'ai aussi rassemblé l'équipement indispensable. Et les soucis alimentaires à respecter (surtout prendre de l'eau fréquentable pour éviter le pire).

Notre impatience ne nous empêcha pas de vivre un brin dans la ville qui nous accueille si bien. Avec Alfredo nous partageons toujours le plaisir d'y déguster une friandise qui s'appelle *King Kong* (plus fréquente cependant à Trujillo) car commercialisée à la sortie du film du même nom. Disons que ce gâteau, issu des traditions familiales, fut à ce moment-là industrialisé, sans pour autant devenir un produit national : nous prenons surtout *el Alfajor de Lambayeque* : une sorte de pain d'épice meilleur que tous les pains d'épice. Comme toute pâtisserie, la base est constituée de lait de vache, de farine, de beurre, d'œufs (le blanc seulement) et de sucre mais la particularité de cette sorte de mille-

feuilles consiste à placer entre les tranches, comme une confiture à l'ananas ou une crème de cacahuètes ou de *membrillo* avec du *manjar blanco*.

Des cinq voyageurs que nous sommes, Manolo me paraît le plus changé. Plus silencieux que jamais, il déambule dans l'hôtel sans même prêter attention aux personnes qu'il croise. S'il s'installe au balcon, il fixe les étranges dindes qui survolent la cathédrale comme si le secret de sa vie se cachait en leur plumage noir. Deux ou trois fois, il est allé à la *Maison du peuple*, à cinq cents mètres de notre hôtel, sans rien nous raconter de sa visite ! Nous savons qu'il y règne une animation exceptionnelle. Après les grèves d'avril il est question de nationaliser les grandes fermes pour en confier le sort aux travailleurs eux-mêmes. On parle du modèle yougoslave, du modèle russe et surtout du modèle péruvien. Casa Grande, Cayalti, Pomalca autant de noms qui signifient des milliers de travailleurs devenant enfin maîtres de leurs destins. Nationaliser les terres doit-il induire la nationalisation des usines à sucre ? Les militaires veulent frapper les féodaux désignés comme la cause du mal péruvien en flattant les industriels sauf les Nord-américains donc pas question de nationaliser des usines. Le retard de mon pays vient-il seulement des aristocrates maîtres des haciendas qui bloquent ainsi l'investissement industriel ? J'ai fait un effort de documentation pour engager la conversation avec Manolo mais je me trouve face à un mur. Où a-t-il la tête ? Veut-il éviter un retour en prison en se taisant ? Pourtant il n'a plus rien à craindre, le gouvernement a décidé de favoriser la liberté syndicale. La Confédération Générale Péruvienne du travail vient de se constituer (CGPT). Comment lutter contre son silence qui j'en suis sûr porte atteinte à sa santé ?

Je laisse Manolo à son monde et reviens au mien qui va subir une secousse historique quand, le mois prochain, des hommes vont poser le pied sur la lune. Regarder la terre de loin, comme nous regardons la lune, quel spectacle ! La regarder pour se dire que rien ne s'y passe, que l'eau n'y coule pas et que le vent n'y souffle pas, la regarder et se dire que pas une plante n'y pousse et pas un vivant n'y respire ! Par cette nouvelle obsession, celle du ciel, j'ai continué de m'éloigner de moi-même afin de vivre malgré tout partout. Avec un pied de son imagination sur la lune, l'homme devient davantage membre du ciel. Et si les efforts des hommes avaient pour seul but le plaisir de nommer les étoiles ?

Hors-texte par Emilie Bainé

Toujours à Piura

Lundi 28 juillet 1969

Sans plus tarder, je veux vous présenter les gloires de Piura sans lesquelles vous risqueriez de mal comprendre mon attachement à cette ville.

D'abord, Sanchez Cerro, le président assassiné, le dictateur classique en 1930-31 à qui, pendant une brève interruption amusante, en 32-33, on retira le pouvoir. Retenez la légende du patriote intègre ! Avec un visage toujours jeune d'une forme triangulaire (les assassinats évitent les vieillissements) et des cheveux coiffés en arrière, il se distinguait par des lèvres serrées.

Ensuite, un juriste et universitaire dans un pays plein de foi mais sans loi. Louis Antonio Eguiguren fut élu à une fonction qu'il n'a pu exercer.

La médecine du pays bénéficia de l'apport de deux natifs de Piura : José Gayetano Heredia et Emilio Espinoza Lopez.

Pour résumer, rendons hommage au Piuran le plus célèbre : Miguel Grau dont l'héroïsme peut se compléter de ceux d'Ignacio Merino et de Lizaro Montero, sans oublier le simple soldat qui mourut à la bataille d'Ayacucho : Juan José Farfán Céspedes.

Je préfère penser plus souvent au mathématicien José Francisco Maticorena Paz et à Carlos Augusto Salavery.

Ce matin, les regards se tournent d'abord vers les quelques écrans de télévision où pour la première fois le président Velasco Alvarado prononce le message à la nation en l'honneur de la Fête nationale. Une semaine auparavant, surtout à Lima, les yeux s'étaient bloqués devant les mêmes écrans pour suivre les exploits de Neil Alden Armstrong marchant sur la lune, et au moment crucial éclata partout une joie enfantine qui surprit les plus insensibles aux merveilles de la vie. La victoire de Neil était aussi la victoire de tous les hommes ! Combien d'années faudra-t-il pour comprendre qu'Apollo, le nom de la mission, est un mot castillan ? J'ai dit «surtout à Lima» car les rues y sont davantage dotés de commerces capables d'offrir un écran aux passants.

Dans son intervention, Velasco Alvarado commence par nier l'évidence en refusant de considérer l'action du 3 octobre comme un coup d'Etat militaire. Jour après jour, des chefs essaient de me convaincre du bien fondé de cette opinion. L'Armée aurait été contrainte à prendre un pouvoir que les civils n'exerçaient plus où exerçaient au profit des étrangers ? Comme de Gaulle en 1958 ? Comme Nasser en 1952 ? L'Armée assumait ainsi ses responsabilités nationales ?

Pour qu'il soit jugé par l'histoire Velasco explique :

«La historia dirá que, en estos años, una nación entera y su fuerza armada emprendieron el rumbo de su liberación definitiva...».

L'Armée, poussant le pays vers sa libération définitive avec l'assentiment de tous les citoyens ! Ce n'est pas parce que le président croit en ce qu'il dit que j'avale sa logique insipide ! Concrètement, après la défense des valeurs, il propose des mesures précises pour se différencier des politiciens qui réduisirent ce message annuel à un regrettable bavardage. Il annonce des projets concernant les impôts, le crédit, les entreprises et même une nouvelle Constitution ! Il indique ensuite les réalisations obtenues en moins de six mois : la nationalisation d'IPC, la création d'une Banque d'Etat, la Réforme agraire, la loi sur l'eau et la moralisation de l'administration. Le gouvernement n'a pas chômé ! La Réforme agraire que je lie à mes projets semble d'une ampleur extraordinaire : l'oligarchie est envoyée dans les roses, et toutes les grandes familles peuvent verser leurs larmes. Dans ce pays, les latifundias de plus de 1000 hectares occupent 70% des terres cultivables ! D'un côté le projet prévoit de regrouper les toutes petites propriétés et de l'autre il veut diviser les plus énormes tout en conservant l'unité de celles liées aux «usines» à sucre de la côte. La récente démission de José Bénavides de son poste de ministre de l'agriculture où pourtant il avait été confirmé le premier avril annonçait déjà l'ampleur de cette action néfaste pour les intérêts nord-américains aussi liés aux richesses industrielles qu'aux propriétés agricoles. La Cerro de Pasco Corporation avait 240 000 hectares ! Oui, 240 000 hectares ! Je comprends que Velasco ait pu dire à l'envoyé du *Monde* Maurice Niedergang en conclusion de sa dernière visite : «La prochaine fois, peut-être me trouverez-vous pendu...»

Que le président soit originaire du département où je travaille me permet d'espérer en la réalisation du fameux canal *Chira-Piura* auquel je travaille tant. Il n'en a rien dit dans son message mais il n'a rien dit non plus des projets concurrents qui pointent le bout de leur nez : en particulier un projet du côté de Salas et d'Olmos où ont dû partir mes cinq amis Péruviens. Là-bas les Soviétiques seraient à l'offensive avec la promesse d'un crédit de 329 millions de dollars. Ici, un peu au-dessus de Sullana, il suffit de construire un barrage peu coûteux, pour obtenir une retenue d'eau à partir du Chira, qui, par un canal jusqu'à la rivière Piura, irriguerait des terres d'une fertilité exceptionnelle. Je ne cesse de m'enthousiasmer pour ce plan grandiose auquel la France devrait s'associer sans lésiner, avec ou sans les militaires actuels au pouvoir.

Mario, dénué de sens pratique, s'est moqué de moi pendant tout son passage dans la ville. Il n'arrive pas à voir des milliers de baigneurs profitant de cette eau délicieuse après une dure journée de travail sous le chaud soleil de la région. Il n'arrive pas à compter en bonheurs quotidiens, les pierres du barrage, un barrage dont l'existence ne tient qu'à une belle décision politique. Qu'est-ce que la politi-que ? Mon corps ne tient pas en place à la pensée de ce mariage fabuleux entre l'eau et la chaleur. Je ne conçois d'équivalent en mon pays que le canal du Midi malgré ses fonctions totalement différentes. Oui,

Velasco va nous offrir ce cadeau conforme aux désirs des économistes modernes, aux nécessités du marché actuel et à sa nostalgie piurane.

Ce canal : un idéal ! Loin de la rhétorique à la Castro, les militaires péruviens font preuve de pragmatisme alors ils vont se mettre à cette œuvre-là, à ce canal idéal, à ce service concret réalisable en secouant la léthargie ambiante. Dans ce pays on croit trop souvent qu'il suffit de laisser au temps, le devoir de réaliser la vie, pour qu'elle surgisse. Non, en allant contre le temps, la chaleur devient une richesse avec une certaine dose de détermination (sans doute 5 ans) et une organisation minutieuse et surtout financière. Un tel canal suppose que le pays torde le coup à son sens de l'imprévoyance. En conséquence, je bouscule tous les services agricoles, techniques, bancaires et politiques capables d'ajouter une pierre à cette aventure.

A m'agiter dans les services ici ou là, un bureaucrate méprisable, soucieux d'éviter mes questions m'a poussé vers un écrivain de passage, Piuran d'origine et qui prépare un livre sur Velasco suite à son message télé historique qui annonça la nationalisation d'IPC. J'en ai profité pour le présenter à mes enquêteurs de soupe encore là, et Mario pensa utile de lancer les hostilités après les salutations d'usage :

— Alors, Monsieur, vous souhaitez vous ajouter à la liste des défenseurs d'un dictateur ?

— La France vous aurait-elle fait perdre le sens de l'humanisme, homme au grand cœur ? répliqua Raoul sur le ton placide d'un écrivain sans ambition.

— L'humanisme place l'homme avant Dieu et au Pérou on est loin du compte. Velasco serait-il votre Dieu comme Castro l'est pour Vargas Llosa ? s'exclama El Cholo.

— Notre général est le premier président à placer l'intérêt général avant le sien, l'intérêt de la nation avant celui d'une classe sociale, l'intérêt des hommes avant celui des Dieux continua posément Raoul.

— Laissez les Dieux à leur place, dans cette conversation, et ne soyez pas absurde glissa Mario.

— Bref, il est la bonté enfin personnifiée ? Une bonté qui continue de nous faire croire qu'en matière d'éducation, l'intérêt de l'Opus Dei correspond à celui de la nation ! insista Mario.

— Vous venez tout droit de Lima et votre accent en fait foi, ce qui explique que votre passage par la France n'ait pas arrangé votre façon de dialoguer ! observa un Raoul toujours plus amusé.

— Bien, je vais me taire pour votre gloire. Parlez, je vous en prie. Parlez sans la moindre question dérangeante, le coupa Mario.

— Sans référence à la moindre gloire, je vous informe que mon livre paru l'an dernier a été préfacé par Abraham Valdelomar, et qu'à séjourner à Piura, depuis plusieurs semaines, sa lecture vous aurait été profitable pour connaître le pays d'ici.

— Quel rapport avec le livre sur le général? s'étonna Mario.

— Le Général natif de Piura montre que la compréhension de l'histoire du pays passe par l'analyse de sa diversité. Pourquoi tant de dirigeants naquirent à Arequipa ?

Manolo, toujours patient à l'égard de Mario, se décide à prononcer quelques mots pour défendre Raoul - tel était le prénom de l'écrivain- qui reprit la parole un peu rassuré :

— Dans mon futur livre je ne propose l'éloge ni d'un président ni d'un général mais d'un compatriote. Je ne crois pas me tromper si j'affirme qu'au Pérou on appartient d'abord à une ville avant d'être du pays. Je suis de *Yapatera* à côté de *Palo Blanco*, pas loin du futur canal dont rêve à juste titre Emilie. Je suis passé ensuite par *Piura* ma capitale pour continuer mes études au *Collège San Miguel*. Enfant du peuple, j'ai pu échapper à l'enfer misérable par quelques heureuses circonstances, un enfer que je ne vais pas oublier pour autant. Mon père, un beau jour, a quitté la maison et comme si de rien n'était, il a voulu par un autre beau jour, reprendre sa place dans le foyer. Ma mère l'a envoyé paître ailleurs son bonheur. A *Yapatera*, j'ai vécu avec la canne à sucre et le riz puis avec le riz et la canne à sucre, les deux cultures que le canal pourrait rendre encore plus florissantes. A *Piura*, j'ai vécu avec la honte de *Talara*, ce lieu colonisé par les Nord-américains qui nous prenaient pour des chiens. A *Piura*, avec la nostalgie de ma campagne, ma vie a ressemblé à celle de Velasco.

— La rage aux tripes ! J'ai connu moi aussi, pour d'autres raisons, ce mal être, opina Manolo, pour ainsi encourager l'écrivain à poursuivre.

— Je vais vous dire la prière de ma mère à la naissance de ses enfants. Ma mère ! Vous comprenez quand je dis ma mère ? Quand je cite la femme péruvienne toujours méprisée, toujours exploitée, toujours trompée et toujours debout ? Ma mère disait à Dieu : *«Donne-moi un fils dont le cœur soit léger et les idéaux pesants, un fils qui se domine lui-même pour que personne ne domine les autres ; un fils qui apprenne à rire, jusqu'à pleurer de rire ; un fils qui n'oublie le futur que pour penser au passé. Dieu ... après lui avoir donné tout cela, ajoute, je t'en supplie, un bon sens de l'humour, de manière qu'il puisse être toujours sérieux sans trop se prendre au sérieux. Alors Dieu, si tu accomplis ce vœu, tu n'existe pas en vain.»*

— Je suis sûr, cracha avec arrogance Mario, qu'en entrant au Collège, vous pleuriez votre mère ?

— Oui, j'ai pleuré comme beaucoup de Péruviens qui quittent leur mère. Mais je ne vous demande pas de pleurer sur mon sort : je vous raconte ma vie afin de confirmer que j'ai écrit surtout la vie d'un compatriote et non celle d'un dictateur. Pour vous provoquer, Monsieur au grand cœur, je précise que ma préférence allait initialement à mon père, mais que sa façon de lâcher le foyer familial a provoqué en moi une blessure immense surmontée par la passion des études. Pendant toute mon enfance, le petit dernier de la famille que j'étais, a pris pour modèle un homme avec qui, j'ai éclaté de rire devant les clowns du cirque Cavallini, avec qui j'ai pleuré sans fin la mort de sa mère, avec qui j'ai chanté à tue-tête *¿cardo y ceniza ?* sans bien comprendre la conclusion *itanto amor y avergonzada !*, avec qui j'ai cherché rageusement du gibier dans

les champs, bu de la *chicha* et surveillé les oiseaux. Je savais très bien qu'il me préférait à mes frères et sœurs. Puis un jour il est parti ! Depuis ce temps, l'émotion guide ma vie, et je m'en porte très bien surtout quand de telles émotions, comme celle ressentie le 9 octobre 1968, me font écrire des livres. Le prochain paraîtra le 9 octobre 1969 ! Sachez-le, quand Juan a affirmé pour toujours : «*Le gouvernement révolutionnaire annonce au pays qu'en ce moment précis les forces armées de la première région militaire occupent le camp de Talara pour y prendre possession du complexe industriel.*», des tonnes d'humiliation furent lavées et soignées en quelques secondes. Je ne dis pas «vengées» car que m'importe la vengeance. En parlant de cet homme et de notre révolution, j'ai témoigné pour une nouvelle indépendance.

Tout en buvant un excellent thé, la conversation a continué bon train car plus amicale qu'au départ, plus personnalisée, plus émotive. Si Alfredo avait été là, il aurait rendu encore plus festive la soirée qui se prolongea tôt le matin. Chacun est resté sur ses positions mais dans le respect mutuel et dans une sorte de compréhension qui rendait plus intelligent chacun des participants. Mario a continué de penser que les tanks ne mènent qu'au pouvoir d'une caste, Manolo a préféré se souvenir qu'un tank ne doit pas cacher la forêt et Raoul a répété que Juan Velasco Alvarado était un utopiste que l'on pouvait tromper mais qui ne cherchait à tromper personne.

J'ai tout écouté sans rien dire, malgré mes connaissances en politique, mais mon émotion ajoutée à celle de Raoul pouvait casser ce dialogue en ajoutant une huile nouvelle sur le feu et un grain de sel ironique à la soupe. J'ai gardé en moi plusieurs feux qui bouillaient en même temps : celui de ma révolte à la vue du sort fait aux femmes, celui de ma révolte à l'écoute de Raoul égrenant les illusions de Velasco (du moins ce que j'appelle des illusions) et celui de ma consternation à l'écoute du donneur de leçons.

Sixième partie

Un effort d'inachèvement du serviteur- narrateur

Voici un diable peu aimable imaginé par des enfants de huit ans le :

Quel insupportable diable !
C'est tout à fait incroyable,
Il aime le sirop d'érable
Utilise des rasoirs jetables
Et quand il se met à table
Devient encore plus désagréable,
Surtout s'il boit de l'eau potable
Tout en répondant sur son portable.

« Et quand, dans l'ombre croissante de la nuit, tout semble devenir plus triste, surgissent les trilles de la harpe, le bourdonnement des violons rustiques et la mélodie des flûtes accompagnée du roulement des tambourins. » *Ciro Alegría*

A chaque surgissement de la mélancolie il se sentait écrasé par la peur. Il vérifia qu'il se réfugiait alors dans l'absence, le mardi 2 décembre 1997, au matin, quand naquit chez Frantz Métisse le besoin d'un récit qui serait inachevé.

XXI

Mercredi 1 Janvier 1969

Emilie achèvera les deux ultimes parties de ce récit car je me sens trop fatigué pour l'aider. Je lui ai demandé, pour ma dernière ligne droite, quelques images floues qu'éventuellement ses amis lui ont communiqué avant de regagner la France afin d'alimenter quatre chapitres inachevés écrits en souvenir du temps où je me répétais ces vers :

« Il est inutile de geindre
Si l'on acquiert comme il convient
le sentiment de n'être rien
Mais j'ai mis longtemps pour l'atteindre. »

Parfois le doute ronge l'âme et la vie se replie alors dans des détails dont le sens ne vient qu'avec le temps. J'ai eu envie de tenter l'aventure des sentiers imprévus pour retrouver confiance en mes personnages. Et Emilie accepta de revoir ses dossiers à la lumière de ma demande. Elle trouva tout d'abord une conversation écrite par Alfredo qu'elle avait oublié puis des vers que Mario conservait comme emblème. Pour Manolo le détail à creuser fut une photo étrange et enfin César ait laissé le souvenir exceptionnel de deux visions littéraires. Que la présence d'El Cholo ne se soit pas manifestée à cette occasion me confirme que son existence reste tout à fait incertaine.

*

Donc Alfredo, toujours en avance ou en retard, laissa à Emilie quelques notes prises au moment de son séjour à Arequipa, quand il traversa les heures les plus graves de son voyage. Avec Mario, ils s'accordaient sur un point : dans la ville blanche, à y goûter toutes les soupes ou potages, la clef de leur enquête leur sauterait aux yeux. Pour tout le reste, ils ne s'accordaient sur rien et leurs rapports prirent une tournure affreuse quand Alfredo tomba malade. Ils vivaient à ce moment-là, dans la riche maison d'amis à Mario (par la suite ils prévoyaient de séjourner chez des amis d'Alfredo) et une simple diarrhée prit la dimension d'une affaire d'état. Mario ne cessait de lui répéter : « Je me doutais que tu portais en toi une énorme fragilité. » et Alfredo redoublait d'inquiétude sur son sort, transformant la diarrhée en un immense mal de tête, le mal de tête en insomnie et l'insomnie en délire.

Pour le sortir de cette spirale infernale, le 12 novembre 1968 Mario s'obligea à l'inviter dans une Peña de cette ville dont il savait qu'il aimait particulièrement le sens de la fête. Alfredo, peu soucieux de ses démangeaisons, resta immobile

à observer les danseurs, et plus particulièrement un couple accidentel dont il avait auparavant admiré la femme avec un autre partenaire. Cette fois, faute de mieux (la soirée s'achevait), elle suivait les pas d'un homme aussi gauche qu'il était élégant car pour être élégant, il l'était. Malgré ses faibles connaissances en matière d'art de la danse, Alfredo souffrait de voir l'homme massacrer un boléro normalement si beau. Au fil des minutes, il eut l'impression que la femme commençait à se satisfaire du danseur qu'elle tenait entre ses bras, en se disant qu'elle le formerait, un jour, à sa convenance, car, n'étant pas parmi les plus belles, les bons numéros croisés précédemment, lui échapperaient les uns après les autres. Et l'espace d'un instant, Alfredo eut envie de jouer les moralistes pour aller lui dire :

« Ne commencez pas la vie
par de si mauvais pas,
si vous souhaitez un jour
atteindre le nirvanha. »

Mais quelle pouvait être leur destination et quelle était la sienne justement ? Alfredo, désignant les démagogues comme ses ennemis, se contenta d'écrire, sur une serviette en papier inutilisée par un convive, un dialogue rassurant :

- Avec le temps tu vas t'améliorer, dit-elle à son compagnon.
- Avec le temps je vais m'améliorer, du moins tu le croiras, répondit-il.
- Comment «du moins je le croirai» ? Ça ne sera pas le cas ? ajouta-t-elle.
- Tu le croiras car, moi, à rester toujours la même mule, tu progresseras au point de me ressembler ! Voilà où conduit la logique de l'amour à contrecœur ! déclara-t-il.
- Donc, à moi l'effort vers ta bêtise et à toi le réconfort par ton droit à la paresse ! Tu te moques de moi ?
- T'es inconsciente ou quoi ? Ton effort conduira à notre réconfort commun, un réconfort qui me fera honte et causera tout mon inconfort !
- Tu retournes le monde comme d'autres retournes les crêpes !
- La recette des crêpes est connue et celle de l'amour aussi. On danse encore ?

Mario, de retour à la table d'Alfredo, leur table commune, voulut parler de cette invention du cynisme qu'il venait de lire sur la note de son compère. Malgré le bruit des musiciens, l'heure tardive, ou à cause de toutes les mauvaises conditions qui étaient réunies, ils s'engagèrent dans un débat animé qui surprit les derniers attardés de cette *peña* aréquipienne :

- Tu n'as pas le sens des réalités, déclara Mario.
- Pourquoi, tu sais toi, ce qu'est la réalité ? répliqua Alfredo.
- Un homme qui danse avec la femme qu'il trouve et inversement !
- Je vais te dire : la réalité, c'est très exactement tout ce que nous avons à supporter.
- Si tu me supportes, alors je suis réel ? s'exclama Mario.
- Pour le moment tu es réel et ce n'est pas un compliment. — Je préférerais pouvoir t'imaginer en président.
- En président de quoi ?

— En président de toutes les réalités, lâcha hilare Alfredo qui commençait à goûter à la soirée.

— C'est notre échec en matière de soupes qui te rend si saignant ? répliqua vivement Mario qui montra soudain un agacement inhabituel.

— Nous n'avons pas échoué puisqu'au moins nous savons une chose : elle n'existe pas à Arequipa. Le cercle des soupes réelles se réduit. Partons vers le nord.

— Tu resteras à Trujillo pendant qu'en route vers Piura je ferai une étape à Chiclayo, parce qu'il vaut mieux nous séparer, répondit Mario avec un esprit déjà totalement ailleurs.

— Oui, j'irai à Trujillo soigner ma déprime chronique. Là-bas je réinventerai la liberté. J'irai connaître l'amour sur la plage pendant que tu visiteras encore des bordels. J'œuvre pour les hommes à amuser, et toi pour les hommes à épuiser.

— Ne fais pas l'âne avec tes grandes formules. Si une lutte m'enthousiasme c'est justement celle pour contre la fatigue et donc pour la démocratie. Il y aura toujours tant à faire pour la démocratie ! Mais à présent, libérons-nous de ce spectacle d'aujourd'hui avant qu'il ne devienne insupportable. Et d'ailleurs, en quoi ce qui devient insupportable est irréel, comme tu le dis si bien ?

— Impossible de survivre sans s'inventer des raisons qui rendent le réel supportable, ajouta aussitôt Alfredo de plus en plus en verve.

— Laisse le réel pour tes rêves affirma Mario sur le ton des grandes sentences.

— J'ai rêvé que j'étais ton professeur !

— Professeur en journalisme ? s'étonna tout d'un coup Mario.

— Pour que je ne sois pas une météore passant dans les rédactions avec l'air ailleurs ? Laisse ce rêve ! La première fois où je suis entré dans un journal, je me suis fait exclure de la rédaction sans m'en apercevoir et la deuxième fois je me suis auto-exclu sans qu'ils s'en aperçoivent.

— Une fois de plus n'exagère pas ! Comme toi, je supporte mal l'alcool aussi je ne prêche pas l'installation des nos fesses dans les Rédactions mais dans le monde des belles réactions.

— Ce qui m'étonne, c'est ton art de nouer des contacts aussi bien avec la bohème que le luxe.

— Car tout esprit astucieux sent qu'avec moi, il joue le bon cheval. Toi tu préfères te complaire dans le péché péruvien typique : jouer au malade pour te défendre de la médiocrité et des frustrations.

— Et toi, tu te chamarras de décorations françaises genre Alexandre Dumas. Je te vois en D'Artagnan avec Vallejo en Athos. Il ne te manque qu'à personnifier Aramis et Porthos.

— Avec ton mouchoir blanc toujours au pied des femmes, tu ferais un bel Aramis si tu avais quelque goût pour les armes. Ecoute, sois un peu sérieux et ne prends pas mes multiples clins d'œil à D'Artagnan pour argent comptant.

Toi le studieux, pour ne pas dire le scolaire, t'es-tu au moins posé la question de savoir pourquoi Dumas n'avait pas mis D'Artagnan en titre de son œuvre ?

— Que vas-tu chercher là ? Quand cesseras tu d'emprunter les sentiers perdus ou les chemins sans issues ? Essaie d'éviter les détails pour cerner le portrait général ?

— Tu voudrais ton portrait en Général des écrivains d’avenir. Tu veux vivre pour être quelqu’un de notoire et moi pour être l’enfant notoire d’avant ma première déception.

— Pour tous deux, notre malheur ne débuta que le jour de nos premiers amours. J’en ai déduit que je devais réagir en mettant de l’ordre dans mes expériences et toi en décidant de vivre l’expérience du désordre !

— Ta vie, tu la voues, sans te l’avouer, au Pouvoir, aux Honneurs, aux Titres et aux Héros, annonça Alfredo à la cantonade.

— Voilà très exactement ce que j’ai avoué dès le début de ma rencontre avec Son Altesse, quand elle m’a proposé de devenir le chef de cette expédition ! Cesse de jouer à l’homme de variété qui n’a en tête que des chansons de variété et à la bouche des refrains de variété.

— Tu occupes le lieu de l’essentiel alors je tourne mon regard vers le détail, ironisa Alfredo.

— Pour rêver d’atteindre les sommets de la littérature ... de variété ! insista Mario.

— La variété rime avec la vérité ! Que ta vie soit himalayenne, ça rime avec hyène ! En conclusion apprends que je suis bavard pour ne plus laisser la parole aux affreux machos qui ose étaler leur nullité – leur nullité, tu comprends ? – à un point tel, que Dieu devrait se taire aux récits de leurs exploits, un Dieu qui pourtant n’existe pas - les faire taire par l’intelligence car en guise d’exploits il ne s’agit que de brutalités. Mais, Mario, s’il n’y avait qu’eux, pas de problèmes, ils s’essouffleraient face à eux-mêmes ; il existe aussi des femmes qui se plient au jeu macabre, au jeu de massacre, et je n’évoque pas les prostituées qui, les pauvres, obéissent, non, j’évoque les femmes abruties par les prétentions des machos sans cœur et sans amour. A glisser des épées là où le jeu consiste à aider le gond à recevoir la penture ouvrant de la porte du bonheur, par le subtil mouvement de va-et-vient, que réduit au néant la porte électrique, nous perdons tout amour.

— Tu n’as besoin que d’amour quand moi j’ai besoin d’amour et de respect. Vu l’heure, pour le respect de nos cœurs rejoignons nos pieux.

Cette discussion passablement vaseuse eut le mérite de calmer et d’exciter l’animosité née entre les deux hommes aussi ils sortirent, bras-dessus, bras-dessous, d’une fête qu’ils ne regretteraient pas.

A chaque surgissement de la fraternité il reprenait goût à toutes ses activités.
Le mardi 2 décembre 1997, au soir, Frantz Métisse fut consolé par des amis lui
offrant le plaisir d'un repas improvisé autour d'une raclette.
Mangez pour vous soulager !

XXII

Samedi 18 Janvier 1969

Mario, sans véritables détails à confier à Emilie, n'aurait pas apprécié ma référence au néant de l'être dans les quelques vers que j'ai cités. Pourtant au cours de son passage à Lambayeque, juste avant de s'improviser orateur, je sais qu'il pleura devant la cathédrale de la ville, et pourquoi s'il vous plaît ? Il aura beau présenter une façade impassible, il aura beau jouer au dur, lui aussi vit une histoire inachevée, encore plus douloureuse que toutes celles de ce genre, car il se croit assez intelligent pour boucler la réalité. En référence à ce moment précis, il accepta de passer à Emilie, une copie de vers qu'il tenait aussi froissés que les papiers d'Alfredo, au fond de la poche de son éternel pantalon. En voici le contenu :

« *Donnez-moi une cathédrale où vous parlez si bien
Qu'on pourrait croire en Dieu dans le parfum des phrases
Et quand l'orateur est un autre à peine s'il
Y paraît.* »

Des vers issus d'un petit livre de la collection Seghers croisé sur les quais à Paris, et qu'il conservait toujours avec lui (avec un vers qui commence par Y). En passant devant la cathédrale de Lambayeque, ce poème prit une autre dimension, une autre force surtout au moment où il se changea en orateur à quelques pas de là, dans la maison adverse (elle aurait autrefois servi de local à des francs-maçons). Cette cathédrale vous saute aux yeux sur l'immense place de cette ville décadente. Pourquoi pleurer à relire de tels vers ? Peu doué pour pleurer sur son sort ou sur celui des autres, Mario pleurait d'incertitude. L'incertitude, comme l'inachèvement, lui laissait un mauvais goût dans la bouche, aussi, au moment où il devait produire la plus stupéfiante déclaration jamais entendue, il a commencé à douter de sa capacité à assumer son rôle, et malgré lui, il a pleuré. Je le sais par les autres témoins de la scène qui ont incité Emilie à lui demander les quatre vers cause de ses larmes.

Quand le poète dit : « Donnez-moi votre cathédrale ? » il véhicule une immense incertitude : à qui s'adresse-t-il ? Au prêtre ? Aux fidèles ? Aux citoyens ? À l'architecte ? On pourrait croire qu'il s'agit du prêtre puisqu'il évoque surtout la parole mais le prêtre devient secondaire ensuite puisqu'il la beauté des phrases seraient produite par la beauté des lieux.

« On pourrait croire en Dieu. » Rien de plus terrible que ce conditionnel pour un Mario qui ne connaît que le blanc ou le noir. Il a cru en Dieu mais le jour où

il douta, alors il s'est transformé en anticlérical. Pas de demi-mesure ! Quoi de pire que d'imaginer qu'à bien parler dans une magnifique église, vous risquez de fabriquer des croyants ! Mario voulait parler avec talent pour inviter à ne pas croire mais pourquoi le croire, lui ? Diabolique incertitude qui vous piège et vous piège même dans votre propre piège.

Si la cathédrale n'était autre chose qu'une métaphore pour exprimer la littérature ?

Il aurait eu besoin de tout le poème pour mieux répondre à cette question, mais, si telle avait été l'intention du poète, elle était méprisante : la littérature n'a pour fonction que de détruire les cathédrales !

S'il pleura, s'il alla jusqu'à pleurer en public tellement il se sentait opprimé par le chagrin, cherchons-en la raison dans la remise en cause de ses dogmes que provoquait ses nouvelles interrogations ? Mario vivait sur d'immenses certitudes, aussi grande que la cathédrale qu'il avait sous les yeux, des certitudes qui tout d'un coup vacillaient.

Dans ce cas, il aimait se plonger dans le seul livre de France qu'il ait emporté avec lui, celui de Rafael Larco Hoyle où il expose sa collection d'objets mochicas et qui s'intitule *Checan*, ce qui signifie «aimer impérativement» en la langue de cette civilisation. Il n'arrive pas à comprendre comment les éditions Nogel ont accepté de publier cet ouvrage d'objets érotiques. Des céramiques montrant des hommes en érection, ou des couples qui copulent, des tissus illustrés de sexes féminins, des œuvres en métal précieux généralement destinés aux réserves des musées pour cause d'offense à la morale très chrétienne. En feuilletant ces pages Mario vérifiait qu'on pouvait approcher la divinité par le sexe et qu'avant nos civilisations évoluées, des hommes ont osé l'art de leur morale.

De ce fait, le Pérou lui-même existait-il ? Car le Pérou c'était quand ? Une simple illusion, de l'histoire ou de la géographie, une simple addition de régions peu soucieuses de s'épauler ? Les pays ne sont pas que des réalités incontestables quand on a des difficultés à la douane. S'il avait douté de Manolo, un moment, il ne s'agissait que de doutes circonstanciels et non pas existentiels. Avant d'atteindre des certitudes, il sentait l'inévitable passage de l'homme par des labyrinthes avec, à la sortie, la conviction qu'il y repasserait. Mario n'avait nul besoin de relire, même les livres auxquels il était le plus attaché, pourtant cet état ne durerait pas ! Si, tout d'un coup, il se mettait à douter du progrès ? Après 1968, le monde lui paraissait aller de mal en pis alors qu'auparavant il le sentait aller de mieux en mieux et pourtant il avait été content des barricades. Oui, à commencer par l'URSS où tout commençait à s'y dégrader ! Le pays payait le désarroi définitif de la jeunesse provoqué par l'assassinat du Printemps des peuples à Prague.

Telle est l'image d'un Mario abattu.

A chaque surgissement de la fatigue, pour mieux retrouver ses forces il songeait à Renaud Jean qui, pour alléger son injuste emprisonnement, écrivait à sa femme le 24 juin 1940, si bien que le mardi 24 juin 1997, Frantz Métisse s'interrogea : ne serait-il pas plus digne de présenter l'histoire de cet homme que d'écrire ce livre inachevé ?

XXIII
Lundi 3 Février 1969

Paradoxalement Manolo avait reçu de son frère - le jour anniversaire de la finale de la Coupe du Monde qu'ils vécurent ensemble au Chili en 1962 - une photo très douloureuse et un peu antérieure qu'un journaliste lui avait communiquée avec retard et qu'il a offerte à Emilie au cours de rapides retrouvailles à Chiclayo.

Je retourne en tous sens cette photo où un enfant allongé par terre avec, à ses côtés, un homme accroupi qui tente un bouche à bouche, semble à l'article de la mort. Autour, deux individus debout, anxieux, l'un semblant agiter une veste pour provoquer un petit vent et l'autre stupéfait cherchant quel vent il pourrait ajouter. Dans le coin gauche un militaire observe la scène sans broncher. L'enfant de huit ans, le neveu de Manolo, ne survivra pas au drame de ce dimanche de 1964 au *Stade National de Lima*. Pour symboliser cette journée noire, cette photo allait être publiée, avec l'autorisation de son frère, dans le bilan des années 60 présentée prochainement dans la revue *Hechos Mundiales*. Au cours du match Pérou - Argentine, l'arbitre refusa un but péruvien qui permettait un score de 1 à 1, à dix minutes de la fin. Parmi les 50.000 spectateurs, un groupe a tenté d'entrer sur le terrain, provoquant la riposte des militaires en charge de la sécurité. Les gaz lacrymogènes ont envahi le stade en s'emprisonnant sous les tribunes, avec, en conséquence, une panique énorme qui a poussé la foule vers des sorties trop petites et aux portes fermées. Des spectateurs se sont écrasés les uns sur les autres et, au retour du calme, 328 morts gisaient un peu partout La photo symbolisait cette folie collective.

A présent Manolo ne supportait plus la violence quotidienne de son pays. Violence exercée par son sexe sur l'autre sexe, par les riches sur les pauvres et par les pauvres sur les plus pauvres. Violence à tout propos : à la fête, au travail, au marché, dans les bus, dans les maisons. Omniprésence des militaires répondant à la violence par la violence en un cercle infernal à donner le tournis aux esprits les plus posés. Manolo avait connu la France, le calme de la France même en Mai 68, et la seule vue de la photo communiquée par son frère lui cassait les reins. Surtout aujourd'hui, date d'un heureux anniversaire, car le voyage, à la finale de Santiago constituait une chance inouïe. Une fête

immense. Il ne pouvait pas oublier la beauté du football bien joué, l'émotion de ce monde là, de cette communion exemplaire. Santiago ! Santiago je t'aime ! Le Brésil l'emporta pour l'honneur de toute l'Amérique Latine et avec le jeune Pelé dans les tribunes. La Tchécoslovaquie, battue 3 à 1, avait pourtant marqué le premier but (pendant quelques minutes le public put craindre que l'arbitre d'URSS ne favorise un autre Pays de l'Est) mais sous l'impulsion de Amarildo, né comme Pelé en 1940, le Brésil avait aussitôt remonté la pente. Le public chilien n'avait plus rien à reprocher à cette équipe du Brésil qui élimina la sienne en demi-finale. Ils ne pouvaient que s'en prendre au tirage au sort qui avait placé l'équipe à Zito sur leur chemin, avant l'ultime match. L'équipe du Chili a gagné sans mal la troisième place. L'Amérique latine conservait la Coupe du Monde. Cette participation à la fête, Manolo ne l'oubliera jamais ! Jusqu'à la tragédie de Lima qui le découragea du football comme la mort de Jim le découragea de la course automobile.

Cette violence, un fils de riche comme Alfredo vous expliquera qu'elle vient surtout des pauvres qui ont envahi sa chère Lima de son enfance où tout était encore si beau. Il vous fera oublier un décret bien particulier pris le 21 février 1958 par Jorge Fernández Stoll ministre du Président Manuel Prado, l'homme qui symbolise parfaitement cette Lima antique, et qui ordonna la fin du carnaval sur tout le territoire de la république à partir de l'année 1959. Parce qu'à Lima le carnaval était devenu d'une violence extrême, les Grands décidèrent d'en priver tout le pays. Heureusement une ville comme Cajamarca ne se pliera pas à une telle décision ! C'est vrai, en 1958, le bilan des trois jours de fête apparaît lamentable dans les hôpitaux : 4073 blessés et 11 morts ! Si la barbarie du Carnaval était classique depuis ses origines (il avait dû être interdit auparavant) jamais les débordements criminels n'avaient pris une telle ampleur. Dans cette Lima de merde, encore aristocrate et colonialiste jusqu'au bout du cœur, le rire ne pouvait que se transformer en pleurs ! En accord avec sa culture, sa tradition, son prestige, Lima se devait d'avoir un carnaval à la hauteur de sa dignité. Elle l'a eu car sa dignité a toujours été au niveau du caniveau où circulait l'eau que l'on jetait les jours de carnaval, jusqu'à la changer en produits moins liquides dénommés : *matacholas* (tueur de cholas). Les statistiques ne disent pas le nombre de mortes par rapport au nombre de morts ! D'un côté la reine du carnaval, Aida II, pouvait étaler sa beauté et de l'autre Aida 0 pouvait étouffer dans la foule. Je ne veux pas penser à de telles images !

A présent Manolo voulait revenir en France, il le voulait plus encore qu'au cours des ses autres accès de cafard. Il voulait y revenir pour toujours ; son histoire avec le Pérou était achevée. Il aimerait connaître à Paris un homme aussi fâché avec la France qu'il l'est avec le Pérou ! Une vie pleine et entière devrait s'ouvrir devant lui dans les nouvelles Halles de Rungis, dans le métro parisien ou avec les éboueurs de la ville pour la connaître la nuit grâce aux détritrus.

A chaque surgissement de la fête, il pouvait aussi bien exploser de joie que sombrer dans le désarroi. Le dimanche 29 septembre 1997 fut celle d'une immense douleur, celle où, se sentant le corps vide de toute énergie, de toute force, de tout désir, de toute volonté, Frantz Métisse aurait préféré n'avoir jamais existé.

XXIV

Dimanche 28 Juin 1969

César, a offert à Emilie parmi les multiples feuilles qui parsemaient un cahier de notes, deux visions littéraires qui hantaient son voyage.

Avec la première, il frappait du poing sur une porte de blockhaus d'où parvenait un vacarme odieux, una *algarabía*, à tuer un homme fragile, un tonnerre de voix dans lequel il distinguait quatre qualités sonores correspondant aux quatre murs de la bâtisse.

D'un côté, les cris lamentables, les cris d'êtres dénudés, debout face aux murs avec les bras en l'air, et juste en face, des bruits d'armes que des soldats couverts d'uniformes avec casques à visières transparentes provoquaient en tirant en l'air, par terre, et autour de l'immense groupe des corps humiliés. Pendant ce temps, deux généraux rassuraient l'Humanité par des explications éhontées confirmées par un Professeur qui se servait de deux marionnettes aux discours plus intelligibles.

Sur le mur de la honte, un homme tomba et aussitôt le voisin l'appela par ces mots : «reviens, je t'aime, je te garde.» Comme si une crevasse s'ouvrait pour l'absorber, il continua sa chute et alors tout le groupe le supplia encore: «reviens, nous t'aimons, nous te voulons. ». La crevasse se fit océan avec un seul point à l'horizon à qui les révoltés de la terre lancèrent cet ordre désespéré : «Reviens, ne rends pas impuissant tout l'amour que nous avons pour toi.». L'océan se combla peu à peu, la crevasse se ferma lentement pour, après un dernier craquement lugubre renvoyer le point de l'horizon à sa place contre le mur avec les bras en l'air. Le voisin lui expliqua désespéré :

— Si j'en sors vivant, je ne serai même pas bronzé tellement il fait nuit !

— Si tu en sors vivant, répondit le rescapé, c'est qu'on t'aura jeté un mauvais sort.

Sur le mur d'à côté, le général vociférait ses vérités, au nom de la Présidence: « Ils sont seulement vingt morts car nos soldats tirent parfaitement en l'air. Ils sont seulement soixante-quinze blessés car nos soldats visent soigneusement et ils sont seulement quatre cents prisonniers car nos soldats vont au cœur du drame. Ce général, García Barrangán, avait-il un lien avec le sergent Garcia de Zorro qui prit peut-être du grade ? Dans son discours humanitaire, pour ne rien oublier, le général Ballesteros Prieto lui rappela, au dernier moment, une utile mention : l'opération en urgence que subissait le général José Hernández

Toledo, blessé par les êtres dénudés qui visaient pour tuer, qui tiraient pour tuer car ils n'avaient aucune prison pour y loger les militaires arrêtés.

— Tu vois comme ils sont baveux nos soldats caparaçonnés !

— Arrête de te lancer dans l'autosatisfaction lui répondit l'autre général.

Sur le mur d'en face - disons son nom à lui aussi - Hugo Hiriart brandissait les deux outils qui dispensaient les meilleures leçons de justice. La première des marionnettes était Hugo lui-même répétant à l'adresse des corps immobiles : «La défaite constitue la preuve irréfutable de l'échec.» ; «Les vaincus sont vaincus car ils se sont trompés». De l'autre main, il agitait une autre marionnette à l'effigie de Dany Le Rouge : «La force de notre mouvement réside dans le fait qu'elle s'appuie sur une spontanéité incontrôlable qui lui donne son brio, sans recherche de la canalisation, et elle utilise à son propre profit l'action qu'elle a déchaîné. Pour le moment, deux solutions se présentent : réunir cinq personnes dotées d'une bonne formation politique pour lancer un programme ou refuser toute organisation car elle serait paralysante. La seconde solution est la bonne ; le désordre ainsi provoqué permet seul la libre expression et une certaine forme d'auto-organisation. L'autre marionnette de Hugo lançait d'une voix tonitruante : «Vous n'avez pas voulu de programmes en conséquence vous ne pouviez que susciter le contraire de ce que vous réclamiez.» «A vouloir tout démolir vous ne pouviez qu'être démolis.»

Aussitôt Dany reprenait la parole : «De toute façon, je ne crois pas que la révolution soit possible d'un jour à l'autre. On ne peut obtenir qu'une succession de concessions plus ou moins importantes suivant le type d'action révolutionnaire.» Hugo tenait alors sa conclusion : «Vous, chers étudiants mexicains que j'aurais tant voulu aider, vous n'avez pas écouté la leçon du maître, vous avez été extrémiste jusqu'au bout des ongles, vous ne saviez plus être raisonnables, et compte-tenu que vous connaissez la hargne du gouvernement, vos résultats sont négatifs. Réformez-vous vous-mêmes !»

Sur le quatrième mur, les bruits propres aux militaires (*el inconfundible taconeo*) cessèrent car, après avoir déposé les armes, ils se mirent à user de la masturbation pour cracher leur dernier venin sur des corps qui commençaient à se tourner. Quelques uns s'allongèrent brusquement sur un parterre de soie (à défaut d'un parterre de joie) qui venait de se présenter à eux, et peu à peu rampèrent vers des sexes en érection qu'ils se mirent à sucer avec application pour que la symphonie à quatre murs, sans rapports avec les quatre Beatles, s'achève par des soupirs d'extase, par des soifs de réconciliation, par des odeurs de paix gluante que couvrait le sang coagulé.

A ce moment-là, le plus jeune des êtres nus, une femme qui se trouvait là par hasard n'ayant jamais participé à la moindre révolte, et qui goûtait pour la première fois aux plaisirs interdits, annonça à son partenaire soldat : «Je vois la Vierge plus nu que jamais et je l'écoute me dire» :

María Conchita, par des prières appropriées aide les hommes à abandonner leurs illusions matérialistes. Caresse la verge des soldats pour les désarmer,

fait payer cher ton vagin aux banquiers pour les déposséder et pleure devant les artistes pour les amadouer.

— Je vois la Vierge nu repris la pauvre Maria qui proposa d’user les bouches à chanter avec elle *un Ave María*.

Alors César cessa de taper sur la porte d’un blockhaus où il ne pénétrerait jamais et, sous l’effet de la fatigue, replongea dans un sommeil réparateur.

Comme deuxième vision littéraire il sortit un extrait de lettre où sa femme lui disait : «Et les musées ? Tu ne me dis rien des musées comme si ton pays était sans culture, sans lieu de mémoire, sans œuvres et sans pédagogie.» César avait des idées sur les musées : il aurait voulu qu’ils soient aussi des ateliers. Que personne ne traverse des salles de peinture sans prendre un pinceau, un crayon, des ciseaux, de la colle ou tout autre outil destiné à la création. Bien sûr les démagogues diraient ensuite que tout un chacun peut peindre ce qui ne peut pas être le but de cette pédagogie.

*

Comment le nier à présent : je me sens moi-même très inachevé ! Dès mon premier récit, préparatoire à ce livre (vers 1992), j’ai craint le pire quant à mes capacités alors j’ai essayé de m’obliger à un principe ordinaire pour atteindre à la globalité finale. J’avais, à ce moment-là le désir de raconter une journée particulière dans ma ville de Montauban avec l’ambition de ne rien omettre de cet instant magique qu’est une distribution de prix, surtout pour quelqu’un qui n’en a obtenu aucun. Le hasard a voulu que je choisisse la date du 28 juin 1958, à un moment où j’étais encore dans une école primaire algérienne. Pour la forme, j’ai tenté le dialogue que voici, entre le héros et moi-même, et que je livre pour permettre à chacun de juger si, comme je l’espère, j’ai au moins ce jour-là, évité ma tare originelle.

Reportage sur une distribution des prix

A l’instant même où les officiels entrent en scène, moi, Abel, lycéen sans avenir, je pénètre dans le théâtre en claquant la porte si fort que quelques personnes se retournent. Dans la salle pleine à craquer, faute de place je m’assoie par terre, dans la travée, pour écouter une dernière fois les discours vaporeux.

— *Tu le reconnais ton entrée fut bruyante dans le Théâtre Municipal de Montauban, lieu de ta dernière distribution de prix. Pour m’aider à raconter cette journée, tu me précises même qu’une chute fut à l’origine du bruit. Tu m’autorises en conséquence à commencer mon récit par cette vérité ?*

— *Croire qu’il faille que je t’autorise quoi que ce soit nous éloigne de la vérité. Me prends-tu pour un naïf ? Tu ne peux rien comprendre à une journée que tu n’as pas connue, toi qui étais alors un mioche en Algérie. Comment pourrais-tu parler de mon proviseur par exemple ?*

— Debax ? Mais j'ai parfaitement bien connu son ultime femme de ménage ! D'où la capacité de mon imagination à le voir s'asseoir comme un chef au milieu de la tribune en ce 28 juin !

— Burnol prononce, après l'arrivée de son supérieur, le discours d'usage sur le thème : «La lecture, nécessité intellectuelle au siècle de la radio et du cinéma.», que peux-tu en dire ? Sur lui, comme sur le proviseur, je suis seul à pouvoir exprimer ce que j'ai enduré. Les autorités produisent un immense brouillard dans lequel elles nous obligent à nous perdre.

— Dois-je t'expliquer, mon pauvre Abel, que Burnol savait te remettre sur le droit chemin par l'inévitable réflexion méprisante: «Gance change de plan !» ? Dois-je te rappeler que le Lycée des garçons avait un proviseur et distribué les prix au Grand Théâtre alors que le Lycée des filles se contentait d'une directrice et d'une distribution des prix dans l'établissement ?

— Granier Jean-Pierre a été cité. Il était encore dans les petites classes et obtint le prix de l'Association des anciens élèves juste avant d'entrer en sixième. Quel audacieux celui-là ! S'il fait de la politique il s'en sortira toujours ! Pour ma part ma seule audace je la tiens du jour où j'ai découvert que les lettres de mon prénom étaient dans l'ordre alphabétique.

— Heureuse année que celle-là, mais tu n'aurais pas dû en rester à ce fait. Tu aurais dû t'accrocher, progresser, et rendre ton audace digne de la distribution des prix.

— Nos professeurs imaginent qu'une telle découverte ne mène à rien. En choisissant ce prénom, mes parents avaient en tête des questions insignifiantes, m'ont-ils expliqué ensuite, toujours prêts à décourager mes découvertes.

— Juif de naissance, que tu es, et pour comble de malchance, tu as vu le jour en France au cours du triste an 40. J'imagine moi aussi que tes parents n'avaient aucune préoccupation alphabétique au moment de ta déclaration.

— Koran ou Bible ? Abel joue parmi les bons quand Caïn joue parmi les mauvais. Cher ami, tu comprends les deux raisons qui me poussent à écrire Coran avec un K ? Mais je sais aussi que des parents prénommèrent un garçon Léon parce qu'à l'envers ça faisait Noël !

— Laissons l'ordre divin pour en rester à l'ordre alphabétique puisqu'il t'est si précieux. Pour moi, qui veux raconter cette distribution de prix que tu n'as pas eu, la lettre miracle, s'appelle «y grec» qui n'a de grec que la ressemblance avec une autre lettre. Elle signifie «et» en phénicien et j'en saurais toujours gré à la langue espagnole d'en avoir conservé le sens. Comme dans une énumération, où on utilise le «et» avant le dernier élément, la place du «y» dans l'alphabet démontre qu'un message s'y cache.

Maintenant que les prix spéciaux ont été énumérés sans que je sois cité, le censeur prend la parole pour les prix d'excellence où je ne serai pas cité, et j'en suis heureux, car entendre mon nom de sa bouche ça me ferait vomir. En quatrième AB, un jeune au comportement très modeste le reçoit avec tant de naturel que s'il s'occupe de politique un jour, il défendra la nature : Claude Ravailhes pourrait être mon héros si je devais écrivain.

Non, ne me dis pas que tu penses à devenir écrivain ! Tu n'as aucun sens du français comme langue de l'art. Tu ne sais que trébucher sur les mots et t'asseoir sur les travées, les jours de grande fête !

Oublier qui je suis pour devenir un autre ! Voilà ce que j'entends par écrivain ! Abel Gance n'ai-je pas un nom prédestiné ?

Pour être prédestiné, ton nom l'est ! Mais voilà, le prédestin ne se répète pas deux fois ! Tu joues trop le marginal qui refuse de prendre la bonne voie et quand l'âge viendra, tu regretteras les prix que tu n'as pas eus !

Que tu le veuilles ou non, j'en ferais à ma tête ! Je m'appelle Abel et j'ai déjà commencé ma collection de mots composés de lettres dans l'ordre alphabétique : abcès, accès, air, afin, agio, chiot, cent, choux, cep, clou, bel, coq, cor et défi. L'Espagnol, non seulement me console avec le « y » mais me ravit avec le mot « amor ». En français le u vient briser l'ordre alphabétique ! Plus que jamais je vais poursuivre l'étude de cette langue bienfaitrice.

Réussir sa vie avec un tel projet, c'est aller au casse-pipe, je te l'assure. Mais suivons malgré tout le récit de la distribution des prix que tu n'as pas eu.

Sur le moment, j'ai cru que j'avais entendu mon nom, quand après le grand silence qui s'imposait, on annonça le vainqueur du prix du Rotary-Club soit une bourse de voyage d'un minimum de 50.000 Francs. Cette somme m'aurait été utile pour un beau voyage en Espagne. Sans vouloir généraliser je crois que tous les jeunes aiment voyager.

Tu ne veux pas généraliser ? Fais-le cependant pour les propos que le sénateur-maire Lacaze est venu prononcer en conclusion de la cérémonie : « Soyez des êtres de volonté et de caractère, des amoureux de la liberté. » Pour partir demain se perdre dans la guerre en Algérie ! Voilà une bonne mise en condition !

Une fois encore, avant même que je ne raconte ce que je pense (que cette guerre d'Algérie est une merde), tu dévoiles presque ma vie. Je sens que tu veux laisser entendre que n'étant pas un héros en classe je ne le serai pas sur le champ de bataille ? Que me reste-t-il ?

Vers l'alphabet, tourne-toi vers l'alphabet ! Si tu veux que je te rende le sujet plus sérieux alors apprendis que les billets de banque se comptent par ordre alphabétique. Par exemple sur un billet de 50F tu lis dans un coin : X 71. Dans sa série ça veut dire qu'il est le 614.897. Que vaut le X ?

Wisigoth de malheur, tu es un wisigoth de malheur ! Jusqu'à t'enfermeras-tu dans une fausse vision de moi-même ? Mais laissons ma vie pour constater que les mains des participants de la fête sont rouges de bonheur à force d'applaudissements. Allez, à l'heure de partir, rangeons nos disputes.

« X » est donc la lettre qui en ce moment occupe mes recherches comme tu as pu le vérifier. Pourquoi l'alphabet français avec 26 lettres se trouve-t-il juste entre l'alphabet grec et latin qui en ont 24, et l'espagnol et l'arabe qui en ont 28 ? Etrange parenté, non que cette parenté entre l'espagnol et l'arabe ?

Y-a-t-il un moyen, mon cher ami, pour quitter cette salle de théâtre d'un cœur léger ? Toute la grandeur de la ville réunie autour de sa jeunesse qu'elle vient de récompenser pour ses justes mérites mériterait son Zola pour conter ses mérites. Il a préféré raconter l'ignoble apparition de la vierge à Lourdes plutôt que de se pencher sur la grandeur d'une cité comme Montauban.

Zola ! voilà qu'enfin tu dévoiles tes références ! Si je me permets de raconter le jour d'une vie, c'est bien pour nous dénigrer ensemble. Lui évita de descendre dans une mine pour écrire Germinal comme j'ai évité de participer à des distributions de prix pour raconter cette journée ! Si aujourd'hui il existait, si aujourd'hui il se répétait, si aujourd'hui il se faisait photographier dans des pays en crise, si aujourd'hui il se construisait une « école littéraire » il faudrait retenir trois lettres dans l'ordre alphabétique pour le désigner : B pour le bavardage, H pour le hallali et L pour la légèreté. Notre XX^e siècle de décadences françaises n'en donnerait qu'une version ridicule alors que le Zola réel eut toute la force du XIX^e siècle français pour atteindre sa grandeur propre !

J'en conviens, ce n'est pas très gai pour achever une douce après-midi de juin, mais, César, tu rêves encore de châteaux en Espagne, alors vive notre futur !

Voilà comment, un seul jour de ma vie, je me suis senti achevé !

Hors-texte :
Un retour, et trois interrogations, par Emilie Bainé

Mardi 7 octobre 1969

Un an après mon départ pour le Pérou j'ai atterri à nouveau à Paris et ce retour me cause un grand choc. La France a changé de Président et je ne dépends plus du même ministre. L'actuel a-t-il seulement été informé de mon existence ? Les ministres passent et les services restent. J'avais été informé de ces bouleversements qui m'apparaissaient de loin comme de simples évolutions techniques : un Président remplacé par son Premier Ministre, c'est le type même de la continuité. Pourtant non, ce n'est plus ça !

J'ai choisi de revenir parce que je butais contre trop de barrières pour avancer d'un poil mon projet ambitieux, aussi, à me rapprocher des autorités françaises, je pourrais les regonfler, d'autant que - je ne devrais pas l'écrire - une lettre d'Attilio m'invitant quinze jours à Paris constituait un argument de plus pour y atterrir. Amusé par mes recherches maritales, il me précise que la Vierge dans ses apparitions a respecté l'ordre d'importance des pays d'Amérique latine : d'abord le Mexique puis le Chili et ensuite le Pérou. Au Chili l'apparition phare ne s'est pas produite dans la capitale mais près de Concepción. Les indigènes Araucans, en cette année 1600, faisaient le siège de la ville quand ils ont vu apparaître au dessus des nuages la Vierge échappée d'un tableau de l'Eglise de la cité. Ils se sont enfuis et la vie des habitants n'a plus été perturbée sur l'estuaire du Bío-Bío. La ville s'enorgueillissait d'une Université fondée en 1550 par Pedro de Valdivia. A présent ils se félicitaient de l'apparition de la télévision dans leurs terres perdues. Attilio semblait professionnellement content de cet exploit.

Du côté de mes amis, depuis fin juillet j'avais perdu leur contact à Piura, quand ils sont partis euphoriques vers Chiclayo où je les ai retrouvés pour un seul jour. A vrai dire, dans le contexte péruvien je ne m'attendais pas à la moindre lettre mais un coup de téléphone –même s'il est rare -m'aurait fait plaisir. J'ai supposé qu'ils refusaient de laisser des informations à l'hôtel. Pourtant, juste avant mon envol, au moment de la queue pour l'embarquement de mes bagages à l'aéroport Chavez, j'ai croisé Manolo qui, ayant appris la date de mon retour, je ne sais comment, a souhaité me dire au revoir puisqu'il était encore à Lima. Grâce au retard de l'avion, j'ai connu l'essentiel de leurs dernières aventures.

Profitant depuis un mois, du doux climat de la capitale, avec la satisfaction du devoir accompli à 100%, et avec l'idée de repartir en Novembre, ils prenaient quelques jours de repos peu mérités mais toujours bons à saisir quand El Cholo fut victime d'un accident étrange donc voici le récit :

«Au cours d'une modeste procession en l'honneur de Santa Rosa, croisée sans y prendre garde, El Cholo a retrouvé son irrationalisme indigène. Du moins

telle a été notre impression à l'entendre accoster les gens avec des questions du genre : «Madame, Madame... Isabel Flores de Oliva... est-elle bien née,... au cours d'un mois cruel,... le 20 avril 1586 ?» ; «Madame, Madame... Isabel Flores de Oliva...était-elle vraiment... une fille aux cheveux blonds... de parents espagnols ? ; puis il changeait sa provocation en s'adressant toujours à des femmes : «Madame, Madame... est-il vrai qu'Isabel... aimait son frère... aussi métis qu'elle ?» ; «Madame, Madame... pourquoi Isabel... ne fut pas brune... comme les Péruviennes ?». Impossible de le ramener à la raison en l'éloignant du cortège religieux ! Au contraire, des hommes de passage l'ont encouragé à vérifier l'érudition des croyantes environnantes. Ils l'ont entouré de si près qu'au bout d'un moment, dans la foule, ils l'ont entraîné loin de nous, en clair ils l'ont kidnappé. Bizarrement, El Cholo a semblé s'attendre à ce mauvais coup jusqu'en faciliter le déroulement par son attitude provocatrice. Quand nous avons voulu poursuivre la petite troupe, une groupe a empêché notre action d'où notre déduction facile : l'attaque a été préméditée.

Le lendemain matin un télégramme nous a annoncé qu'El Cholo subissait dans un hôpital, diverses opérations et nous nous sommes tournés alors vers Mario dont nous savions qu'il venait de rencontrer enfin Carla : «Est-elle aussi à l'origine de ce drame ?»

Au cours de ses deux dernières visites au Ministère du tourisme, Mario avait croisé deux fois, dans les couloirs, Carla, qui avait pu vérifier que leur séjour n'avait rien à voir avec un quelconque service secret. Les mauvais esprits tombent parfois dans la culture du mal pour le mal, donc il a pensé utile de détruire définitivement le malentendu en l'invitant à manger una sopa del cholo.

Elle a pris son air le plus étonné du monde (et peut-être était-elle étonné pour de bon) pour demander en quoi elle avait droit à son attention et de quoi il en retournait avec cette sopa del cholo. Elle s'est crue démasquée (comment ce dénommé Mario pouvait-il la connaître ?) et instantanément a peut-être imaginé un mauvais procès où son adversaire numéro Un, El Cholo, allait lui offrir une soupe empoisonnée.

Après discussion, Carla avait admis depuis les débuts de 1969 que la petite équipe des cinq Péruviens n'était pas le fer de lance d'un commando pirate mais elle avait pioché d'autres raisons de les haïr. El Cholo se voulait le porte-parole d'une culture du métissage qui était sa hantise. La pureté de la race ne devait pas être un vain mot même si autour de ce thème et pour son malheur (parce qu'il l'a perdue), Hitler avait construit une guerre désastreuse. Elle savait aussi qu'El Cholo entretenait une correspondance factice avec Sylvia, qui parce qu'elle était fictive, l'enrageait doublement.

Après l'effet de surprise feinte et réelle, elle a dit :

— Je ne vous connais pas et vous ne me connaissez pas mais je veux bien répondre à votre invitation. Combien serons-nous à table ?

— Six répondit naturellement Mario.

— Non, cinq. J'aime beaucoup le nombre cinq et je vous remercie par avance de faire en sorte que l'un de vos amis soit absent.

— *Entendu, vous recevrez l'invitation plus précise dans les prochaines heures.*

Avant de dissuader un des amis de participer à la joyeuse rencontre, quelqu'un s'en était chargé et à la lecture du télégramme qu'il venait de recevoir Mario pouvait dire : «Oui, Carla est la coupable.»

Sur le télégramme Mario avait été le seul à comprendre un détail: « El Cholo se trouve à l'hôpital général de Lima avec cinq fractures aux côtes qui semblent avoir perforé les poumons et cinq fractures au bassin qui semblent ne rien perforer. Espérons que ce contretemps ne nuira pas à votre invitation.»

Et Manolo a donc conclu ainsi son propos :

— Voilà chère Emilie, je t'informe que pour attendre le rétablissement d'El Cholo et le venger, nous avons décidé de reporter notre départ de trois mois. En conséquence va voir notre Altesse pour lui donner de bonnes nouvelles : sa soupe, on la lui offrira prochainement et de la meilleure des façons.

*

Comme promis à Manolo, peu après mon débarquement à Paris j'ai rendu visite au restaurateur sicilien qui souffla de soulagement à l'énumération de mes bonnes nouvelles, tout en s'inquiétant pour El Cholo. Un hôpital liménien pouvait-il le sauver ?

Côté événements français, sa description lui donnait raison sur toute la ligne : il voyait se perdre dans les nuits de l'ennui les inventions populaires du Mai des révolutionnaires, et encore une fois, les profiteurs de la révolution pullulaient parmi ceux qui l'avaient combattu le plus féroceement. D'avoir cassé les barrages de la tradition, ça permettait d'empocher du fric avec... des nouveautés ! L'esprit libertaire allait donner... un capitalisme libertaire ! On allait maintenant vous exploiter non seulement à l'usine, mais aussi sur les lieux touristiques, et même dans vos rêves avec cette nouvelle panoplie de slogans à la mode :

Il est interdit d'interdire de gagner du fric avec du vent !

Sous les pavés, la plage... de toutes les trahisons !

Faites du sexe pas l'amour !

Pour ridiculiser cette ère crépusculaire, il désirait d'autant plus cuisiner populaire. Il m'a invité à manger mais j'avais d'autres chats à fouetter et en particulier quelques esprits crépusculaire - qui attendaient les résultats de mon rapport salubre, pour mieux l'enterrer sans pompes funèbres. Pendant quelques jours, mon amour intermittent de passage à Paris, entre deux expéditions au Chili, un pays qui l'enthousiasmait encore follement, m'a obligé à oublier mes déboires. Nous avons beaucoup parlé de télévision car il voulait savoir si son travail au Pérou avait permis le développement de cet appareil extraordinaire. Sur la côte, là où techniquement il touche facilement tout le monde, j'ai vérifié la rapidité de son implantation. Pour la Sierra, je lui ai indiqué que plus tard, je lui donnerai des résultats plus sérieux au retour d'amis qui ont vécu à Cajamarca.

Pour la première fois, il me demande : «Des amis ou des amants ?» A sa voix, j'ai senti qu'il me posait la question pour des motifs autres que la question elle-même. Comme s'il voulait me dire que cette soudaine marque de jalousie manifestait une inquiétude qu'il n'osait m'avouer.

J'ai d'abord fait mine de ne pas répondre en continuant de parler télévision, en évoquant Humberto Martinez Moroni qui, à se voir sur le petit écran, se prenait pour le Pérou à lui tout seul, puis en évoquant les circuits de batterie à mettre en place pour que la télé n'ait pas à attendre l'électrification de tout le pays pour fonctionner. Installer des antennes pour faciliter la réception, ne faisait pas suivre automatiquement l'infrastructure indispensable ! Il a convenu que tout ne pouvait aller du même pas et qu'il n'avait même pas pensé au système des batteries pour le bien de la télé, en attendant un branchement général pour accéder à la lumière et aux autres usages de la fée électricité.

Après les caresses du grand manque, après le dialogue de nos langues et de nos sexes, j'ai enfin demandé ce qui n'allait pas chez mon condor en or. Il n'allait pas fort en effet ! Il vivait avec un cancer soigné à temps, un cancer de la gorge, un cancer tout de même ! Il sentait la mort s'emparer de sa vie ! Il sentait le dégoût s'emparer de son goût ! Il sentait le désespoir s'emparer de ses espoirs ! Il avait eu peur de sentir son sexe pénétrer dans le vide mais par chance il n'en était pas encore là. Il pouvait faire encore comme si de rien n'était, et continuer à affronter les montagnes pour y installer les récepteurs d'ondes du futur, tout en se doutant que ce travail serait éliminé par les satellites le jour où les maîtres du monde, plutôt qu'à marcher sur la lune, se tourneront vers les joies de la terre.

« Ah ! dit-il à Emilie, qu'elle chance nous avons eu de ne pas avoir eu besoin de nous conquérir l'un l'autre ! »

Septième partie

La soupe retrouvée

- Pourquoi les hommes ont-ils inventé l'écriture ? demande le maître à des enfants de 6 ans.
- Peut-être ils en avaient marre de ne rien savoir ?
- Peut-être parce qu'ils avaient inventé le crayon ?
- Peut-être certains voulurent faire travailler les autres ?
 - Peut-être pour inventer l'école ?

Le voisin de celui qui avait évoqué le crayon, profondément surpris, trouva au bout d'un moment la réplique :

- Ce n'est pas possible le coup du crayon car ça serait comme si les hommes avaient inventé la pluie après l'invention du parapluie !

Lo necesario para la vida humana, de comer, y vestir, y calzar, lo tenían todos.
Inca Garlisaso de la Vega
parlant des populations contemporaines des Incas
qui avaient tout le nécessaire pour manger, s'habiller et se chauffer.

A chaque surgissement de la nouveauté, Frantz Métisse se découvrait plus vieux que jamais. Surtout le 20 juin 1985 quand, pour la première fois, il fréquenta l'informatique aux côtés de Luigi, un homme perdu de vue et qui lui rappela une question à laquelle il eut à répondre, à 20 ans, chez la grand-mère paternelle de Frantz : «comment la poire si grosse, conservée dans l'alcool de cette bouteille si belle, a-t-elle pu passer par le goulot si étroit ?» Ce jour-là, Frantz sut qu'il écrirait avec un traitement de texte.

XXV

Jeudi 15 mai 1969, les ingrédients, Manolo

Pour aller à Salas, la route n'était qu'une piste à effrayer les plus courageux des Péruviens. Plusieurs fois, ils risquèrent l'accident qu'ils finirent par réussir. Encore un mauvais coup d'adversaires absents de leurs vies depuis des mois ? Encore une entreprise de découragement au moment où ils arrivaient si près du but ?

L'accident est survenu bien après le passage de Túcume, ce village tout autant aux couleurs de la terre que les autres, mais différent car entouré de collines dont celle de la tombe de l'homme de Sipan, un site archéologique qui, un jour, nous révélera autant de secrets sinon plus que Chan Chan. A Tucume nous avons rêvé aux temps anciens où les hommes de cette région partaient découvrir le Pacifique sur leurs minuscules barques de *totorá*. Puis nous avons repris la route vers Pacora, Jayanga et les problèmes sérieux ont débuté au carrefour avec la route de Salas. Le camion se chargeait sans cesse de nouveaux voyageurs, de sacs de patates, d'animaux divers et il commençait à patiner sur une route de plus en plus en pente. Nous étions à l'air libre, sur l'arrière du camion, et nous entendions parfaitement le moteur crier de douleur. Tout d'un coup, au moment de croiser un autre véhicule, ce fut le sauve qui peut. Parce que le camion allait tout doucement, il fut facile à tous les passagers de sauter par dessus les rebords dès que le camion entama une glissade sur le bas-côté : par chance la pente était moins dangereuse que d'autres que nous avons côtoyées précédemment aussi, avec l'aide du véhicule que nous avons bloqué, et la poussée de tous les bras disponibles, notre moyen de locomotion sortit sans mal de l'impasse dans laquelle il se trouvait. Chacun reprit sa place en silence, avec les sens plus que jamais en éveil.

A Salas, où les *curanderos* n'oublient pas de prier tous les Saints de la terre et d'offrir leurs services aux hommes de passage, nous sommes arrivés couverts de poussière et de sueur. A notre descente du camion en mal de suspension, nous voici en pôle d'attraction de la ville : nous n'étions ni malades, ni voleurs, ni commerçants, ni rien de rien, et pourtant nous débarquions dans ce lieu perdu ! Le mépris que nous avons manifestés tous les cinq à l'égard des

curanderos, faillit provoquer un échange de coups de poings qu'évita un vieux sage toujours au bon endroit pour calmer ses concitoyens virulents :

— Allons, allons, laissons les poings pour tendre les mains. Soyez bienvenus étrangers et venez donc boire un peu de chicha chez moi, à quelques pas, dit-il d'un ton apaisant.

— Oui, réplique Manolo, nous sommes étrangers et surtout moi qui suis Français comme le prouve mon accent espagnol !

— Un Français, un Français s'écrient les enfants qui lui demandent aussitôt : «parle français pour le prouver» ce à quoi Manolo répond de bonne grâce : «Que le Pérou est grand et ma force immense». Les enfants, les yeux effarés s'écrie alors : «Il a dit Pérou, il a dit Pérou.»

Nous avons suivi le vieux sage jusqu'à sa maison puis, après avoir franchi le pas de la porte («Vous êtes ici chez vous, dit-il») et tout en buvant la chicha à la mêmealebasse, car l'amitié se noue en faisant circuler le même récipient, chacun se présente, dans l'ombre de cette pièce au sol en terre battue et aux murs d'adobe :

— Le Village vous écouterait quand le premier effet de votre arrivée sera passé. Comprenez-nous, nous vivons un peu comme des prisonniers enfermés dans notre originalité, explique sans animosité Rodrigo tout en sortant tous les bancs de la maison pour permettre à ses invités de s'asseoir dehors.

— D'autant que nous venons goûter à votre hospitalité, indique Mario soucieux d'apparaître enfin comme le chef du groupe. Nous avons refusé toute conversation avec les *curanderos* car de toute façon nous n'avons aucun besoin de leurs services.

— Ils ont si peu de gens à soigner ici, voilà pourquoi quelques uns se jettent souvent sur les nouveaux arrivants pour leur offrir leurs pouvoirs, déclare Rodrigo. A l'inverse, d'autres évitent tout étalage de leur art et restent chez eux en espérant qu'on ne les appellera pas.

— Voilà notre souhait, lâche Mario soucieux d'en venir enfin à l'essentiel : une famille désireuse de nous accueillir quelques semaines. Nous avons les finances nécessaires pour payer nourriture et habitation.

Rodrigo néglige cette intervention, préférant parler d'abord des drames du monde en passant par le Mexique, la France bien sûr, et le Pérou parfois. Puis le vieux sage nous conduit dans une maison de terre, couverte de tuiles, mais au sol toujours en terre battue et où la femme de la maison accepte de recevoir trois étrangers à condition qu'ils se plient au confort local : repas avec du riz et du thon, un trou derrière la maison en guise de toilettes, et la pluie pour toute douche avec parfois l'eau du río le plus proche.

Le vieux sage ayant accepté de garder Mario et comme mon sort a été réglé avec les enfants, il ne restait à héberger qu'Alfredo, El Cholo et César qui se sont félicités tous les trois de cette proposition spartiate.

*

Dans mon extraordinaire famille d'accueil un peu plus riche que les autres, le garçon me répète :

- Manolo, une phrase en français !
- Que le Pérou est grand et ma force immense.
- Non une autre différente !
- Que ma force est grande et le Pérou immense !

Après les jeux qui ont duré deux bonnes heures dans la rue du village, l'heure du repas est arrivée et surprise, je soupçonne aussitôt que la soupe dans mon assiette est celle de nos désirs ! J'interroge et je devine que nous nous situons au cœur de notre entreprise ; que nous vivons enfin au lieu exact de notre recherche pour nous consacrer à l'étude de notre découverte, *la sopa del cholo*.

Comme prévu, je prends note aussitôt de la liste des aliments. Le premier, omniprésent dans le village comme dans les autres parties du pays n'a pas la couleur rose qu'on lui connaît en France. Il en a cependant les yeux malicieux, les oreilles droites et le groin farceur. C'est le cochon noir, plus libre que les chiens, et qui perd dans la soupe ses bas morceaux mais aussi le filet. Il porte tous les noms et surtout celui de *chancho*. Souvent, faute de véritable nourriture, ces porcs amusants ne connaissent pas le verbe engraisser mais finissent tout de même dans les chaudrons des propriétaires.

La soupe version française aura un goût approché, dans sa dimension porcine, car les porcs européens n'ont rien à voir avec ceux d'ici.

Puis des œufs durs et des olives noires et là, les différences de goût pourront être minimes.

Côté légumes je rappelle que l'été de Salas n'a rien à voir avec l'été français. Ici au Nord du Pérou, à cette altitude relativement minime, les températures n'ont pas les variations d'une zone tempérée comme la France (ou même d'une zone comme Le Cuzco où entre la nuit et le jour l'écart peut être énorme). Les repères ne sont pas les mêmes. Comme un paysan européen pourrait-il imaginer du riz cultivé à côté de la canne à sucre et du maïs ?

L'élément le plus original, *la yucca* que nous appelons le manioc est disponible en permanence. Comme pour les patates, un exercice s'impose : repérer parmi la multitude de variétés celle qui peut donner le goût le plus raffiné (le plus riche diraient les Péruviens). Je préfère une *yucca* plus petite que les autres, et plus colorée. La tomate, dans l'ensemble plus charnue qu'en France, ne pose pas de problème. L'oignon le plus fréquent n'est pas blanc mais rouge - c'est bon à savoir - et toujours frais. Quant à l'ail, je me demande d'où il vient car malgré mes marches dans la campagne je n'en vois aucune trace dans les cultures avoisinantes. Côté poivron, aussi peu apte à la conservation que la tomate (à la différence de l'ail et de l'oignon), il n'en manque pas dans les alentours, sous des formes parfois surprenantes.

Tout d'un coup, je m'interroge sur l'origine du piment et de l'oignon. Je voudrais avoir, devant moi, une carte du monde donnant l'origine des produits consommés actuellement, non pour chanter la gloire de tel ou tel pays, mais pour comprendre les cheminements, croisements et histoires des plats qui existent.

A chaque surgissement d'un anniversaire, il ne savait que faire, surtout le 1 avril 1993 qui le surprit totalement. Après une agréable charlotte aux fraises en désert, sur le chemin du retour à sa voiture, il vit tout d'un coup, dans le noir de la cage d'escalier, la mort lui sourire pour lui rappeler les vers de T.S. Eliot : «Avril est le mois le plus cruel parce qu'il fait surgir les lilas de la terre morte, emmêlant la mémoire et le désir.» Alors Frantz Métisse comprit pourquoi la Fête des travailleurs avait lieu le Premier mai ! Pour mieux se libérer d'un mois aussi terrible !

XXVI

Mercredi 21 mai 1969, la préparation, César

Quand Manolo est venu nous chercher le lendemain chez notre «logeuse», pour nous montrer sa découverte, je n'ai pu admettre qu'un grand hasard solutionne notre recherche dès notre premier jour à Salas. Au contraire, Alfredo et El Cholo se sont montrés enthousiastes. A la vue du plat, la présence tant attendue du pain a apporté sa surprise : alors que nous imaginions une présence classique, en fait, il s'agissait seulement de mie utilisée un peu comme dans un farci. Manolo déclare aussitôt :

— C'est moi qui, après avoir rassemblé la liste des ingrédients, suis allé au marché faire les achats nécessaires aussi, à toi César de suivre la préparation d'Anita qui recommence son travail aujourd'hui.

Elle ne comprenait pas que je note chacun de ses gestes car elle refusait l'idée que nous étions dans son village uniquement pour une recette. Jamais son mari n'a porté la moindre attention à ses talents de cuisinière, sans savoir si elle devait s'en plaindre ou s'en féliciter. S'en plaindre pour le manque de respect envers sa personne que signifiait cette attitude, ou s'en féliciter pour qu'au moins dans la cuisine elle puisse décider seule ?

Le travail de la cuisine ne vaut pas que par les résultats : il est un chantier d'initiatives et de rêveries. La soupe suppose deux apprentissages : celui du maniement du feu et celui de l'utilisation de l'ébullition capable de détruire les microbes. Mais comment ensuite placer le sel : dans l'eau ou sur la viande cuite ? Comment placer les morceaux de poule et de poitrine de veau : entier ou en morceaux ? El Cholo donnera le résultat de ses réflexions plus tard dans le chapitre sur la cuisson, pour le moment je constate combien l'art de la cuisine enchevêtre les diverses actions, alors qu'écrire consiste à les aligner. On prépare des produits en fonction de la cuisson et on cuit en fonction de la préparation ! Pour concevoir une potée (*la sopa del cholo* pourrait en être une version) souvent trois cuissons sont à imaginer. Pour la potée toulousaine, la cuisson de la viande se poursuit en présence des haricots, puis pour d'autres légumes une cuisson parallèle dans le saindoux. Par une dernière manœuvre

on ajoute les patates, on complète la construction du bouillon au moment du mélange final.

Concernant la yucca ne pas oublier que le tubercule, en cas de mauvaise cuisson, est un poison. Preuve que la marge de manœuvre entre la vie et la mort est faible ! Cette yucca, le manioc, ne se trouve pas dans *la sopa teóloga* dont nous avons tenté de réaliser la recette à Cajamarca. L'apparition du pain suit son séjour dans du lait. Dans la *sopa huachana* le pain de mie est trempé dans le bouillon au cours de la préparation et malgré son ampleur équivalente à *la sopa del cholo*, elle n'en contient pas pour autant du manioc. Si «faire revenir» c'est-à-dire *sancochar* constitue une façon de cuisinier, c'est aussi le nom d'une soupe nationale du pays qui utilise également de la *yucca* et le chou blanc (la *col*).

A parler des ingrédients je me substitue au rôle de Manolo! Parmi les gestes essentiels d'Anita, (je ne dirai rien concernant sa dextérité à peler les légumes car elle appartient à toutes les ménagères), retenez sa façon de lier, la mie de pain, un peu d'eau, l'ail moulu, l'oignon à peine cuit, le piment parfois sec et le poivron souvent rouge.

Pour éviter à sa combinaison à base de mie de pain de former un bloc, elle suggère de la remuer abondamment au moment de la jeter dans le bouillon. A la fin tout tient aux épices ! J'empiète encore sur les plates-bandes du Cholo mais j'ai envie de dire, dès à présent, l'importance de l'ajout de poivre en fin de cuisson, pour ne pas dénaturer son goût.

Un rappel : si Christophe Colomb a eu l'audace de partir droit devant dans l'Atlantique c'est bien à cause des épices. S'il a obtenu l'appui des Autorités espagnoles c'est bien à cause des épices. Les Anglais et leurs valets, Portugais et Hollandais, contrôlaient le circuit classique des épices. Christophe Colomb proposa une autre voie pour atteindre les précieux produits, une voie supposée plus rapide, qui devait asseoir la Grandeur espagnole pour mieux ramener à leurs justes prétentions ces petits voyous d'Anglais. Tout le Moyen-âge voulut des soupes avec du gingembre, de la cannelle, des clous de girofle et du safran (attention c'est cher) alors se déclara la guerre des épices dont on sait où elle a fini par atterrir.

Cette préparation renvoie à l'incroyable somme de gestes du cuisinier : hacher, piller, peler, mélanger, pétrir, malaxer.

La vie dans ce village ne nous coupait pas du monde car comme chaque long séjour nos amis liméniens et autres récupéraient nos adresses pour nous envoyer nos cour-riers. Le plus surprenant parvint à Mario qui n'en crut pas ses yeux. Il découvrit devant lui un article d'Edward H. Spicer publié dans *American Anthropologist* au sujet du premier livre de Carlos Castañeda qu'il avait eu le privilège de lire en anglais : *The teachings of Don Juan*. Spicer présente honnêtement l'ouvrage mais prétend ensuite que «Don Juan surgit des limbes culturelles» et qu'en conséquence plus qu'une œuvre scientifique sur un éventuel sorcier Yaqui, il s'agissait d'une immense mystification littéraire. La critique n'était pas négative puisque l'auteur pensait que, par son

talent pour suggérer ou maintenir le suspense, pour évoquer sa mutation et sa recherche, Castañeda se classait parmi les grands littérateurs.

Dans la vague actuelle de mysticisme, autour des hippy, de la marijuana, du LSD et de Sainte Thérèse son livre pouvait rendre heureux des inquiets pour qui, offrir l'amitié à qui veut l'amour, c'est donner du pain à un assoiffé.

Au milieu des *curanderos*, la discussion prit une tournure particulière quand j'ai osé affirmer qu'il avait appris de source sûre à Cajamarca que Castañeda y était né.

Mario s'emporta comme jamais un chef s'emporte :

— César, je te dis qu'il est né au Brésil et laisse les Cajamarcaïns avec leurs rêves de grandeur.

— Tu sais très bien que Carlos cache son identité, en conséquence à laisser grandir la rumeur de sa naissance au Brésil, avant un passage en Argentine, il trompe les curieux, précisa El Cholo, qui savait de quoi il parlait en matière de fausse naissance au Brésil.

— J'en conviens, lâche Mario, il aime le masque puisqu'il pense que «plus nous sommes connus et identifiés et plus notre liberté est restreinte».

— Il a d'abord appartenu à la culture occidentale celle de la littérature, ai-je surenchéri pour celui qui ne voulait pas admettre un instant que ce courageux Péruvien.

— C'est Don Juan qui lui a appris à effacer son histoire personnelle pour créer un brouillard autour de lui.

— Pour ainsi raconter l'histoire personnelle de Don Juan ? Un peu de cohérence Mario... ai-je insisté pour le prendre au piège de sa rigueur.

— Avoue, le coupe Mario, que tu refuses l'idée d'un monde plus vaste que celui que nous connaissons habituellement, un monde masqué, à chercher en dehors des chemins pavés de rationalisme.

— Toi qui, depuis le départ, nous bassines avec l'esprit logique et la persévérance dont les Péruviens manqueraient, tu plonges dans le chamanisme ? objecta El Cholo

— Il n'y a pas incompatibilité entre la raison et la déraison, précisa Mario qui commençait à se calmer. Si le chamanisme insulte les besoins de rigueur qui doivent être les nôtres je crache sur le chamanisme. Je me situe sur l'autre versant, toujours sur l'autre versant : quand la raison du médecin ne soigne plus le malade, je trouve beau qu'il puisse espérer en cet autre guérisseur qu'est le chaman.

— Tu ne crois pas en Dieu mais au cas où il existerait tu te feras enterrer à l'église ? ai-je objecté.

— Tous les dieux me sortent par les oreilles y compris ceux qu'invoquent souvent les *curanderos*. Mais tu fais dévier la conversation : chez Castañeda et voilà pourquoi je le défends, le seul dieu présent, est l'individu qui veut aller au-delà de lui-même. Si le maître impressionne l'élève, il ne le rend pas esclave ! César, tu peux comprendre la nuance, insiste Mario qui veut de plus en plus se rendre convaincant.

— Oui, la mutation de l'individu est l'histoire même du livre et j'en comprends l'intérêt mais, ajoute Alfredo, c'est toi qui dévies la conversation, celle des origines.

Carlos Castañeda est-il un charlatan ? Voilà la question.

Pour la cinquième fois, les discussions du voyage venaient de révéler des affrontements dans le groupe qui auraient pu provoquer l'échec cuisant de l'expédition si Carla avait su les utiliser habilement. Entre Mario soucieux d'une victoire pour le plaisir d'une victoire, et César uni au Cholo qui ne tenaient qu'au sens à donner à leur vie, la distance était aussi grande qu'entre le ciel et la terre. Pour aujourd'hui, les habitants qui avaient assisté à la dispute restèrent seuls à bavarder sur les éventuels mérites des *curanderos* de Cajamarca qui ne valaient de toute façon ni ceux de Huancabamba, et encore moins ceux de Salas.

A chaque surgissement de son écriture il perdait de plus en plus le sens de la mesure. Surtout le jeudi 15 mai 1997 quand Fernando lui écrivit que *el arte es un labirinto*. Un labyrinthe où Frantz Métisse se savait perdu même en limitant ses aventures à l'inachèvement de ce récit.

XXVII

Mardi 27 mai 1969, la cuisson, El Cholo

L'âme de la cuisson (j'ai envie d'un grand mot pour pallier mon savoir en la matière) tient d'abord au récipient. Pour l'essentiel, l'art de la cuisine a épousé l'art de la poterie (n'y a-t-il pas le mot pot dans potage?). Cet art gardera toujours la marque de l'affrontement de classe : y a-t-il une formule pour dire potage populaire ? Non, la soupe a été renvoyée aux basses classes par «l'invention» du potage (un mot toujours en quête de réalité) et donc la formule «soupe populaire» a fait le tour du monde !

La préparation et la cuisson étant intimement liées, j'ai travaillé avec César pour en noter les étapes à commencer par la durée, elle même conditionnée par la qualité du feu. Inutile de préciser que les cinq Péruviens travaillaient sur un feu de bois et qu'à Paris le cuisinier travaillerait sur un feu normalisé, contrôlé par la maîtrise du gaz, fruit de la technique moderne.

Comme celui qui développe les photos, et organise en fait un rapport entre temps de pose et intensité de la lumière, le cuisinier organise une symphonie entre rythme du feu et mélodie produite, parce que, c'est vrai, la soupe qui cuit fait une musique.

Sur l'agrandisseur, ouvrez le diaphragme pour accroître la lumière, et diminuez en conséquence le temps de pose.

Fermez le diaphragme pour réduire la lumière et augmentez en conséquence le temps de pose.

La deuxième solution apparaît préférable car elle facilite l'ajustement des nuances entre le noir et le blanc, couleurs à ne pas oublier quand le blanc surgit du noir ou quand trop de personnes pensent que le blanc s'oppose au noir. Le lien entre les deux appartient à l'ordre du rapport entre la graine et la plante.

Pour la soupe c'est pareil : il vaut mieux augmenter le temps de cuisson pour bénéficier du meilleur goût. De toute façon tout le monde sait qu'un produit cramé est détestable. Cuire un œuf sur le plat peut prendre trois minutes ou trois heures, tout dépend ! Dans les deux cas, ils peuvent brûler tout autant !

Bref, à Salas tout est de l'ordre de la lenteur : maintenir le feu de bois allumé enrichi la soupe qui commandera tout le repas ! Nous rappellerons cette pratique à Son Altesse : une soupe dans le menu entraîne une logique

culinaire. Exactement comme chaque poisson nécessite son propre vin ! En France, la première sauce que j'ai apprise, ce fut la sauce Béchamel (du nom d'un marquis s'il vous plaît !) que je mettais dans la soupe et qu'ensuite j'utilisais pour manger la viande extraite de la dite soupe. J'ai toujours apprécié la cohérence !

Concernant le sel, la question est davantage de l'ordre du général et les notes en la matière seront peu utiles à son Altesse. Dois-je choisir entre saler la viande avant de la plonger dans l'eau ou saler l'eau avant d'y plonger la viande ? En sachant que le sel augmente le degré d'ébullition de l'eau (et bien des cuisinières le découvrirent sans passer par des études de chimie), on peut en déduire qu'en salant l'eau, la cuisson sera meilleure car la viande mieux pénétrée par l'eau. Ajouter le sel après la cuisson c'est perdre un des effets majeurs du sel ! Dans le même ordre d'idée, je me suis posé la question de savoir s'il vaut mieux ajouter la cannelle en poudre sur une crème froide plutôt que sur une chaude mais sans pouvoir trouver une bonne réponse.

Anita préférait saler l'eau de la viande plutôt que de saler la viande jetée dans l'eau. Elle la mettait dans l'eau froide ce qui donnait un bouillon meilleur mais ensuite une viande moins agréable. Pour une viande plus savoureuse il faut la plonger dans l'eau déjà chaude.

Concernant la yucca, pour répéter César, disons que tout oubli d'une cuisson solide, change le tubercule en poison. De plus, la cuisson des légumes est un casse-tête car tous ne cuisent pas à la même vitesse. En France j'ai appris comment, sur une soupe chaude ajouter soit un brin d'huile d'olive ou du fromage râpé pour donner une saveur de dernière minute qui sans cuire bénéficie de la cuisson.

César aurait pu rappeler l'évolution humaine qui sépara pas à pas, dans diverses cuisines, le salé du sucré avec quelques vestiges ici ou là : j'ai vu en France des personnes mettre du sel sur du melon. Bien sûr les chinois continuent de mélanger les deux et je ne cache pas que je raffole du canard aux ananas dont j'ai dégusté quelques exemplaires dans divers restaurants d'ici.

Je devrais épiloguer sur les rapports entre le cuit et le cru, sur le fait que le cuit détruit les vitamines des légumes qui se retrouvent en partie dans le bouillon, sur l'inévitable dégraissage d'une soupe de viande etc. J'observe plutôt Anita qui sait clarifier un bouillon en y jetant un œuf, qui, à un autre moment, sait le laisser reposer, pour enlever la graisse en surface (situation rare pour elle car même les cochons ont peu de graisse et de toute façon sans nous qui achetons de la viande elle n'en utiliserait presque pas) ou qui sait en un tournemain ajouter un peu de crème juste avant de servir, un autre type de soupe, tout en jonglant d'un feu à l'autre pour développer les diverses cuissons, du feu de cheminée qui accroît une chaleur ambiante déjà lourde, au feu de la cuisinière plus régulier.

Pour la cuisson la plupart des gestes n'ont plus de sens pour nous qui n'avons plus à ajouter une brindille sous le chaudron pour quelques degrés de plus, qui ne savons pas cuire les patates dans la cendre et qui n'avons que des plats si minces qu'ils laissent passer la chaleur sans la «filtrer».

J'espère qu'avec ces notes écrites, je pourrai les agrémenter de quelques réflexions orales pour aider notre chère Altesse à sentir la température adéquate à notre recette.

Pendant notre séjour à Salas, j'ai refait une visite à Tucume pour en savoir plus sur la civilisation ayant produit cette étonnante vallée de pyramides que l'on ne peut que deviner sous des montagnes de terre. Un chercheur m'a indiqué qu'en matière de cuisson ces civilisés pré-incas n'utilisaient ni l'huile qu'ils auraient pu obtenir avec le maïs et les arachides qu'ils inventèrent, ni la graisse animale. Ils maîtrisaient la cuisson à la vapeur, les aliments séchés, ou la macération dans des acides comme pour les cébiches. Un riche menu de fête pouvait se présenter ainsi :

- un cébiche de filet de sole cuit dans du jus de «tumbo»
- du cochon d'inde cuit lentement dans un pot en terre avec des cacahuètes
- des escargots présentés avec de la tomate et de la coriandre
- des haricots avec un brin d'algarrobina qu'on utiliserait aujourd'hui plutôt pour des desserts. Ce «miel» obtenu à partir du fruit du caroubier est très original.

Que de choses à penser ! que de choses à penser !

A chaque surgissement du besoin d'autodestruction, il tournait sa rage contre lui-même en écrivant à qui mieux mieux, et le samedi 26 avril 1997, il prit à témoin les lecteurs du journal *Point Gauche* ! pour leur tisser en un seul article cinq passions : l'école, l'histoire, le Pérou, la cuisine et la vérité. Ainsi Frantz Métisse en déduisit qu'il avait eu raison de choisir cinq personnages pour son roman : El Cholo pour l'école, Mario pour l'histoire, Alfredo pour le Pérou, Manolo pour la cuisine, César pour la vérité.

XXVIII

Vendredi 30 mai 1969, la dégustation, Alfredo

Au Pérou, la dégustation, c'est souvent avec un brin de citron vert. Même sur une soupe. Après l'invention du potage Sarah-Bernhardt, ou de la crème Du Barry, je reconnais que le terme lui-même de ***Soupe du Cholo*** a de quoi me ravir. La France va frémir ! Même dans sa majesté la plus élaborée ! Une majesté sans majuscule car le soufflé aux avelines n'attend même pas le bon vouloir d'un prince ! Que le sandwich aie ses mérites, j'en conviens, qu'on n'en mesure pas les conséquences j'en souffre ! Napoléon refusa toujours de se plier aux exigences d'un chef cuisinier car en tant que bourreau de travail, il n'avait pas le temps de manger. Le sandwich devient alors le bourreau de toute culture culinaire. Comment préparer des ortolans à quelqu'un dont on ne connaît pas l'heure du repas même s'il peut se payer des ortolans ? Dans sa tenue classique constituée, de bas en haut, de souliers à boucle, de bas de soie blancs, d'une culotte noire, d'un gilet de casimir blanc et d'un frac vert brodé d'argent, le maître d'hôtel de sa Grandeur devait attendre non seulement l'heure du repas mais aussi la désignation du lieu, car l'Empereur se décidait à l'ultime minute pour manger en trois secondes. D'évidence, chez les riches comme chez les pauvres, tous ne vivent pas à la même enseigne : Son Altesse le savait qui connaissait parmi ses clients les Grandeurs les plus gourmandes, et qu'en conséquence il bichonnait pour garder le privilège de les servir.

Moi, Alfredo, le fils de riche, j'étais tout désigné pour évoquer la dégustation ayant toujours cumulé un grand dédain pour le travail régulier (Mario ne te fâche pas une fois de plus) et un grand plaisir pour la table populaire. Les pauvres se livrent à ce plaisir avec leurs moyens qui leur évitent une vue globale de la question tout en dégustant leurs propres produits de paysans, ou quelques recettes précises, les jours fastes. Au Pérou, cet art de la dégustation a un domaine de prédilection démocratique avec la préparation des jus de fruits grâce aux savants mélanges réalisables. Du plus modeste au plus sophistiqué, sachons tous les goûter ! Et les chanter ! Qui autour de moi a lancé une

mélodie chère à la jeune Tania Libertad qui par la radio atteint les oreilles de toute la région ? La jeune fille depuis l'âge de cinq ans, quand à Chiclayo elle surprit tout le monde, travaille sa voix qui grandit plus vite que sa taille. Avec l'appui du soda local *Concordia* elle arrive à se faire connaître. Elle vit avec le boléro de sa mère et son père policier doit sans doute lui expliquer combien les pauvres subsistent mal. Quand sa mélodie a été reprise autour de moi, sans que je sache d'où elle venait, les habitants chantaient plus qu'un chant d'amour : un chant à la gloire du respect à se porter les uns les autres en luttant contre tous les virus dictatoriaux.

Pour une soupe, peut-on parler de gourmandise ? Ce péché capital imposa sa loi peu à peu. Avant lui, la luxure fut montrée du doigt avec plus d'énergie. Au départ, la soupe constitue le repas inévitable de tous, et ne peut de ce fait avoir un quelconque lien avec la gourmandise. La soupe n'était qu'un morceau de pain coupé en tranches sur lequel on versait un bouillon. Petit à petit, par les épices, le goût prit son envol. A présent, déguster une soupe est aussi élégant que goûter une glace. Bien sûr le Pérou, par l'intermédiaire d'Italiens, propose des glaces savoureuses mais que le froid ne nous impressionner pas ! Une soupe est un croisement de tant de saveurs !

Alors oui, en devenant gourmand de soupe - et je le suis devenu encore plus avec *la sopa del cholo* - on devient gourmand de vies. Le bouillon de viande n'a rien d'original donc tout tient, en partie, à la rencontre sous la dent, de cette viande de porc très frite (*los chicharrones*) et la douceur du bouillon. Seuls les Français aiment déguster des viandes saignantes. Ils n'ont pas tort mais dans la catégorie des viandes cuites, il n'existe pas que la semelle. En conséquence, je suis pour que tout soit mélangé dans l'assiette. Cette histoire du porc frit nous renvoie aux fameux croûtons qui illuminent tant de soupes ! Cette solution constitue un intermédiaire entre ceux qui mélangent tout dans la soupière et ceux qui préfèrent piquer séparément dans chaque plat : un peu de porc, une cuillerée de bouillon puis un brin de manioc.

Parlons d'ailleurs du manioc. Il n'a vaincu le goût des français que sous la forme du tapioca : cette semoule que l'on jette dans le bouillon pour préparer une soupe et qui ainsi ridiculise le goût de cette plante. En elle-même, la présence du manioc dans la soupe du cholo ne représente rien de spectaculaire mais avec la préparation du bouillon, ce repas devient un délice à lui tout seul.

La soupe contient la boisson et la chaleur pour éveiller le goût. Cette idée, un menu = une soupe, peut heurter les habitudes françaises qui aiment la succession des plats jusqu'à changer d'assiette à chaque étape pour ne pas mélanger les goûts. De la distinction que diable !

Les Anglais ont une philosophie contraire et peuvent mélanger dans l'alimentaire ce qu'ils ne peuvent mélanger dans la géographie des quartiers des villes.

Si la soupe est boisson (au Pérou, la soupe évite de boire en mangeant) le vin apporte une agréable distinction à ce plat (chaque identité permet de goûter aux différences) dont malheureusement le Pérou, à la différence du Chili, doit généralement se dispenser : la civilisation du vin y a été battue par celle de la bière ! Peut-être en forme de suite logique, la civilisation du thé a en partie

écarté celle du café. Pourtant le Pérou, plus que le Chili s'est positionné du côté de la France quand le Chili se faisait l'allié des Anglais. En fait, les relations sont plus complexes : politiquement et culturellement le lien avec la France fut plus fort chez nous, mais économiquement c'est du pareil au même. Bref, un bon vin avec la soupe ne me paraît pas une hérésie, surtout si la dite soupe contient un vin, ce qui autrefois se faisait beaucoup. La tradition se poursuit encore dans quelques familles étranges qui terminent leurs soupes avec une lampée de vin (je ne sais pourquoi la coutume est circonscrite en France au Sud-Ouest et à l'Auvergne). Peut-être que Son Altesse saura ajouter un peu de vin à la Soupe du Cholo !

Recette officielle de la *sopa del cholo*

Ingrédients pour dix personnes :

Trois litres d'eau

Un kilo de poitrine de bœuf

Une demi-poule

Une livre de porc frit

Quatre œufs

Six olives noires

Un kilo de manioc

Six têtes d'ail

Un petit pain de mie

Deux oignons

Deux tomates

Le piment

Du sel et du poivre

1 – Faire bouillir la poitrine de bœuf et la poule dans l'eau salée puis découper en gros morceaux.

2 - Faire cuire à part, également dans de l'eau bouillie, le manioc.

3 – Couper en morceaux le manioc cuit.

4 – Soigner la préparation de mie de pain mélangée avec l'ail moulu, l'oignon, du sel, du poivre et la cuillerée de piment liquide.

5 – Verser ensuite cette préparation dans le bouillon de viande sans cesser de remuer pour obtenir un bon mélange. Ajouter ensuite les oignons et les tomates.

6 – Servir la soupe avec dans une assiette à part le porc frit, le manioc, les œufs durs et les olives noires. Ou bien mélanger tous ces produits dans le bouillon.

Hors-texte par Emilie Bainé

Deux temps 21 Juin 1970
et trois lettres, 5 juin 1997

— Le Brésil a gagné, et je m'en moque car bien que latino-américain, je tenais pour l'Italie dont l'éventuelle victoire m'aurait, de toute façon, laissé de marbre parce que j'étais descendu à Montpellier pour d'autres raisons.

Par ces mots, Alfredo tourne définitivement la page de mon histoire péruvienne. Professionnellement, j'ai perdu tout soutien à mon projet de canal, au profit des Yougoslaves, et la tête défaite d'Alfredo en se présentant chez moi avec la venue de l'été, m'achève. Il a aisément retrouvé mon adresse parisienne et dès que je l'ai vu franchir ma porte j'ai compris qu'il allait mal. Aujourd'hui, il repart définitivement dans son pays suite à une immense déception amoureuse. Alfredo me raconte.

— Le match Italie-Allemagne avait été mal arbitré par le Péruvien Yamasaki au cours de la demi-finale. Pour le spectacle ce fut excellent puisque après un score de 1 à 1 à la dernière minute, on passa aux prolongations avec à 2 à 1 puis 2 à 2, et les rebondissements ont continué jusqu'à la victoire finale de l'Italie obtenue au prix de tels efforts que l'équipe est restée sans moyens pour la finale. Tandis que sur l'écran les minutes devenaient des siècles, j'étais là plein de joies aux côtés du seul cœur capable de s'accoupler avec le mien. Je ne sais pourquoi j'avais débarqué dans cette capitale du Sud avec dans l'idée que mon bonheur y circulait librement aussi je n'ai pas été surpris de le rencontrer.

Alfredo semble terrassé par un éclair de peurs et de pleurs. La durable tendresse n'éliminant pas l'éphémère extase, sa catastrophique erreur d'intuition porte son désespoir à la hauteur de sa naïveté. Pour diminuer sa souffrance, il nous déroule, à Attilio et moi-même, son plan si cruel : vivre indéfiniment sur une plage proche de Pisco, dans une maison face à l'Océan, avec devant la porte une petite dune de sable blanc et à côté des pêcheurs pour compagnons. Il allait devenir un moine d'une espèce rare : solitaire mais accueillant, replié sur lui-même mais vivant avec tous, inactif mais serviable. Alfredo continue :

— Au Mexique, dans le Stade Aztèque, la beauté du football vivait ses dernières heures. Pas à cause de mon drame personnel mais parce que le fric se préparait à tuer le sport. Le fric a tué cette relation qui a placé une main dans la mienne. Le Fric ou la Télévision, c'est selon... La finale a opposé le Brésil et l'Italie. Le Brésil du roi Pelé et l'Italie épuisée.

Il nous a décrit exactement l'endroit qu'il venait d'élire pour survivre : à Pisco vous prenez la route qui se dirige vers la mer et à cinq ou six kilomètres, quand les villages de pêcheurs étalent leur modestie, il existe une maison à vendre

pour une bouchée de pain vu la fortune de ses parents. Sa mère sera heureuse de le voir s'installer au Pérou tandis que sa sœur s'inquiétera de ce choix.

— J'avais un faible pour Albertosi, le gardien de but italien, pour le combat qu'il a du mener contre lui-même - comme les autres tu me diras - comme les autres, pourtant non, à la fin, il a été ridiculisé par un score de quatre à un, indigne d'une finale de Coupe du Monde et je ne souhaite pas, à l'équipe du Brésil, de souffrir cet affront. Tous les joueurs ont perdu ensemble mais l'échec du gardien a une réalité très tangible, l'acte consistant à aller chercher le ballon au fond des filets. Je suis allé puiser mes larmes au fond de la pire des cavernes : celle du malentendu.

A Pisco, il rêvait d'y accueillir quelques amis soucieux de paresse. Pendant l'été austral il admirerait les nageurs sans en supporter les tares car il avait choisi un lieu assez éloigné de la capitale pour éviter les foules à venir. Dans cette baie aux faibles vagues, il profiterait de l'hiver sous une autre forme : en se faisant pêcheur.

— Le Brésil avait battu en demi-finale le Pérou, mais ce n'est pas la raison de ma préférence pour l'Italie. Je déteste les rois et tout autant, sinon plus, les rois du foot. On remet dans leurs pieds l'avenir du monde et si Bertini qui devait surveiller Pelé a été battu, ça m'incite encore plus à aimer l'équipe de Boninsegna dont la silhouette m'est sympathique. La silhouette de cette femme étrange qui avait arrêté mes frivolités, je pouvais la reconnaître dans n'importe quelle foule pressée. Sans penser à elle, je l'ai tout d'abord découverte au milieu des clients d'un des premiers supermarchés de Montpellier. J'aurais voulu qu'elle ne soit pas seule pour que quelqu'un dise son nom en l'appelant, mais j'étais aussi tout heureux de cette situation car j'en ai déduit qu'elle avait besoin de moi. D'autant qu'elle aimait visiblement, à voir ses provisions, les citrons verts.

Alfredo souhaitait devenir aquatique comme une peinture de Matta, sans lien avec l'ordre ou le désordre, sans souci du moindre lien, sans s'emprisonner dans le moindre souci. Il me parlait tout en vivant déjà cette ultime farce qu'il se faisait à lui-même. A côté de Pisco, avec San Andrés, le village de sa retraite, on trouve Puerto Pisco, le premier lieu du Pérou libéré par San Martin en 1820 qui, en voyant des flamants roses s'envoler massivement à son approche, trouva dans cette coïncidence le désir de doter le drapeau péruvien des couleurs blanches et rouges. Alfredo vivra là, libéré de ses angoisses. Pas loin de Paracas et du mystère du «Chandelier des Andes».

— Quand Pelé marque le quatrième but c'est du délire dans les tribunes. Et je délire. C'est au bord d'une piscine, le 6 juin, que j'ai reconnu pour la vie, la dite silhouette pourtant largement masquée par l'eau où elle étirait sa brasse méthodique preuve d'un esprit régulier, déterminé et tendre. Une régularité qui virait parfois à l'application scolaire. Une détermination qui lui faisait tenir

son rythme pendant trente minutes. Une tendresse dans sa manière d'entrer la tête dans l'eau.

Pour que le drame apporte sa dose de sourires, il inventerait les chansons les plus ironiques sur des mélodies à la Nat King Cole. *Oublier le temps des malentendus* deviendrait *oublier l'amour tant attendu* et la conclusion serait sévère : *Bienheureux les non attendus !*

— Nous engageâmes la conversation par cette Coupe du Monde bien opportune pour glisser sur toutes les autres questions, celles de politique car deux ans après les J.O. de Mexico, il y avait à dire, celles de géographie et qu'elle ne fut pas ma joie de la découvrir passionnée d'Amérique latine, celles de littérature avec un beau clin d'œil à Ernesto Sabato. On aurait voulu boire du maté pour sceller notre rencontre.

Non, il ne l'a pas perdu suite à un suicide comme Alejandra quitta Martin, il la perdit suite à un énorme malentendu. Elle n'avait pas le temps d'attendre et lui avait cru découvrir le temps d'attendre ! Comme si un flash mal réglé s'allumait bien après que l'obturateur de l'objectif soit fermé ! L'amour se base souvent sur une coïncidence des temps or cette fois la coïncidence de leur rencontre fut télescopé par un malentendu. Pourtant, comme elle, il était un fanatique de la brasse, du temps de la brasse. Il crut trop en son destin.

— L'Italie devait gagner cette Coupe du Monde. Sans le mauvais arbitrage d'un Péruvien elle volait vers la victoire. Entre elle et moi, il ne pouvait y avoir d'arbitre. Pendant cet immense mois de Juin, nos secrets tombèrent l'un après l'autre. Pourtant le soir d'Italie-Allemagne j'ai senti une fêlure. L'amour c'est aussi un match : elle était étudiante et son avenir la conduisait à Barcelone où j'étais prêt à la suivre mais entre sa géographie et la mienne il y a eu un triste malentendu. Sa géographie était une finale à gagner un jour ou l'autre, ici ou là, tandis que la mienne se contentait de la suivre partout. Elle se persuada tout d'un coup que je ne pourrais pas suivre. Que l'amour se perd quand les êtres se suivent.

Il a perdu son nom et il voudrait que tous les noms se perdent pour que les facteurs ne portent plus que des papiers sans adresse. Il va partir à Pisco y étudier les nuan-ces possibles entre trois mots : mésestente, méconnaissance et malentendu. La mésestente quand les deux amoureux ne mettent pas le même sens au mot amour. La méconnaissance quand ils ne veulent pas échanger leurs sens du mot amour. En fait il devrait plutôt différencier complicité, connivence et consensus.

*

Moi, je n'oublierai pas son nom mais son pays, oui. Je ne veux plus rien savoir du Pérou. C'est fini comme une ménopause. Si je suis encore à côté d'Attilio, c'est pour pas longtemps, je sais qu'il est prêt à mourir.

*

Et les lettres à présent : Jeudi 5 juin 1997,
Cher Frantz,

Frantz, ces notes ne devaient pas empiéter sur nos drames quotidiens mais en te laissant écrire des en-têtes personnalisées pour chaque chapitre, j'aurais dû deviner qu'un dérapage nous guettait. Je n'imaginai pas jusqu'à quel point tu voulais lier l'écriture et les conditions de l'écriture, le roman et les émotions qui te guident pour le mener à bien, ou qui t'ont guidé puisque tout est achevé. N'aurait-il pas été plus juste d'en rester aux deux années 68-69 ? J'en conviens, j'ai moi-même poussé au vice en évoquant dans ma première lettre notre rencontre du 17 septembre 1992. Je voulais simplement apporter une touche anecdotique à un principe très répandu. Pour ton plaisir, j'avais accepté de sortir de l'ombre où sont restées tant d'inspiratrices d'écrivains et préciser ainsi quelques vérités. Pourquoi n'en sommes-nous pas restés à cette face des choses ? A cette force des choses ?

Frantz, en lisant l'en-tête du chapitre III, j'ai eu peur et seule cette peur me pousse à parler de nous aujourd'hui, seule cette peur me sort de mon rôle de témoin d'une histoire à peine rocambolesque, pour intervenir dans ta vie réelle. Depuis cinq ans, nous avons appris à mieux nous connaître, mieux que ne se connaissent des amoureux et même en restant ici, à Paris, j'ai rapidement senti les ressorts secrets qui t'habitaient. Tu écris: «La déception politique qui devint la mienne jusqu'au désir du geste extrême.» De quel geste extrême s'agit-il ? Le 27 mai, lors de ma visite à Montauban, une question me brûlait les lèvres sans que je puisse éteindre l'incendie. Tes projets pour le 8 juin, puis tes évocations de la rentrée prochaine, me rassurèrent à demi. Ta façon de fuir la discussion politique me confirma que la mort de Nestor Cerpa t'a rendu aussi malade que le donnait à voir ton texte sur le guérillero à visage humain. De cette déception au geste extrême quelle est la distance ?

Ce souvenir d'Henry Deluy du mois de Juin 1978 de l'en-tête du chapitre III, véhicule un désarroi lié aux législatives françaises perdues par la Gauche, juste dix ans après Mai 68. Pour l'occasion, les journaux ressortirent quelques vieilles photos, et les communistes, pour enfoncer le clou, rééditèrent le *Mai des prolétaires* de Laurent Salini (et merde au Mai des étudiants). Un ouvrier de Renault Sandouville, peu soucieux du passé, est allé à l'essentiel en une phrase: «68, ce fut le droit d'accrocher à la porte de l'usine un énorme portrait du Che.» Cette affiche du Che disait simplement merde au pouvoir. Elle parlait en termes de 68, tous voulaient PARLER sans plus pouvoir s'arrêter tandis que le POUVOIR fut rendu muet pendant quelques jours. De Gaulle reprit l'offensive par... un discours, le jour où il comprit comment donner de la voix. Pour contrer cette dangereuse révolte, nos Autorités Perfectionnées ont inventé la solitude de tous, l'anonymat pour chacun, la solidarité perdue et *le chacun pour soi et Dieu pour personne*. Cette contre-offensive a troublé la Gauche nous laissant avec un cauchemar: des foules immenses demandant l'esclavage par la solitude !

En m'annonçant au téléphone, ton envoi, des quatre derniers chapitres, le 7 juin, mon angoisse s'est accrue. Quel arrêt de vie risquais-tu d'inclure dans ce paquet d'autant que je savais, pour en avoir assuré la rédaction essentielle, que les chapitres en question traitaient de la fin de José María Arguedas.

Frantz, je ne veux pas rester les bras croisés, je suis prête à quitter l'excitation de ma vie voyageuse pour venir inventer autre chose à tes côtés, pour te jeter la pierre précieuse. Voilà, je double cet aveu d'une confiance : mon amour semi-platonique a fini par s'effacer, d'abord par l'absence définitive de ce compagnon insouciant, et de par notre travail commun. Lis la deuxième lettre pour en savoir plus.

Frantz, cesse de fermer des portes que personne ne te demande de fermer ! Cesse de transformer ta salutaire autodérision en machiavélique autodestruction ! Cesse de broyer du noir. Souviens-toi des lignes que t'ont inspirées le suicide de César ? N'ayant pu donner la vie, je veux au moins garder la tienne sans la moindre amputation qui serait désastreuse.

Frantz, pour te prouver jusqu'à quel point je te connais, je peux te révéler le moyen que tu userais pour ton geste extrême : le feu. Je te vois t'asperger d'essence sur une place publique pour, par la farce du feu de joie, celle du Carnaval ou de la Saint Jean, ne rien laisser DE toi. Que les cendres s'envolent sous l'effet d'un simple brin de vent ! Pour le moment, tu ne vas brûler que des papiers, des souvenirs, des photos, des pages de ta vie mais ensuite ?

Les photos, je l'admets, sont une chose dramatique à supporter quand elles disent une vie de perdue. Pourtant, elles nous entourent : beaucoup de gens n'ont pas de livres dans leurs maisons, mais tous gardent des photos. Parfois, quand un nostalgique se trouve loin de tout, une photo rassure. Et toi, tu vas brûler des photos !

Frantz, ne me dis pas que n'as plus rien à prouver. Moi non plus, je n'ai plus rien à prouver aux abrutis qui furent mes interlocuteurs toute ma vie car ma vie ne s'arrête pas à cause d'impasses qui m'ont tendue les bras. Dans une impasse chacun peut tenter un demi-tour plutôt que de se jeter la tête contre le mur ! La dignité c'est la capacité à réussir ce demi-tour !

Frantz, tu as eu la chance de toujours posséder une vie allumée en permanence par les bonnes surprises de l'actualité. Or, l'histoire n'est pas achevée et tu peux, mieux que quiconque, en attendre le meilleur même quand le pire occupe toute la place. Oui, avec l'âge s'étiolé la confiance en l'avenir, mais en même temps avec l'âge le discernement évite les faux enthousiasmes. La force propre gagnée par les femmes, n'annonce-t-elle pas un futur où l'amour se fera enfin à deux ? Comme aimait le dire le cuisinier sicilien, la libération de la femme constitue une solution qui apporte une tonne de problèmes mais que les problèmes ne fassent pas oublier qu'il existe des tonnes de solutions. Le suffrage universel peut être malmené ici et partout, il reste un droit humain perfectible que personne n'ose remettre en cause dans son fondement. Ne nous laissons pas abattre par la soumission : le progrès humain existe nous le rencontrons. J'avoue que l'époque présente nous oblige à un effort considérable pour vivre cette rencontre mais la récompense est à la mesure de l'effort. Et je le dis sans m'inclure dans la classe des religieux qui pensent que le pain se gagne à la sueur de son front.

Frantz, je souhaite que les causes perdues qui alimentèrent tes passions ne te perdent pas : elles ont encore besoin de toi ! Avec ou sans mon amour, je veux que tu VIVES ! Depuis le premier jour, depuis la lecture de Don Quichotte que

je te faisais enfant, tu sais que même dans les livres, j'ai horreur des morts inutiles (tu n'aurais pas dû évoquer celle de César).

Frantz, dis-moi quel personnage important meurt dans Don Quichotte ? Quand tu auras vérifié, j'aurai encore une autre question pour toi et voici la deuxième lettre.

Querido Frantz, même jour

Au début de notre travail commun, tu avais 45 ans et moi 50. Cinq années de passées et le temps de la retraite qui me rattrape. De nouvelles années de service s'annoncent pour moi : celles de l'amour à plein temps. Un beau titre de roman: *l'amour à plein temps* ! Au bout du compte, ta décision de bousculer ton emploi du temps m'a obligé à réfléchir au mien. L'amour commence sans doute par l'insoumission à la routine. Ne laissons jamais passer un jour sans s'émerveiller de vivre ! Quand arrive l'heure du rendez-vous avec la mort, on se demande à quoi on a perdu son temps. La seule lutte finale met face-à-face l'homme et son temps. Soit le temps te prends par la main, soit tu inverses les rôles. Et que personne ne vienne nous dire que le temps passé au travail empêche, par la liberté gagnée, toute insoumission. D'abord, aimons notre propre travail pour y glisser les victoires à prendre sur les ordres insupportables. Quand je constate que «les équipiers» chez Mac Do doivent exister au travail, je comprends que mon affirmation du plaisir par le travail à de quoi provoquer des hurlements des bonnes consciences, donc je précise : aimons notre travail pour ne pas le transformer en n'importe quoi. Attention, là où des managers ne veulent que de bons chiens doux et sages, la révolte devient la dernière preuve d'amour par le travail. Puis le chômage est à la porte et notre monde le supporte. D'autant que l'idée d'aimer son travail a sa contrepartie: des personnes au nom de ce noble sentiment peuvent en écraser d'autres.

J'ai peur que les personnes standardisées par les hiérarchies du travail ne puissent jamais profiter de vacances où elles vont chercher les mêmes facilités standardisées. Tout être perdu pour l'amour du travail, risque à chaque instant, d'être perdu pour l'amour tout court, pour celui de l'homme et de la femme. Les plus beaux couples ne sont-ils pas ceux qui s'enthousiasment mutuellement pour leurs travaux respectifs ? J'ai écrit pour leurs travaux respectifs car les couples qui travaillent ensemble font souvent peine à voir.

Les enfants deviennent les plus beaux du monde quand l'amour des êtres coïncide avec l'amour du temps.

Bien sûr, tous les amours transportent leurs jalousies. Moi-même qui suis restée insensible à ce sentiment, au nom de la liberté de chacun, un vestige de 68 encore, je deviens différente. Sans doute, depuis le 17 septembre 92, mais davantage encore depuis le 14 octobre 93, toutes mes pensées tournent autour de toi et je voudrais t'avoir presque toujours à mes côtés pour t'aimer, pour partager ce que je ressens, pour rêver encore. Pas dix pages de lecture sans me dire: «Tiens Frantz, aimerait-il ce passage?...». Puis ma sensation va plus loin : «Tiens, avec qui peut-il être heureux à l'instant?» J'en arrive même à admettre cet axiome dramatique : «Un être vous manque et tout est dépeuplé!». Est-ce que l'amour commence par le manque ? Et le manque

vient-il du vide ? En arrêtant le temps un instant évite-t-on le manque ? La routine tue l'amour plus sûrement que les enfants.

Ne me dis pas Frantz que tu es étonné par ma proposition sinon je te demanderais pourquoi le 27 mai tu m'as posé une question sur mes amours. Que je te dise donc que mon ingénieur en télévision est mort et que même avant, notre amour en perpétuel déséquilibre avait trop souffert pour être encore intact. J'ai joué la carte du travail avant celle de ma propre vie et je n'aurais pas dû. Mais sait-on ce qu'on fait dans la vie ? De toute façon le travail m'échappe.

De tout ceci, Frantz, nous parlerons de vive voix, dès que tu m'invites à passer chez toi le reste de mes jours, ou un jour seulement. Je t'embrasse comme quand, à cinq ans, tu m'exprimais ta peur des bombes qui commençaient à exploser ici ou là.

Surtout téléphone dès réception, quel que soit ta réaction.
Si je ne t'embarrasse pas, permets que je t'embrasse fort !

Compañero Frantz,

J'ai parlé à l'écrivain - je compte sur toi pour rattraper ton triste effort d'inachèvement - et j'ai parlé à l'homme. Il me reste quelques mots pour le militant sans souhaiter, pour autant, te découper en tranches.

La lumière nous viendra encore d'Amérique latine, un beau nom n'est-ce pas que celui de ce sous-continent puisqu'il définit un territoire par une culture et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il s'agit d'une culture colonialiste, puisque depuis longtemps les Indigènes ont su bousculer cette culture. L'Amérique latine est aussi celle des Mayas du Chiapas et celle du sub-comandante Marcos qui allume l'incendie de nos désirs communs : «Expliquer par le cœur, des idées destinées à la tête.» précise-t-il parmi ses nombreux proverbes personnels. Oh combien il a raison! Il combat tout autant les affamés des raisons sans cœur que les invocations aux émotions pour mieux masquer la raison (surtout à la télévision). N'est-ce pas là la meilleure formulation du cri que tu lances depuis longtemps sans écho ? Il ajoute: «Ne pas fabriquer un discours sentimental apolitique mais ramener la théorie au niveau de l'être humain.» Marcos n'a pas oublié Lénine et la lutte sur les deux fronts : il propose de lutter contre les feuillets télé qui captivent à juste titre par l'émotion, car telle est la POLITIQUE des Puissants : sur un ton sentimental elle invente un autre registre, pour aller de la pratique populaire à la vie des sous-puissants qui ne sont pas les impuissants.

A l'étranger on me demande souvent pourquoi la France devient le pays symbole de l'individualisme après avoir été le symbole de la liberté. Par rapport à la déshumanisation de la société nord-américaine où l'individualisme se noie dans des tonnes de bière, la France produit un individualisme plus savant, plus culturel où la rupture de tout dialogue social voudrait se guérir à coup de somnifères. Pour lutter, pour retrouver le besoin de parler, pour reconstituer la communication entre les individus, la France ne peut comme l'Italie s'appuyer sur un sens de la famille, ou sur un sens de la patrie comme ce fut le cas en Espagne, ou sur un sens pratique si souvent à

l'honneur en Allemagne. Dans notre monde, les qualités de la France cessent d'être opérationnelles et en conséquence les défauts prennent le dessus. Le pire des défauts s'appelle la haine de l'étranger. A nous deux, nous pouvons nous unir pour enfoncer la lame dans la plaie, pour rappeler que notre pays a été fabriqué par des générations d'étrangers et que sa force et son rayonnement a souvent été le fruit de cette rencontre qui doit devenir plus générale. Aujourd'hui l'immigration n'est plus celle des élites devant chercher un asile politique sur les quais de la Seine. En réfléchissant autrement, nous apporterons au monde un autre sens du métissage. Avec la révolte du Chiapas, la politique ne passe plus par les cercles étroits du pouvoir (étroit même dans les démocraties où il se partage le mieux) mais par le corps à corps des hommes entre eux. Même si le compte n'y est pas, les femmes de ce siècle participent à leur libération sans décrets politiques, sans organisation particulière, par le seul fait de leur volonté individuelle sanctionnée parfois par des lois. Voilà pourquoi l'individualisme français ne conduit pas inévitablement à une impasse : on peut le retourner en positif comme d'autres retournent des crêpes.

Frantz, je crois qu'ensemble on peut donner l'exemple, et la pédagogie de l'exemple restera toujours d'actualité. L'exemple de l'amour, de la vie, de la fête, de la fraternité. Ne serait-ce que par une amitié et une affection infinie, si par cas l'amour te fait peur. Toutes les défaites progressistes de ces dernières années sont la toile de fond de nos vies futures, je veux dire celle des enfants que je n'ai pas eu : l'intérêt des partis s'effondrant, ouvrons autrement la quête de vérité, et un fois éliminé l'esprit de sacrifice, la fête deviendra notre droit (pense à l'humour de Marcos). La fausse camaraderie d'hier peut s'effacer devant le véritable amour d'aujourd'hui et les dogmes enterrés nous obligent à l'invention. N'est-ce pas là un beau programme échappant aux donneurs d'ordres, pour provoquer sur nos routes les plus belles surprises ?

Avant la lumière finale il restera beaucoup de chansons à écrire. Ensemble, nous les chanterons toutes les nuits car il ne sera plus question de se laisser endormir. Je t'aime, ce qui ne signifie rien. Je veux aimer avec toi ce qui annonce au mieux notre bonheur. Ecris-moi et terminons-en avec ce roman pour toutes les fleurs qu'il nous reste à planter.

Huitième partie

Les cinq morts d'Arguedas

A huit ans et plein de franchise, il annonce tranquille :

— Maître, demain je ne serai pas là, maman a dit qu'elle aura une panne d'essence.

Passant la porte de sa maternelle, le petit garçon se tourne vers son père pour lui dire :

— Travaille bien aujourd'hui !

Cinq ans et plein de générosité il affirme à sa maman qu'il veut devenir docteur pour lui faire la piqûre.

— Quelle piqûre ?

— La piqûre pour que tu ne mourres pas !

Quatre ans et une énorme fatigue qui fait que Julia déclare à son père :

— Je suis fatigué papa, je crois que demain je vais demander huit jours à la maîtresse.

— Comment devient-on doué ? demande le maître.

— Pas moyen d'être doué sans être heureux, répond un enfant de sept ans.

« Comme le mauvais goût au physique consiste à n'être flatté que par des assaisonnements trop piquants et trop recherchés, ainsi le mauvais goût dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et ne pas sentir la nature. »

Voltaire : Dans son article sur le goût issu de son Dictionnaire philosophique

A chaque surgissement de la musique il entrait dans un monde frigorifique jusqu'au jour où avec des accordéons, des poêles à frêre, une guitare, un orgue et un mélodica, des musiciens le sortirent de son affreuse insensibilité. Ce jour-là, le 17 août 1985 naquit chez Frantz Métisse la décision d'une vie pleine d'enthousiasme qui commencerait ainsi :
« Convenons ensemble que Testa serait un héros dont la voiture n'irait jamais chez le garagiste et dont l'écriture n'aurait jamais de panne sèche. »

XXIX

Mardi 2 décembre 1969, Mario

El Cholo, tu t'en sortiras ; je te dis que tu t'en sortiras ; déjà trois mois passé sur ce lit d'hôpital, ce n'est rien à l'échelle d'une vie débordante de jeunesse comme la tienne ; ce n'est rien à l'échelle du temps que durera ta rééducation ! Les autres malades qui te côtoient dans ce dortoir voudront toujours que tu leur lises des histoires québécoises !

Je vais cesser de venir les écouter avec eux, je vais cesser de venir battre le rythme des *caleurs*. Quand tu leur as proposé la lecture de récits de ce pays du froid, tu as soulevé leur enthousiasme car ils adorent les livres. Avec le seul appui de *Maria Chapdelaine*, tu voulais laisser libre cours à ton invention, et raconter tes délires plutôt que lire une vie, or, comme les enfants, ils veulent la répétition des mêmes mots aussi un infirme s'exclama une fois :

« Attention, tu changes le texte, s'il te plaît, lis sans rien inventer ».

A ton contact, les infirmières resteront sympathiques ! Tu l'as déjà vérifié ! Surtout celle qui, après ses heures de travail, vient suivre tes leçons de français pour rêver à un voyage en France où elle exercerait son métier.

Je ne te dis pas « Bon appétit » ; tout, détourne de la bonne chère, dans un hôpital, quel qu'il soit, et surtout ici. L'inactivité, l'inconfort de la table, surtout pour toi encore coincé entre les fils, la mauvaise qualité des repas, le manque de goût à manger dans un tel contexte, tout détourne le malade du beau geste de la cuillère qui atteint la bouche.

Notre soutien ne viendra plus compenser la tristesse de tes repas car il s'achève. El Cholo, apprend que José María nous a quitté définitivement ; sa mort nous renvoie en France sans plus attendre. Cette fois, il n'a pas raté son suicide, je ne veux pas rater notre départ. Nous te laissons mais tu comprends parfaitement notre folie subite. Notre aventure est terminée, achevée, bouclée et presque oubliée. Nous partons immédiatement car il ne peut en être autrement. Des morts provoquent des tonnes de décisions dans la vie et celle de cet écrivain indomptable sera suivie de mille conséquences.

Je me souviens, voici deux ans déjà, j'ai perdu un compère de la plus haute importance, et je me serais jeté dans les bras de la première femme venue pour soulager ma douleur, pour décider autre chose, pour retrouver confiance en moi. La femme n'est pas passée – ou plutôt elle ne s'est pas arrêtée – et nous

sommes ici à subir une autre mort. Pour pleurer en paix, nous partons comme des orphelins écoeurés par l'injustice et peu désireux de vomir ici sur tous ceux qui vont boire à la santé du mort ! Le Pérou d'Arguedas finira par naître un jour et nous nous emploierons à l'y aider, mais pour aujourd'hui c'est trop : la fuite vers Paris peut seule nous abriter car il reste encore cet abri. Nous consacrerons notre énergie à constituer une armée de libération littéraire du pays ; ainsi nous finirons par toucher la conscience de nos compatriotes.

Je n'ai pas aimé d'un coup les livres de José María puis un beau jour j'ai compris : Arguedas avait inventé un indigénisme créateur, à savoir un engagement politique au-delà de la politique. Il avait allié deux sources : sa vie et ses lectures. Un jour de 1931, à la bibliothèque de San Marcos, alors que toutes les places étaient prises, il est resté debout contre un pilier à déguster *Tungsteno* de César Vallejo, où il a trouvé la solution à ses doutes, comme plus tard, un jour de 1996, le serviteur-narrateur de ce livre trouvé, en lisant *Mal de Amores* de la Mexicaine Angeles Mastretta, l'envie de se donner dix ans pour arriver à ses fins.

— Je te comprends El Cholo, tout ceci est de l'histoire et toi tu appartiens encore à la vie. Mais nous n'y pouvons rien : aujourd'hui, sans lui, nous sommes un zéro sans chiffres, donc nous partons. Le *Monde Diplomatique* de cet été évoquait, suite au coup d'Etat des militaires, la seconde indépendance du Pérou. On reconnaît bien à ce titre la myopie parfois désarmante de ce journal progressiste qui aimerait que la politique provoque des bouleversements du genre «indépendance» ! La politique peut beaucoup mais ces dernières années elle réalise si peu ! J'ai cru en Castro jusqu'au coup de Prague puis j'ai tout lâché. Même San Martin, avec la première libération, n'a pas provoqué une réelle indépendance : le Pérou a seulement changé de maîtres : aux dictateurs espagnols ont succédé les dictateurs péruviens. La politique ne peut plus rien mais la mort d'un homme comme Arguedas conduit à tout. Avec lui, la politique devenait, comme sous le pinceau de Delacroix, cette Parisienne enjambant les barricades de 1830 pour guider le peuple, un drapeau d'une main, le courage de l'autre. Elle devenait un élan, une invention, une joie que le peintre matérialisa pour toujours. Pendant le prochain mois de rééducation, qui sera encore un enfermement, cogite un cri de révolte comme celui qu'Arguedas conçut pendant ses mois de prison. Ainsi tu nous rejoindras plus fort.

El Cholo, pour changer, la politique a besoin de nous, sinon elle va se perdre en mesquineries. Elle a besoin de nos élans du cœur, de notre sincérité et de notre audace. Pour survivre, seule la fuite nous ouvre les bras. Arguedas n'appartint à aucun parti mais a toujours fait de la politique, celle de la gauche marxiste qui voyait plus loin que Marx, celle de la gauche chrétienne qui voyait plus loin que Dieu, celle de la gauche armée qui n'aimait pas les armes. Il a été le premier à démontrer que l'infrastructure économique décidait de tout à cause des pouvoirs culturels qu'elle entraînait. Pas à cause de l'argent, à cause de la culture ! Il ne coupait pas la réalité en tranches hiérarchisées de la base vers le sommet. A 20 ans, il savait que la littérature guide le monde. Puis il douta, non du bien fondé de ses découvertes, mais des moyens qu'il possédait pour les

porter à la lumière. Comme un ingénieur doté d'un prototype qu'il ne peut industrialiser.

El Cholo, je te parle, je te parle sans rien t'apprendre. Le plus terrible dans la vie solitaire, c'est d'être contraint d'évacuer une émotion débordante sans rivière pour l'accueillir. Tu fais la rivière si complaisante aujourd'hui !

Arguedas est mort et toute une part du Pérou avec lui, mais qui sait combien sont ceux qui meurent un peu avec lui ? Notre président Velasco Alvarado peut mourir : ce jour-là tout le monde le saura sans que personne ne puisse craindre pour sa vie.

Pour Arguedas, son enterrement sera une gigantesque fête, un cortège coloré et endiablé par la musique avec trois instruments comme la trilogie. Jaime Guardia tiendra le charango avec sur cœur le poids de son corps. En sa mémoire reviendront les premiers souvenirs de sa rencontre, à 19 ans, au Coliseo de Lima, avec celui qui était alors le chef du département du folklore au Ministère de l'Éducation. Il lui offrit un seul conseil : «Conserve le style et la cadence que tu apportes de ton village de Pausa», et pour toujours Jaime répondit «Merci docteur Arguedas» sans jamais oublier, malgré l'amitié, qui était «docteur Arguedas». Enorme leçon. Alejandro Vivanco y Luis Durand tiendront les flûtes avec dans leurs doigts l'envie de jouer comme jamais *la danza de las tijeras*. Máximo Damián sera le violoniste qui, à partir de ce jour, entreprendra une carrière internationale de musicien. Ils auront deux drapeaux comme tous les couples : celui du Vietnam et celui de Cuba. Un cortège compact jusqu'au quartier San Donato 9B du cimetière *El Angel*.

El Cholo, nous relèverons le défi de cet artiste pour que sa vie ne s'achève pas en vain. Notre prochain projet ne sera ni national ni loufoque, il ne sera ni technique ni hasardeux : il sera plus que jamais la littérature elle-même. Nous t'attendrons avant de nous enfoncer dans les marécages des langues, du sens, et des révoltes. Aux plumes citoyens ! Je ne devrais pas, sur les conseils du docteur, m'exciter devant toi, mais qu'y puis-je ? Nous mettons un point final à notre voyage et j'ai peur des suites. Arguedas, par son acte, a voulu rendre ses paroles écrites, actives : «Aux plumes citoyens !». La formule est faible par rapport au nombre de lecteurs qui s'enivrent de faux romans. Tant pis, le défi n'a pas de prix !

Des tonnes de bonnes idées tombent dans les poubelles de l'histoire et sans doute qu'Arguedas avait pris la direction de la Maison de la Culture du Pérou pour contrer le gâchis constaté autour de lui mais la tâche fut écrasante. Il a voulu agir politiquement pour aider la culture et il a perdu sur tous les fronts. En perdant, il a rendu impossible, ici, la défense de l'idée, qu'en refusant la monoculture, le métissage ressemble au jardinage.

A chaque surgissement du sourire d'un enfant, il reprenait confiance en la vie jusqu'au jour où, un tel sourire, donna lieu à un immense film que Frantz Métiisse découvrit le 28 décembre 1989. Ce jour-là naquit chez lui l'envie de choisir sa propre nationalité, la nationalité italienne.

XXX

Jeudi 4 décembre 1969, Alfredo

El Cholo, je te le demande les yeux dans les yeux : ne lâche pas l'amour. Tu vas supporter trois mois de solitude complète puis tu nous rejoindras à Paris en bonne forme car tu le sais, nous te quittons dans l'urgence, pour t'attendre là-bas. En t'espérant, je t'aiderai car maintenant je suis d'accord avec toi, comme j'ai été d'accord avec toi la première fois mais sans le savoir.

A Paris, je te promets de retrouver Sylvia, car je suis d'accord avec toi, elle est à Paris et bientôt tes lettres ne seront plus sans retour.

Tu le sais, Arguedas vient de se tuer pour un chagrin d'amour, un chagrin d'amour qui a sans doute fait déborder un vase rempli par des vampires, mais seule un goût compte, celle qui, d'une balle de pistolet, fait exploser la boîte crânienne, et cette goutte s'appelle toujours un chagrin d'amour. Mario néglige toujours cette évidence, aussi je vais te montrer son importance, même si, par avance, tu es d'accord avec moi. Parce que livré à ta solitude, je ne voudrais pas que tout d'un coup tu te décourages et lâches l'amour.

Déjà à 18 ans, Arguedas avait écrit un roman de 600 pages pour calmer sa douleur amoureuse puis à 27, il se maria par amitié, ayant désespéré de l'amour. El Cholo, tout le monde ne sera pas d'accord avec mon interprétation, mais je le dis, il ne fit pas un mariage d'amour. Voilà pourquoi, à 32 ans, il retomba amoureux, un amour nouveau qui le rendit malade, et le sauva en même temps, car il retrouva la force d'écrire un grand roman que cette fois, il ne brûla pas : *los ríos profundos*.

En 1965, l'histoire se répéta en sachant que son âge lui annonçait qu'elle se répétait pour la dernière fois. Elle se répéta car pour lui l'histoire ne va pas du mal vers le bien mais forme un cycle où le bien et le mal s'affrontent en un combat incessant. Avec son épouse et sa belle-sœur, ils avaient construits d'immenses honneurs au folklore vivant aussi la rupture ne se fit pas sans provoquer de nouvelles douleurs chez l'écrivain trop fragile. Pourtant, le divorce s'imposait ! Il aimait toujours de la même amitié sa première épouse et il aimait d'un amour tout neuf sa nouvelle compagne. Avec la première, il avait tant bagarré pour défendre ses idées, qu'avec la deuxième, il se promettait de faire mieux encore.

Il commença par se lancer dans l'écriture d'un nouveau roman qu'il avait déjà en tête : on ne sait jamais avec lui si l'écriture précède la vie ou si la vie accompagne l'écriture, les deux se mêlent tant. Il l'écrivit en mourant debout ; en mourant totalement debout. Non que son amour ait donné quelques signes de faiblesses – tout au contraire. Non que sa jeune Sybille ait oublié de le consoler – tout au contraire. Non, il se redressa plus droit que personne et engagea un face à face avec la mort qu'il perdit par excès d'amour ! Tristes doivent être ceux qui meurent de manque d'amour ! Et lui mourut de trop aimer ! José María était aussi exceptionnel que ses modèles, l'écrivain Vallejo et le violoniste *de San Diego de Ishua*, Damían Huamani.

El Cholo, voilà le discours que je voulais te tenir pour que tu tiennes sans nous. Parfois l'urgence commande et quand l'émotion nous écrase, le mouvement s'impose, donc nous partons. Toi, tu sais éviter l'urgence et tu résisteras mieux que nous, au choc qui nous jette par terre. Tu sais aimer sans toucher, comme d'autres - tes adversaires - touchent sans aimer. Ne prends pas ce que je viens de te dire comme une critique car de toute façon, tu le sais, je ne critique jamais : chacun agit comme il peut, et parfois se jette dans l'aventure sans mesurer les conséquences. Ton aventure, je vais t'aider à la réaliser mais attention, le jour où il te faudra passer aux actes, tu ne refuseras pas ? Que l'aventure pour l'aventure bloque tes désirs ? Pas de rêve d'amour pour l'amour du rêve ! Que feras-tu devant Sylvia quand je te la présenterais ? Car je te l'a présenterais, j'en fais la promesse ! Tu lui sauteras au cou ou tu auras encore quelque chose à vérifier avant de donner libre cours à tes sentiments ? Arguedas est passé à l'acte, pour n'avoir pu aimer tout son saoul, en sachant qu'à 58 ans il ne reste plus grand temps pour vider des bouteilles (même si on réalise un coup d'Etat !). Tu ne connais pas l'expression :
« *Seul l'amour raté conduit à la mort réussie !* »

Non El Cholo, je ne réécris pas l'histoire d'autant que l'histoire je ne la fais pas, je ne veux pas la faire. Une montagne d'engins déterminent la route par où nous passons alors je me plie à cette route-là. «Faire la route», je laisse cette illusion à Mario ! Toi, je veux t'aider à déblayer la tienne, t'aider à diffuser des messages en faveur du métissage,... tout en suivant la mienne jusqu'au bout. Ma mort se produira suivant les règles de la fatalité. Rares sont ceux qui veulent vivre face à la mort surtout quand ils ressentent en eux la mort de leur propre pays ! Arguedas voulait soutenir le regard de la mort pour lui imposer un recul, parce qu'il devinait que l'enjeu dépassait sa propre mort, pour atteindre celle de toute une civilisation indigène. Moi, je n'ai rien à soutenir : je me laisse vivre en paix sans aucune lâcheté, puisqu'au contraire, seule une dose spéciale de courage permet de vivre sans espoir, sans Dieu et juste pour l'amour.

El Cholo, pour ne pas lâcher l'amour écoute mille fois ce tango de Carlos Gardel, écoute-le à ta manière, écoute-le avec des images dans les yeux, et l'univers tout entier dans tes jambes, écoute-le comme tu écoutes les chansons de ta vie, c'est-à-dire sans trêve. « *Siempre se vuelve al primer amor.* »

Non je ne crois pas que ce soit au premier amour que l'on revienne toujours mais à la première façon d'aimer, ce qui est un peu différent. « *Guardo escondida una esperanza humilde que es toda la fortuna de mi corazón* ».

Il ne peut y avoir plus belle fin à une chanson : garder une espérance cachée et modeste c'est-à-dire garder un secret qui fait le bonheur de son cœur, c'est-à-dire qui fait la folie de sa vie (j'allais dire la chance de sa vie).

El Cholo, je deviens pédagogue, je me mets à expliquer ce que tu sais, je parle au lieu de chanter. Sache-le, tu peux compter sur moi où que je sois.

A chaque surgissement de sa langue italienne il sentait sa nationalité aux abois jusqu'au jour où il l'enregistra lui – même, sa voix italienne. Ce jour-là, le 1er novembre 1996, Frantz Métisse eut l'assurance de fréquenter la perfection française (au moins pendant cinq minutes).

XXXI

Vendredi 6 décembre 1969, César

— El Cholo, je te le dis, suite à la disparition d'un homme comme Arguedas, je tourne la page. Peut-être n'importe laquelle mais je tourne la page. Pendant qu'un nouveau gouvernement s'active en faveur de la culture, celui qui attendait le couronnement de ses efforts abandonne la partie ! Arguedas n'y croit plus et n'importe qui est en droit de lui donner raison : comment des militaires pourraient-ils, d'un coup, reconnaître une valeur à la culture, eux dont la culture est intrinsèquement une insulte à la culture. A la caserne, les mots sont toujours des ordres, pour causer des désordres, la langue une soumission à la langue et le dialogue, une activité immonde.

En haut-lieu on espérait son silence or Arguedas n'hésita pas à mettre publiquement le gouvernement en garde ! De quel droit je vous le demande ! Un écrivain face à une armée et l'écrivain veut donner le ton ! Arguedas n'était plus rien depuis le 3 octobre quel que soit le cadeau qu'on pouvait lui offrir, il n'était plus rien.

Je connais l'argument militaire : «Mais que peut l'homme armé d'un seul poignard face à un requin nord-américain.

Le pouvoir de Velasco est une arme de plus dans le combat inégal du peuple contre les plus hautes autorités. Et cette arme de plus, le peuple peut s'en emparer.»

Un argument peu fréquentable.

Le métissage n'est pas assis de naissance entre deux approches de la connaissance mais propose le combat permettant à cette situation de devenir une œuvre. S'il n'est que biologique le métissage devient une loi de la nature, un hybride et non une aventure culturelle. Seule la noblesse donna à la naissance un pouvoir définitif. Pour un bâtard, deux solutions s'offrent à lui : passer sa vie à la cacher, à la pleurer ou à la jouer à roulette par honte de son état ; au contraire passer sa vie à la chanter, à l'exploser ou à la travailler par fierté de son état. La honte n'est pas le précipice propre aux bâtards car tout pauvre effrayé par son riche voisin passe par les mêmes peurs. Elle le devient quand le bâtard ne sait pas la richesse présente en lui. A partir de ses deux bras, il peut affronter plus fort les tempêtes inévitables et créer une autre identité productrice du métissage. Le métissage ne peut pas être un fait mais un mouvement infini vers la dignité humaine, un mouvement difficile à suggérer aux égarés du «tout est mimétisme, tout métissage est anti-culturel

car la culture est dialogue et produit seulement de l'identité en nourrissant l'altérité.»

Des millions d'être passent des frontières de force, souvent pour fuir la misère et d'autres millions d'êtres ont peur de passer les frontières : pire, ils souhaitent même que personne ne passe plus les frontières pour qu'on se parle par-dessus elles ! Certains aiment l'autre pour mieux s'aimer eux-mêmes : c'est la victoire de l'esprit de famille, un sentiment plus honorable que celui de la haine mais que je refuse cependant. J'aime l'autre pour devenir quelqu'un d'autre avec lui ! Pour s'aimer comme des frères et maintenir ainsi à distance la hiérarchie propre aux familles. Avec l'exotisme, cet amour de l'autre devient de la frime ! Pour ne rien devenir ! Dans ce cas non plus il n'y a pas métissage puisqu'il n'y a aucun effort pour comprendre l'autre mais au contraire un effort pour se servir de l'autre afin de mieux se servir soi-même.

El Cholo, nous le savons parfaitement à présent : le plus beau des apprentissages porte le nom de métissage.

A chaque surgissement du besoin de remercier, il pensait au même homme, René Char, et c'est ainsi que le 27 mai 1995, Frantz Métisse remercia une cinquantaine d'amis rassemblés chez l'un d'eux par l'invitation de ce poète à travailler «en dépit d'équivoques découragements et si minimes que soient les réparations».

Parmi les amis, un jeune chilien chanta la vie d'un *hijo de la rebeldía* (un enfant de rébellion) avec *EL APARECIDO* de Victor Jara... pendant qu'en ville, s'achevait un Grand Festival de Chanson.

XXXII

Lundi 9 décembre 1969, Manolo

— El Cholo, je n'ai plus rien à t'apprendre sur notre départ et tu n'as rien à m'apprendre sur ta condition : ta chute du deuxième étage a provoqué cinq fractures du bassin, cinq fractures des côtes avec par chance une colonne vertébrale intacte. La facture sera dure à payer ! Reste immobile et attend que tout retrouve sa place. Caramba ! Tu réussiras avec patience, la même patience qui te conduit à aimer l'inconnue baptisée Sylvia. Tu t'en doutes, quand Mario a proposé un départ précipité suite à l'affreuse nouvelle, j'ai été aussitôt d'accord. D'Arguedas je retiens ce geste calculé pendant des mois, le geste qui dirige un canon sur sa propre tempe et le doigt qui appuie sur une gâchette. Je frissonne de partout à seulement évoquer cet acte ; je hurle pour lui, et je me sens malade car je n'y crois pas.

Physiquement, je n'y crois pas. Je ne peux plus rester ici à cause de cette réaction épidermique. Pense à l'homme officiel qui faisait des discours en sachant au fond de lui-même qu'il parlait en vain. Je ne peux pas croire que ce geste allait et venait en son esprit comme un invité indésirable entre et sort de chez vous. Non, ce geste était incrusté en sa conscience plus que tout ce qu'il montrait. A tout instant il devait avoir sous les yeux la vue de son corps mort de sa propre main. L'horreur ! Il y a des âges pour se suicider : à vingt ans une part de la jeunesse croit si fort en l'absolu qu'elle en oublie les détails de la vie jusqu'à la perdre pour l'essentiel ; à soixante-dix ans d'autres ne veulent plus souffrir. Arguedas avait 58 ans et un nouveau roman à défendre. Il a préféré le défendre par son absence volontaire. Il n'a pas été frappé par un soudain accès de faiblesse car à vivre un an dans les prisons péruviennes de la fin des années 30, à cause de son soutien aux républicains espagnols, il avait été vacciné contre le désespoir pour le restant de ses jours. D'ailleurs, comme à beaucoup d'écrivains de gauche, la prison les poussa vers l'écriture. Par la suite, il a su prendre les décisions concrètes lui permettant de combattre le pouvoir des démagogues et en particulier son choix de devenir ethnologue à 45 ans, en défendant une thèse. Pour en arriver à cette fin spectaculaire ! Je ne voudrais

pas t'en dire davantage et pourtant, en de telles occasions, ma parole pourrait t'éviter de tomber sous l'emprise néfaste du silence.

Je vais partir d'ici avec de nouvelles idées. Caramba ! L'alimentaire, c'est bien beau, mais s'habiller aussi ! Contre l'idée que le monde se diviserait en trois civilisations comestibles, celle du blé en Europe, celle du riz en Asie et celle du maïs chez nous (et l'Afrique alors ?), ou en deux civilisations buvables (le vin pour le Sud et la bière pour le Nord), je propose de chercher le sens du monde dans les nuances. El Cholo, écoute bien ce que je vais te dire : ce qui nous distingue, en tant que Péruviens, c'est l'art du tissage ! Pas seulement l'art de tisser des étoffes de 25 m de long (c'est déjà beaucoup), mais l'art de tisser pour tout : pour les maisons (les toits comme les murs), les bateaux (les voiles comme les coques), les armes, la musique, la danse, etc. Pour tisser avec le coton et la laine et tant d'autres plantes ! Tisser et tisser encore, pour le rythme et pour s'arrimer à la vie. Le métissage n'est-il pas le plus beau tissage ! Le dernier, l'ultime, celui qui loin de la toile d'araignée, donnera la grande solidarité ! J'y suis, le grand slogan qu'à Son Altesse Incessante, je livrerai avec la soupe du cholo, pour l'afficher partout, je te le livre en cadeau d'adieu, en cadeau de fraternité, en feu sans artifice :

Pour le métissage, le plus beau des tissages !

En France, je ne m'y retourne pas comme dans un paradis car je vais retrouver les mauvaises patates à 50 centimes le kilo et le rythme d'une vie sans tisserand marqué, par exemple, par les rendez-vous du Tour de France. Qui sait ce qu'est devenu cet homme que nous connûmes dans des conditions si différentes, toi dans une école et moi sur le bord d'une route ? Le coureur qui impose sa loi dans le cyclisme actuel s'appelle Eddy Merckx, un belge qui, après une disqualification pour dopage dans le Tour d'Italie vient de gagner le Tour de France !

Là-bas, je vais reprendre cette vie contrôlée par un ordre du monde qui nous rend esclave, un ordre qui existe ici aussi, malheureusement, mais auquel nous avons échappé pendant toute cette année pour avoir rencontré l'émotion en même temps que l'humanité. Je quitte un pays que je connais mieux où je reviendrai après avoir repris des forces dans la quiétude française, dans le ronron français. Avec toi, El Cholo, nous lutterons encore pour la grandeur du populaire. Je t'aime, El Cholo, je t'aime quand tu gardes la tête haute sans hausser le ton, sans monter sur un podium, sans le secours des lamentations. Tiens, voici un livre, pour que tu sentes mon amitié, pour te passer le temps comme le coureur passe le témoin, ce sont les *Misérables* de Victor Hugo, une vieille édition populaire toujours à mes côtés, que tu compareras avec la version véritable. Peut-être vas-tu être horrifié qu'on ait pu réduire ce grand roman à ce trop bref résumé, mais c'est ainsi que le peuple chante les louanges de ce français ! Je te fais confiance comme à personne. A bientôt, El Cholo, nous ne t'abandonnons pas !

Epilogue 1

Lundi 15 décembre 1969

La parole à El Cholo

Sur mon lit d'hôpital péruvien, je viens de recevoir une lettre étonnante avec un livre qui l'accompagne : postée avant-hier à Lima, je l'ai aujourd'hui avec, sur l'enveloppe, l'écriture d'Alfredo ! Serait-il revenu si vite au Pérou pour me causer une énorme surprise? Mais alors, pourquoi m'écrire plutôt que de venir me voir ? Je n'ose l'ouvrir comme si un pressentiment me retenait.

Je préfère commencer par le livre : «L'Océantume» de Réjean Ducharme le Québécois. Cet homme est-il un canular ? Cet envoi me semble bien étrange. Un article accompagne le livre, avec une photo de l'écrivain surpris dans la rue : il prétend travailler à présent méthodiquement, «quelques pages chaque jour, invariablement». Comme il m'arrive de lire aux malades autour de moi, quelques pages par jour, invariablement. Il rappelle qu'il se sent toujours un «habitant» autant dire un «rustre» de Saint-Félix-de-Valois. Je vais pouvoir renouveler mon style de lectures.

La lettre, je la repose puis je la reprends pour, après quelques hésitations la manipuler encore une fois. Je me décide enfin. Et mon étonnement empire jusqu'à tomber sous son empire. Datée de Paris, le 12 décembre 1969, elle est bel et bien signée d'Alfredo. Je connais les miracles de la Poste mais comment croire possible la réception d'une lettre française moins d'une semaine après sa réalisation, et qui plus est, tamponnée à Lima. N'avait-elle pas été tamponnée avant leur départ pour Paris ? Impossible, le livre est là pour attester son origine bien française !

Tout d'abord, Alfredo me parle de la France où quelques intellectuels s'agitent pour l'incertain Régis Debray. Il ne rate pas l'occasion de se moquer de Pablo Neruda à cause de la lettre de soutien à ce Français incertain, qu'il a envoyée au dictateur bolivien (un dictateur plus certain qu'un certain dictateur), une lettre grandiloquente et peu digne de Neruda, à moins qu'il ne se révèle tout entier dans cet acte :

«La Bolivie est née de Bolivar, un grand capitaine courageux. C'est lui qui nous a appris à respecter tous ceux qui luttent, sur n'importe quelle terre, pour les idées révolutionnaires de chaque époque.»

Quel coup de chapeau à Bolivar ! Ne sait-il pas que des Français amoureux de l'Amérique latine confondent souvent Bolivar et Hernan Cortès tellement ils semblent aussi conquistador l'un que l'autre ! Par ces mots, Neruda suscite même une confusion entre Bolivar et Robespierre ! Ou entre Bolivar et le Che ! S'il avait été un brin Péruvien, Pablo se serait souvenu que, plus que tout, que Bolivar a tenu à diviser l'ancien Pérou pour ne pas faire ombre à sa chère Colombie ! Mais lisez plus loin, pour vérifier comment Pablo s'enfonce :

«Ce n'est pas Bolivar qui a divisé notre Amérique en régions ; il fut partout ; il fut citoyen de chacune et de toutes nos nations. »

Alfredo a souligné CITOYEN et TOUTES. Pablo enchaîne :

« Au nom de cet héritage que, plus qu'aucune autre nation la Bolivie doit maintenir et respecter, je vous demande la liberté de l'écrivain Régis Debray. »

Comme si le dictateur Barrientos en avait quelque chose à faire de l'héritage ! Mon cher Alfredo ajoute ensuite, que Mario, doté de son assurance habituelle, a su si bien convaincre Son Altesse de l'originalité de leur trouvaille culinaire que le 25 décembre, une fête va être organisée en l'honneur de l'immense carrefour que nous inaugurons. Alfredo en arrive enfin à la question qui nous touche tous les deux intimement et que, par un immense effort, il a reléguée à la conclusion.

Il me dit que, comme promis, il a cherché à Paris l'éventuelle Péruvienne de mon cœur et qu'il l'a cherchée même aux rencontres en faveur de Régis Debray... où il l'a retrouvée facilement ! Mes descriptions étaient plus précises que n'importe quelle photographie. La femme déclara se souvenir de cet homme surprenant qui avait débarqué dans le pays au moment où elle dut le quitter... à cause de lui. Elle ne comprend pas qu'avec un dossier politique aussi chargé que le sien il ait voulu se jeter dans la gueule du loup. Elle a eue un mal fou à le sauver.

De mon lit d'hôpital je ne peux tomber à la renverse puisque je suis attaché des pieds à la tête et je ne peux davantage crier ma joie, ma jubilation, mon enchantement ou mon euphorie !

Toujours la lettre dans les mains, mes yeux quittent les lignes, pour mieux demander si Alfredo ne se jouait pas de moi à me raconter n'importe quoi, pour m'inciter à guérir. Je le sais capable de réécrire une histoire où m'échappe une donnée : pourquoi est-elle postée à Lima ?

Je lisais depuis un moment la lettre en retournant les mots dans tous les sens (je n'en donne qu'un résumé), j'essayais de me la commenter allègrement, quand je sentis s'approcher de mon lit une personne ne correspondant en rien aux habitués du dortoir. Il ne manquait pas de va-et-vient pour aider ou visiter les nombreux malades autour de moi, et pourtant, cette personne que j'ai senti s'avancer, je n'osais la regarder ! Au bout d'un moment la silhouette restant proche de mon lit, je me suis efforcé de lever les yeux, et j'ai découvert devant moi une femme que je connaissais depuis si longtemps que mes yeux s'écarquillèrent de surprise. De par ma situation, j'étais obligé à des gestes lents, et elle suivait ma propre lenteur pour avancer sa main vers ma joue. J'étais obligé à des gestes lents et elle suivait la même lenteur pour promener son regard sur mon corps. La personne qui avait posté la lettre à Lima, n'était autre que celle qui constituait le corps de la dite lettre. Elle avait préféré entrer dans ma vie par ce texte écrit avant de se présenter réellement à mes yeux et maintenant nos mains purent s'atteindre, se serrer et je l'entendis me dire :

Tu sabes quien soy. (tu sais qui je suis).

Epilogue 2

Jeudi 25 décembre 1969

Le serviteur-narrateur

Non, ni Sylvia ni El Cholo ne seront parmi nous pour fêter ce Noël nouveau mais leurs assiettes contiennent leur part. Leur part ? A 15 heures, nous plantons la cuillère dans notre première *soupe del cholo* à la française. D'abord le bouillon seul avec quelques morceaux de porc frits. Puis la soupe avec les légumes. Enfin les viandes ! Pas de dessert pour échapper ainsi à la dictature du sucre. Comme vin : un Bourgogne du meilleur effet. Tel est le menu concocté pour l'occasion, par Son Altesse.

Emilie ayant accepté la compagnie d'Attilio, nous avons la chance d'une première rencontre avec l'homme de son cœur. Ils ont un air radieux. César s'illumine au contact de sa compagne et de leur fils maintenant âgé de deux ans. Alfredo, Mario et Manuel complètent avantageusement l'assemblée. Cette date convenant à merveille à mon emploi du temps, je suis, en tant que serviteur-narrateur, la onzième partenaire aux côtés des deux restaurateurs. Son Altesse était heureuse de nous montrer les propos que Bernard Pivot avait recueillis auprès de Raymond Dumay et qu'il publiait dans *Le Figaro Littéraire* sous ce titre :

«*Il faut démocratiser la gastronomie*».

Aussitôt César relève dans l'article :

«*Je ne conçois pas qu'on puisse voyager sans aller au marché. Comment avoir des contacts avec les gens ailleurs que là ? On achète une douzaine de fromages à une paysanne et on peut lui parler.*»

Manolo s'enthousiasme pour une autre phrase :

«*Où il y a un trop grand décalage entre les riches et les pauvres, la gastronomie a des difficultés à se constituer. Il faut que la cuisine de cour descende dans la chaumière et que la cuisine de chaumière monte...*».

Par contre Alfredo préfère :

«*La gastronomie renferme la morale de l'art.*»

Enfin Mario retient : «*Le premier point n'est pas de très bien manger, mais d'être nombreux à manger ensemble.*»

A l'affirmation de Raymond Dumay : «*Mais les ordinateurs permettront peut-être bientôt aux hommes d'aller manger pendant qu'ils cogiteront à leur place !*» Son Altesse conclut répond : «Non, les malheureux n'auront même plus le temps d'aller manger pendant que les ordinateurs diront des conneries.»

Aux cinq Français restés au pays, les Péruviens racontent toute l'histoire sans exprimer la moindre acrimonie envers la femme de Son Altesse, pour les ennuis involontaires causés à l'équipe. De toute façon, par d'autres sources, les

mauvais esprits auraient trouvé des raisons d'agir. Bref un repas *lleño de alegría*.

*

Comme de juste, les Péruviens ont préparé plus que des bavardages. N' imaginez ni une fastidieuse lecture d'un journal de voyage ni projection impromptue de diapositives sulfureuses, ou encore moins un étalement inutiles de documents féroces ! Quand, à 18h, César déclare d'une voix immensément douce : «L'heure est arrivée», instinctivement, mon cœur s'enflamme : un instinct que je ne me connaissais pas et qui pourtant m'apparaît venu du fond de mon enfance.

Après la pose du disque sur le pick-up, par la musique, ils annoncent *una yunsa* : un peu comme du chinois pour nous. Le lieu ne se prête pas à une telle danse qui nécessitait un arbre, davantage d'espace et de couples, mais une nouvelle chorégraphie leur permet d'entamer les premiers pas. Alfredo se lève avec comme un tremblement dans les jambes et nous le regardons sans comprendre. Entre ses mains fébriles, il manipule une page du quotidien *Le Monde* et aussitôt je saisis la manœuvre. Cinq jours auparavant, j'ai moi-même lu l'inédit d'Arguedas dans le supplément livre du journal. Je saisis la manœuvre : une danse pour changer notre être, pour changer *Hair* aussi. Parce qu'en matière de danse, n'est-ce pas, *Hair* domine aujourd'hui, ce mot anglais ayant servi de référence à James Rado et Gerone Ragny pour conquérir le monde avec une comédie musicale. Quand finira-t-on par comprendre qu'il signifie chevelure? Même *le Figaro Magazine* tressa une couronne de laurier à cette remise en cause totale de l'ordre existant ! Après ce sous-titre : «*Chevelue mais pas échevelée, cette fameuse pièce à scandale est la plus fraîche blquette pour fête villageoise*».

Le critique constate qu'à vouloir assassiner les démons et les tabous comme annoncé, le spectacle se termine par des projections de confetti et des lâchers de ballon comme dans toute fête ordinaire et ce programme : «Laissez entrer partout le soleil», n'avait rien de révolutionnaire. Pourtant à la Porte Saint-Martin l'adaptation de Jacques Lanzmann, avec un nu éclair intégral, devait heurter les bourgeois et effrayer les bonnes mœurs. Combien de mères eurent-elles la crainte que leur jeune adolescente de fille n'aille se perdre dans ce royaume de la drogue et de la débauche? En réalité, il ne s'agissait que d'encenser les Grands Maîtres du Commerce (des parts de 25 000 francs changeaient le spectacle en énorme affaire commerciale) que les chants dénonçaient pourtant ! Avec *Hair*, l'heure du cynisme avait sonné, or la danse se doit d'exprimer la sincérité du corps et de l'esprit communiants dans la grâce ! Un jour un montalbanais savant ira piocher ces vers d'une des chansons de *Hair, Aquarius* :

Harmonie, loyauté, clarté,
Sympathie, lumière et vérité ...
Personne ne supprimera la liberté !
Personne ne musellera l'esprit !
La mystique nous donnera de comprendre,
Et l'homme réapprendra à penser,
Grâce au Verseau ! Grâce au Verseau !

Le signe astrologique du Verseau allait être voué à un bel avenir qui débute lorsque le lever du soleil, à l'équinoxe du printemps, passe du signe zodiacal des Poissons, à celui du Verseau et symbolise l'effusion bénéfique et fertilisante de la prospérité et de la paix. Je crache sur cette paix et cette prospérité et je m'emporte au son de la voix d'Alfredo accompagnant les corps des danseurs réels, sur la piste du restaurant.

Posant sa voix au-dessus de la musique, Alfredo commence tranquillement sa lecture au moment où César et son épouse entrent dans la danse. Mario et Manuel montrent un visage lunaire. A écouter, le texte paraît venir d'un battement de cœur. César a dû inlassablement répéter la danse pour nous donner la version vivante de ce rythme de Cajabamba, ville natale de sa mère, le pays de Sabogal, ce peintre, auteur de la couverture d'un livre de Mariátegui.

« dans cette oreille, il entendit un son mélancolique d'ailes de moustiques, accompagné de clochettes d'aurore et de feu ; un rythme très marqué, qui tentait de s'inscrire dans la plénitude, la clarté du souvenir. Les yeux de don Angel, vraiment agrandis par les verres, commencèrent à tourner, tout en méditant, de l'ombre au corps du danseur, de sa tête à ses pieds. Et ces yeux qui ressemblaient à des œufs durs commencèrent à se transformer de l'extérieur vers l'intérieur, à se changer en cristaux aux couleurs profondes et mouvantes. »

César et son Anna dansaient superbement. Mario et Manuel montraient un visage toujours plus lunaire. Alfredo sortait sa voix du fond de ses émotions. Ce pays de danses est tout autant un pays de soupes. De soupes de poules, *el chupe verde*, une soupe qui n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui car aucune de la région ne contient de pain, ce qui, pendant le voyage, évita au groupe le détour par ce petit pays sauf pour un bref passage de César chez ses parents maternels. *El chupe verde* y donne lieu à bien des discussions ! Toute beauté a ses puristes et comme tous les puristes, ils me sortent par les oreilles, ils me dressent les cheveux sur la tête, ils me serrent les poings jusqu'à la pénétration des ongles dans ma peau... Dans *el chupe verde* ils ne veulent qu'une plante : *la paico*. Il existe aussi pour compléter cet épice, *el shambard*, *el puspomonte* ou *motepuspo* mais ils ne veulent que *la paico*.

« Continuez, continuez, continuez la ronde, continuez la ronde,.. Chimbote est le port... le plus grand port de pêche... le plus grand de la terre ... et Casa Grande... et Casa Grande... qui se trouve là tout près... à 100, à 100 kilomètres ... est la sucrerie ... la sucrerie ... la plus grande du monde ... Toute statistique, toute statistique ... peut le prouver ... Qui ne le sait, qui ne le dit ... est un pauvre type, est un pauvre type. »

Dieu, aide-moi à défaut de pouvoir t'aider toi-même. Pourquoi Arguedas a-t-il quitté son triangle de prédilection (Cuzco, Abancay, Huancayo) pour se jeter dans la pire désolation ? Oui, il l'a expliqué lui-même : suite à un souvenir d'enfance au bord de la mer à Supe, il avait un compte à régler avec un souvenir d'enfance car depuis, il avait vu le capitalisme régler son compte à toute la société, en faisant peu de cas de son souvenir d'enfance, il avait vu le

capitalisme détruire la plage de Supe. Il voulait crier sa rage contre une évolution sociale insensée. Il ne pouvait trouver un symbole plus fort, plus ignoble, que la transformation de Chimbote en porcherie. Il aurait dû savoir que son cœur ne résisterait pas à l'ignominie. Il aurait dû éviter ce précipice. Lui qui avait vécu au contact des précipices de la Sierra, il ne pouvait imaginer l'existence de précipices plus infernaux... sur la côte ! Pourquoi dans cet inédit envoyé au *Monde* il avait choisi une *yunsa* plutôt qu'une *marinera* plus connue parmi les danses péruviennes ? Dans la lettre à l'auteur du dossier du *Monde*, Ruben Bareiro-Saguier, il indique qu'il ne veut pas lui faciliter la tâche : « Ojalá le parezca oportuno, y las palabrotas tan lindas que hay en la «yunsa» no sean censurables para Le *Monde* ? »

Alors qu'il s'agit presque du seul quotidien qu'il admire, il prend le risque d'envoyer un texte presque impubliable à cause de sa spécificité ! Toujours la manie des précipices !

« Pauvres hommes ! répéta don Angel, et il se souvint d'avoir entendu cette exclamation sur un disque longue durée, prononcée par quelqu'un qui n'était pas le chanteur, tandis que le «Cholo Caja-bambino» entonnait le couplet : «Les petits hommes de Casa Grande...» Tout à son souvenir, maintenant très clair, il regarda le visiteur: sa casquette s'était changée en laine d'or dont les fils s'agitaient dans le vent; ses souliers, en sandales transparentes de couleur bleue...»

En réalité, par son père, César était d'un village un peu au Sud de Cajabamba: Santiago de Chuco (3115 m) où les fêtes spectaculaires s'animaient autour d'un tas de danses mais si peu de *yunsas* ! La fête du Saint Patron *Santiago El Apóstol* s'y déroule du 15 juillet au 15 août et chaque année sa famille trouvait un moment pour s'y installer. La plus connue des danses était une version locale de las *pallas*: les *quiyayas*. L'infinité des corps en mouvement pouvaient trouver du plaisir avec *la Vaca loca*, *los Turcos*, *los Negritos*, *los Canasteros*, *los Huanchacos*, *los Osos*, *las Jardineras* et *la Contradanza*.

Timidement, comme emporté par une histoire sans géographie, Son Altesse et son épouse se mirent à leur tour dans la danse au moment où Alfredo reprenait le texte espagnol d'Arguedas. Ils voulaient mêler leur arrachement à la vie que constitue toute danse, à la force gracieuse de leurs amis.

« .. en ese oído, escuchó un sonido melancólico de alas de zancudo, acompañado de campanillas de aurora y fuego ; un ritmo muy marcado que pugnaba por aparecer en el pleno, en el lúcido re-cuerdo. Los ojos de don Angel, tan verdaderamente agrandados por los lentes, comenzaron a girar, meditando, de la sombra al cuerpo del bailarín, de la cabeza a los pies. Y la apariencia de huevos duros que tenían esos ojos empezaron a cambiar de afuera hacia dentro, a tornarse como en vidrios de colores densos y en movimiento. »

Cette fois nous sommes tous dans le mouvement à suivre de nos pas incertains le rythme d'une révolte salvatrice. Nous ne respirons plus. Le corps d'Alfredo

prend lui-même le tempo de notre éternité maintenant qu'il est passé de la page du *Monde* à l'original du texte.

« Siga, siga, siga la rueda, siga la rueda... Chimbote es el puerto... el puerto pesquero más grade... más grande del universo... Y Casa Grande y Casa Grande... que está aquí cerca... a cien, a cien kilómetros... es el ingenio azucarero... el ingenio azucarero... más grande del mundo... toda estadística toda estadística así lo prueba... Quien no lo sabe... quien no lo dice... es pobrecito, es pobrecito... »

Cet appel aux statistiques vise à se moquer de la gloire de Chimbote car la douleur n'entre jamais dans les nombres clefs des sciences exactes. A la pause, César ajoutera la lecture de la dernière lettre d'Arguedas à Hugo Blanco, le docteur des pauvres qui, en 1962 débute une révolte par l'occupation du Cuzco. Il se fit arrêter en 1965 (cette lettre était un autre élément du dossier de Ruben en vue d'un autre article dans *Le Monde*) :

« Ecoute-moi, je vais te faire une confession au nom de notre amitié personnelle toute récente. En lisant ta lettre, j'ai compris que ton cœur est tendre comme une fleur, comme celui des comuneros de Puquio, mes semblables. C'est hier que j'ai reçu la lettre. J'ai passé la nuit debout, marchant d'abord, écoutant ensuite cette force de la joie et de la révélation. Je ne suis pas bien, je ne suis pas bien. Mes forces déclinent. Mais si je dois mourir, je mourrai plus tranquille. Ce beau jour où nos peuples renaîtront, ce jour-là arrive, je le sens, je sens son aurore au bord de mes yeux. » (siento en la niña de mis ojos su aurora).

Une semaine après avoir écrit cette lettre Arguedas s'est tiré une balle dans la tête pour être sûr de ne pas se rater !

Que le cartésianisme français ne vous empêche pas d'imaginer une fête triste en ce 25 décembre ! Le drame de la lecture, comprend le silence qui l'entoure. Il appartient à l'écrivain de trouver le son des mots qui rendent la joie d'une musique, s'il veut décrire une fête pleine de gaieté, mais voilà, je n'échapperai jamais à mes limites.

*

Ce soir-là, j'ai deviné que ma vie nécessitait de nouvelles promesses auxquelles je ne devrais jamais déroger.

Certains, en de telles occasions, se proposent d'arrêter de fumer, de boire ou de regarder la télé ; moi, pour assurer mon bonheur, je décide de concentrer mes actes autour de ces trois verbes : nager, danser, cuisiner. En complément, pour arriver au chiffre fatal de cinq j'ajoute militer et aimer. La fête nous a transporté, pendant toute la nuit, jusqu'aux transes infinies. Que tous nos Noël, soient aussi beaux, aussi chauds. Merci pour ce cadeau.

Hors-texte par Emilie Bainé

Deux amis et trois personnages

Jeudi 28 août 1997

Comment aurai-je pu imaginer ces dernières notes ? En cinq ans, mon monde a basculé autour de moi et je n'y retrouve pas mon poids. Aujourd'hui s'achève donc le mouvement de bascule qui me fait admettre enfin que la vie est pleine de surprises. Pour le moment, Frantz attend à la gare de Montauban, avec la plus grande impatience, son meilleur ami, Jean-Paul Damaggio, qui revient du Pérou. Je vais rapporter directement une partie de leur dialogue qui m'a été communiqué après mon propre débarquement dans la même gare.

*

— Dis-moi, Jean-Paul, qui as-tu rencontré au Pérou ? Commence par dire le serviteur-narrateur.

— Je te rassure, l'interdiction du Carnaval n'y a pas réduit la violence. A la fin d'un concert de salsa sophistiquée, des jeunes se piétinèrent jusqu'à laisser quelques morts sur le tapis. Pour mieux atteindre leurs *Salserins*, des idoles en chocolat perdirent l'esprit ! Mais la plus terrible violence n'est pas celle qu'on voit. Elle associe le mot «narco» à tout : les narcos-avions, la narco-démocratie, les cultures narcos, les narcos-putes ou «*burriers*» et le tout sur l'axe Lima-Bogota.

— Et quoi de plus gai ?

— Un vieux gardien de musée me prit pour un Argentin puis pour un Italien et, comprenant enfin d'où je venais, il s'exclama brusquement, avec dans la voix une intense émotion : «J'adore deux Français, Fernandel et Carlos Gardel. Carlos... je l'adore tant ! Quand un Argentin m'explique sa naissance à Buenos Aires, je lui réponds aussitôt : autant dire qu'il est né au Pérou !».

— Parle moi plutôt du plan que je t'avais dressé ?

— Pour ça, allons d'abord à la terrasse du Buffet de la Gare.

— Viens plutôt chez moi, il fera plus frais.

— C'est que j'attends quelqu'un, au prochain train, venant de Paris !

Les deux hommes se sont installés à une table, autour d'une bière, et Jean-Paul continue :

— Tous les plans comportent des imprévus et le plus incroyable du voyage s'appelle Che Guevara. Tu sais que, pas plutôt à Lima, son corps a enfin été retrouvé ? Juste pour me faire plaisir !

— Je ne te parle pas de son corps à lui...

— Depuis novembre 1995, suite à l'affirmation amusée d'un général bolivien sur le lieu de repos de son corps, le Che attendait dans le *Vallegrande* les chercheurs qui le délogeraient enfin. Pense un peu ! Des années sans une digne sépulture ! Le trentième anniversaire de sa mort avait besoin d'une solution.

— Bien, l'idole retrouva sa dignité, le visage ses os, et les festivités cubaines, une apothéose. Mais quoi d'autre, quoi d'autre as-tu découvert ?

— Parmi les sept squelettes retrouvés – et je note le nombre sept – les os du Che ne pouvaient se confondre ni avec ceux du Péruvien Juan Pablo Chang, ni avec ceux des deux boliviens et des quatre cubains. Ceux du *Commandante* étaient plus sombres du fait de l'injection de formol subie après sa mort pour être conservé trois jours afin de faciliter la tâche des médias.

— Tiens, le Péruvien avait ton prénom !

— N'étant réclamé par personne, Castro, dans sa générosité, décida de le rapatrier à Cuba avec les restes du Che. Une fois de plus, le Pérou s'est montré peu reconnaissant envers ses grands enfants. Vallejo séjourne toujours à Paris et Garcilaso à Cordoba. Pourtant, «El Chino», comme ils appelaient Chang, aurait mérité une tombe à Lima. Rieur même dans l'adversité,... et à défendre les pauvres, il a été gâté en matière d'adversité - d'où le fait qu'il riait souvent. Il a traversé lui aussi les *Patios de San Marcos* en 1948. Contre Odría, il a gagné le droit à la prison d'où il a été expulsé pour un exil à Buenos Aires, ville qui accueille aujourd'hui beaucoup de pauvres péruviens. En 1953, au Mexique, plaque tournante des révolutionnaires, il se retrouve parmi les défenseurs du régime du Guatémaltèque Arbenz et aux côtés de Manuel Scorza qu'il suivit à Paris ; de retour au Pérou, en 1963, le voici gréviste de la faim pour 28 jours afin de dénoncer sans doute l'injustice de l'injustice ! Tu connais quelque chose de plus injuste que l'injustice ?

— Tu as un faible pour les sacrifiés de la lutte armée ?

— Aujourd'hui, quelle lutte armée peut conduire une révolution au succès ? Ça ne veut pas dire que le sous-commandant Marcos a eu tort de s'insurger. Tu connais plus révolutionnaire que Marcos ?

— Ecoute, on discutera mieux tout à l'heure, dis-moi d'abord si tu les as retrouvés ? Et à parler de guérilleros, commence au moins par elle, Sybila ?

Un temps de silence suivit cette question de Frantz Métisse qui s'agitait sur sa chaise pendant que Jean-Paul prenait un air évaporé. Ils commandèrent une autre bière pour poursuivre.

— Ecoute bien sans m'interrompre, dis le voyageur, écoute et ne me parle plus de cette femme indomptable. Dès qu'elle arriva au Pérou aux bras d'Arguedas, elle se lia aux guérilleros puis petit à petit, comme tu le sais, les révoltés se groupèrent autour du *Sentier lumineux*, un Sentier encore loin de la bande de voyous qu'il est devenu en utilisant la pire violence pour répondre à la violence. Arrêtée en 1985 dans le quartier de la Victoria, Sybila sera libérée peu après par l'action internationale (les Péruviens diront qu'il y avait un vice de forme dans le procès). J'ai fait le déplacement au carrefour de *l'Avenida de Mexico et de la Prolongacion Parinacochas* pour connaître l'endroit où des agents de la police découvrirent dans sa voiture de la dynamite et des tracts. Etrange ville dans la ville, avec des commerces partout mais quels commerces ! Après sa libération, sans se douter de l'infâme surveillance dont elle était la victime, elle renoua ses liens, par amitié, avec des anciens du *Socorro Popular*, un prétexte suffisant pour la renvoyer en prison. Depuis, tu as raison, c'est le silence ! J'ai

frappé à quelques portes pour essayer d'obtenir le droit d'entrer à Chorillos mais il n'y a rien eu à faire. Apprends que le 12 août, elle a pris 15 ans de prison de la part d'un tribunal de juges masqués où cette fois elle n'a pas nié son engagement aux côtés des *Sendéristes*. Elle peut espérer sortir en 2007. Pour le moment, même son courrier est limité au maximum. Sa tresse blanchit sous les effets de l'ennui. Pendant les petites trente minutes de promenade commune, elle s'efforce d'enseigner le français et la philosophie à ses amies. Comme Nestor qui voulait dans l'Ambassade apprendre le français ! Surtout écoute bien comme elle est têtue. Une libération lui a été promise par Fujimori si elle acceptait d'abandonner sa nationalité péruvienne et elle, debout, au milieu des souffrances, a répondu qu'elle était devenue Péruvienne de par son mariage avec Arguedas et qu'elle ne pouvait donc redevenir Chilienne. Toujours la même résistante, malgré la hauteur des murs de cette prison pour prisonniers politiques, dont j'ai physiquement touché du doigt l'inhumaine réalité. Toujours cette grande âme dont la cruauté de Fujimori n'aura pas la peau. Elle est privée du monde. A l'avenir, prive moi de cette histoire, non pour l'oublier (chose impossible) mais pour survivre.

J'avais souhaité quelque chose de gai et j'ai été obligé à broyer du noir ! Franchement, je pensais qu'elle avait été libérée depuis longtemps ! Le *Sentier lumineux* ne représente plus un danger et de toute façon, cette femme à l'immense culture, ne peut pas être assimilée aux truands de ce mouvement. Il est étrange ce rapport de Fujimori avec la nationalité péruvienne ? D'un côté, il la donne aux entrepreneurs étrangers qui investissent chez lui, et de l'autre il enlève celle Baruch Ivcher.

— La nationalité péruvienne de Fujimori a été contestée ...

— Reviens plutôt, pour calmer nos larmes, à ton gardien de musée amusant, explique Frantz dérouté voire démonté.

— Restons avec les femmes : une grand-mère soucieuse de gymnastique quotidienne, de sa messe dominicale et de sa bonté si admirable ; une autre, penchée sur ses grains de café pour les trier, pour en vivre et offrir sa vie Tu aurais dû venir !

— Tu n'as croisé que des personnes âgées ? Et tu sais très bien, que je ne pouvais entreprendre ce voyage !

— A cause de tes problèmes de santé ? A cause du billet que tu n'avais pas et que je pouvais te trouver ? Bref, que je te rassure, j'ai croisé aussi des centaines d'enfants ! L'un d'eux à qui je vendais du soda au fin fond des montagnes m'a demandé : «Tu viens de Lima», et quand il a compris que je venais de France, il m'a demandé de parler français pour le prouver. Toute la petite troupe autour de lui m'a écouté avec les oreilles grandes ouvertes comme des fleurs de magnolias et tout d'un coup, un petit, les yeux en joie, a noté : «Il a dit Zidane, il a dit Zidane». Ils connaissaient ce mot à cause de la préparation du *Mundial* pour lequel le Pérou espérait encore se qualifier. Je veux dire l'équipe du Pérou bien sûr.

— Je connais cette histoire. Et qui d'autre as-tu croisé ?

— Un directeur d'Alliance Française et même plusieurs car, à cause de ta demande, j'ai été obligé de les questionner pour découvrir un éventuel passage d'une touriste nommée Emilie.

— Et l'un d'eux a fini par te renseigner ?

— Tous connaissent la bourgeoisie locale et font partie de la bonne société aussi, ils m'ont le plus souvent cassé les pieds mais, c'est vrai, leur contact avec la plupart des touristes français de passage m'était indispensable. Je me dis à l'instant que le colonialisme français a dû être une calamité originale puisque le vernis culturel qu'il véhicule, lui donne un ton exceptionnel.

— Un ton prétentieux ? Un ton arrogant ?

— Je préfère penser à ce cordonnier assis à même le sol et qui m'interpella amusé en me disant : «tu ne me prends pas en photo ?». Tu sais, Frantz, l'énorme amitié que j'ai pour les cordonniers ! Je me suis arrêté un instant pour prendre la photo avec un immense plaisir. Un jour, je lui rapporterai le cliché.

— Fort de son ton supérieur, je sens qu'un directeur d'Alliance Française a fini par t'indiquer où rencontrer Emilie ? Lequel ? Pourquoi me fais-tu attendre ?

— A Piura, un joueur d'échecs qui, toute sa vie, se souviendra du tournoi qui le mena au Cuzco au temps de sa jeunesse, m'a poussé vers l'Alliance française de sa ville mais j'ai refusé. Lui aussi s'emplissait souvent la tête d'une date obsédante, d'un événement marquant, d'un manque d'air éprouvant ! Puis Juan Julio Wicht a annoncé sa visite à Piura. Tu te souviens de lui ?

— Que vient suggérer, dans notre histoire, cet otage de l'Ambassade du Japon ?

— Apprenant qu'il s'arrêterait à Piura, au Club Grau – tu sais qu'à Piura, Grau est le héros ? – j'ai décidé d'écouter son témoignage sur les guérilleros à visage humain. En arrivant, j'ai compris que comme en France, la réunion commencerait avec un retard important alors j'ai voulu occuper la demi-heure que j'avais à perdre, par un détour à l'Alliance Française située à quelques pas du Club. Malgré l'insistance de l'ami piuran, j'avais eu le projet de ne pas m'y rendre –découragé par de tels établissements. Le hasard a bousculé mes intentions ! Pour ton bonheur ...

— Comment était ce directeur ?

— Pas très grand, mais très bien habillé. Disponible, en son local si charmant, avec une bibliothèque témoignant d'une part de la France. Ce lieu, parfaitement agréable, avec un patio où vous pouvez croiser un poète réveillé par ses rêves et bavard à demi-mot contre un régime qui réprime, constitue une merveilleuse aide pour la langue française !

— Emilie y était-elle passée bien avant toi ?

— Il ne savait ni où elle logeait, ni jusqu'à quand elle resterait dans la ville mais il connaissait une de ses habitudes : partir se reposer, tous les quatre ou cinq jours, l'après-midi, au bord du lac *Chira-Piura*.

— Et tu l'y trouvas ?

— Le directeur après m'avoir indiqué la coutume chère à Emilie m'a conseillé de louer une voiture pour m'y rendre et m'a fait même l'honneur d'un plan.

— Et que t'a-t-elle dit ?

- Tu ne veux rien connaître des propos du Jésuite ?
- Je sais déjà qu'il a défendu sa confrérie plus qu'il n'a parlé de la vérité. Un jour je t'expliquerai ce qu'est le thé des jésuites !
- Tu as la formule rapide pour aller à l'essentiel.
- Oui allons à l'essentiel, allons à mes deux questions : a-t-elle le cœur libre ? et si par cas c'est oui à cette question : veut-elle tenter d'inventer avec moi l'amour amoureux ?
- Tu ne veux pas me laisser respirer et je te comprends. Après une excellente ballade en voiture, le long du canal, je l'ai croisée enfin sur le bord du lac. J'ai dû me présenter et elle a eu un mal fou à croire en mon existence : comment pouvais-je connaître Frank ? Comment avais-je pu arriver jusqu'à elle, assise paisible sur le bord de ce lac ? Comment pouvais-je lui poser une question aussi intime ? N'avais-je pas un numéro de téléphone à lui communiquer pour qu'elle réponde de vive voix ? Ou au moins une adresse ? Et d'ailleurs pourquoi Frantz avait-il déménagé ?
- J'avoue que je ne t'ai pas facilité la tâche et je me rends compte à présent que j'ai mis ton amitié à rude épreuve. Tu lui as expliqué les raisons de mon déménagement ? Et de toute façon, pourquoi elle, est-elle partie sans laisser d'adresse ?
- Parce qu'après les trois lettres qu'elle envoya le 5 juin, elle était en droit d'attendre une réponse, or tu n'as pas manifesté la moindre réaction. Elle a essayé de vérifier si tu les avais bien reçues en te téléphonant vers le 20 juin et elle a découvert ta ligne coupée. Alors elle s'est décidée à repartir enfin pour le Pérou ce qui explique qu'à ton tour, tu n'aies pu la joindre quand tu repensas à elle.
- Et toi, au Pérou, comme je m'en doutais, tu as fini par démêler tous les malentendus ?
- OUI, elle te répond OUI aux deux questions et elle va descendre du train qui entre maintenant en gare pour que tu lui souhaites de vive voix un bon anniversaire ! Tu comprends pourquoi je te faisais attendre ?
- Tu es un ange, si je puis me permettre cette référence religieuse, un ange archangélique, si je puis me permettre cette sorte de pléonasme. Tu es un festival à toi tout seul, un défilé même. En cadeau d'anniversaire, je pars chercher les fleurs, fleurons de nos amours, et j'espère qu'elle et moi, nous célébrerons dignement, la finale de la prochaine Coupe du Monde de football !

Aujourd'hui s'achève donc mon mouvement de bascule. Pour le moment, j'attends l'ouverture de la porte pour descendre du train en gare de Montauban, j'attends avec la plus grande impatience et, pas plutôt le pied à terre, je vois au loin Frantz qui court vers moi en répétant :
i tu sabes quien soy ! i tu sabes quien soy !

Table des matières

Première partie : Quatre personnages pour une soupe

I - Lundi 27 mai 1968, Le Cuisinier

II - Jeudi 30 mai 1968, César

III - Mardi 11 juin 1968, Alfredo

IV - Jeudi 20 juin 1968, Manuel

Hors-texte : Deux notes et trois mouvements, par Emilie Bainé, mardi 1 octobre 1968, et le 17 septembre 1992

Notes 1, 2 et 3

Deuxième partie :

Quatre interventions du serviteur-narrateur

V - Dimanche 21 juillet 1968

VI - Dimanche 28 juillet 1968

VII - Samedi 17 août 1968

VIII - Dimanche 29 septembre 1968

Hors-texte : Notes en deux mots et trois soulèvements par Emilie Bainé, lundi 7 octobre 1968 et mardi 20 mai 1997

Troisième partie : Arrivée au Pérou

IX - Mercredi 2 octobre 1968, Mario

X - Jeudi 3 octobre 1968, Alfredo

XI - Vendredi 18 octobre 1968, César

XII - Mardi 22 octobre 1968, El Cholo

Hors-texte : Deux pistes et trois skieuses par Emilie Bainé
Vendredi 1 novembre 1968, samedi 24 mai 1997

Quatrième partie :

Le Pérou imaginé par le serviteur-narrateur

XIII - Mardi 12 novembre 1968

XIV - Dimanche 17 novembre 1968

XV - Jeudi 28 novembre 1968

XVI - Samedi 28 décembre 1968

Hors-texte : Deux temps et trois mouvements par Emilie Bainé, mardi 25 décembre 1968 et mardi 27 mai 1997

Cinquième partie : Vive le Nord !

XVII - Mardi 22 avril 1969, Mario

XVIII - Samedi 26 avril 1969, César

XIX - Mercredi 30 avril 1969, Alfredo

XX - Vendredi 9 mai 1969, El Cholo

Hors-texte : Toujours à Piura par Emilie Bainé, lundi 28 juillet 1969

Sixième partie :

Un effort d'inachèvement du serviteur-narrateur

XXI - Mercredi 1 janvier 1969

XXII - Samedi 18 janvier 1969

XXIII - Lundi 3 février 1969

XXIV - Dimanche 28 juin 1969

Hors-texte : Un retour, et trois interrogations, par Emilie Bainé, Mardi 7 octobre 1969

Septième partie : La soupe retrouvée

XXV - Jeudi 15 mai 1969, les ingrédients

XXVI - Mercredi 21 mai 1969, la préparation

XXVII - Mardi 27 mai 1969, la cuisson

XXVIII - Vendredi 30 mai 1969, la dégustation

Hors-texte par Emilie Bainé, Deux temps 21 Juin 1970
et trois lettres, 5 juin 1997

Huitième partie : Les cinq morts d'Arguedas

XXIX - Mardi 2 décembre 1969, Mario

XXX - Jeudi 4 décembre 1969, Alfredo

XXXI - Vendredi 6 décembre 1969, César

XXXII - Lundi 9 décembre 1969, Manolo

Epilogue 1 : Lundi 15 décembre 1969, La parole à El Cholo

Epilogue 2 : Jeudi 25 décembre 1969, Le serviteur-narrateur

Hors-texte : Deux amis et trois personnages, par Emilie Bainé, jeudi 28 août 1997